

CHARLES BAUDELAIRE

LES
FLEURS DU MAL

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UN APPENDICE ET UNE INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE

PAR PIERRE DUFAY

ET UN PORTRAIT DE CHARLES BAUDELAIRE

EN PHOTOGRAVURE

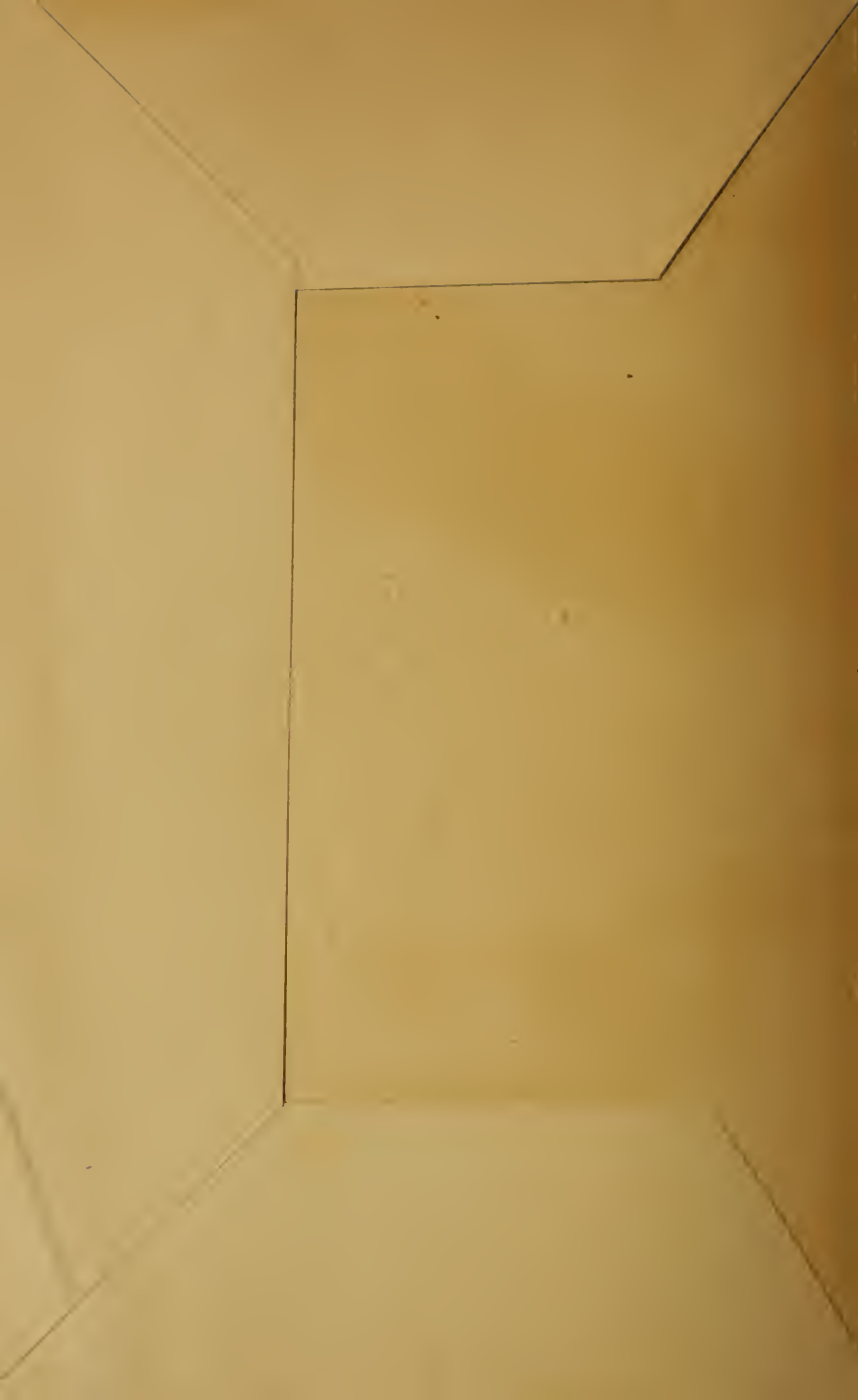


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS

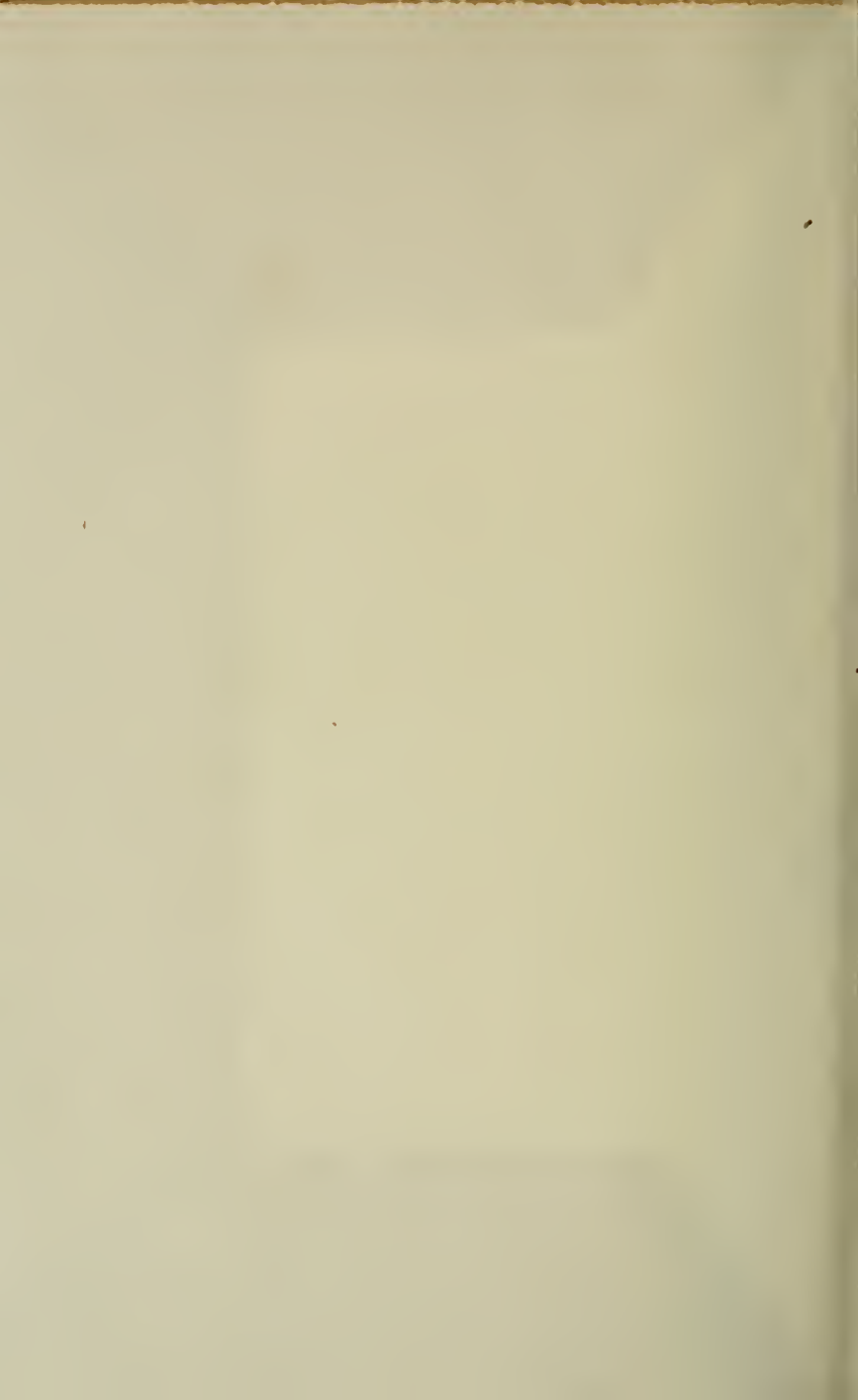
11, RUE DE CHATEAUDUN, 11

—
1917









BBQ-1781

Septembre 1921.

PQ
2191
.F6
1917
SMAS

LES FLEURS DU MAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

72 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES
IMPÉRIALES DU JAPON, (DONT 10 HORS COM-
MERCE), NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE 1 A 62,
ET DE 63 A 72.

Ex. sur Vierge d'Arches

Droits de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Ridentem feriant Ruinae.



à Mon ami Auguste Malapré,
le seul être dont le nom ait allégé
mon Crispe en Belgique.

C. D.

CHARLES BAUDELAIRE

LES
FLEURS DU MAL

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UN APPENDICE ET UNE INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE

PAR PIERRE DUFAY

ET UN PORTRAIT DE CHARLES BAUDELAIRE

EN PHOTOGRAVURE



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS

11, RUE DE CHATEAUDUN, 11

—
1917



LES FLEURS DU MAL

A LA MÉMOIRE DE CHARLES BAUDELAIRE
PARIS, 9 AVRIL 1821 — 31 AOUT 1837.

Au moment où les *Fleurs du Mal* vont tomber dans le domaine public, nous ne croyons pas inutile, avant que s'en empare la librairie à quatre-vingt-quinze centimes, d'en publier une édition typographiquement soignée, tirée à petit nombre, et dont le texte a été l'objet d'une révision attentive.

Nous n'avons pas ici à retracer la vie de Baudelaire ni à faire l'éloge de ses poèmes. Il nous appartient seulement de dire, bibliographiquement, comment ils furent, de l'édition originale de 1857 à l'édition Grès, présentés au public et d'expliquer, en cherchant à les légitimer, les innovations introduites dans cette réimpression.

Au dire des amis de jeunesse du poète, les *Fleurs du Mal*, dont le titre n'avait pas encore été trouvé, — ou tout au moins la plus grande partie d'entre elles — étaient déjà composées dès 1842 ou 1843 (1). Baudelaire, note Champfleury, resta près de quinze ans sans oser publier ses poésies, tant il comprenait combien peu d'esprits en eussent alors goûté les « âcres parfums » (2) et, en écrivant sa vie, Charles Asselineau se souvenait avoir vu, dès 1850, « le manuscrit de ses poésies magnifiquement copié par un calligraphe, et qui formait deux volumes in-4° cartonnés et dorés » (3).

(1) CHARLES BAUDELAIRE : *Œuvres posthumes et Correspondances inédites*, précédées d'une *Étude biographique* par Eugène Crépet. Paris, Maison Quantin, 1887 ; in-8, de CIV-333 p. Portrait et fac-similé de Charles Baudelaire, p. XXX-XXXI.

M. Jacques Crépet a publié une seconde édition de l'étude biographique formant la première partie de ce volume : *Charles Baudelaire. — Étude biographique* d'Eugène Crépet revue et mise à jour par Jacques Crépet, suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau, recueil d'anecdotes publié pour la première fois *in-extenso*, et de nombreuses lettres adressées à Ch. Baudelaire. Paris, A. Messein, 1906 ; in-12, de XII-466 p. Portrait de Charles Baudelaire, Jeanne Duval, M^{me} Sabatier.

(2) CHAMPFLEURY : *Souvenirs et Portraits de Jeunesse*. Paris, E. Dentu, 1872 ; in-12, de 340 p. (*Rencontre de Baudelaire*, p. 137).

(3) *Charles Baudelaire : Sa Vie et son Œuvre* ; par Charles Asselineau. Paris, Alphonse Lemerre, 1869 ; in-12, de 109 p., plus la table. (Avec portraits.)

Baudelaire, cependant, n'avait eu à se louer, ni du relieur, ni du copiste : on avait fait payer à M. Ancelle plus du double du prix convenu la reliure du manuscrit, dont la table des matières contenait des âneries comme celles-ci : *Le Tombeau vivant* et *La Vitesse de la lune*, pour *le Tombeau vivant* et *Tristesses de la lune* (1).

Dès 1846, le recueil des poésies avait été annoncé au dos du second *Salon* de Baudelaire (2), sous le titre un peu compromettant des *Lesbiennes*. C'était risquer d'effaroucher le public — ce que désirait sans doute l'auteur — et ce titre avait, en outre, le tort de ne s'appliquer qu'à quelques pièces d'un volume qui devait en comprendre une centaine.

(Portrait de De Roy, 1844 ; Baudelaire dessiné par lui-même ; (Caricature en pied et buste de trois quarts) ; Baudelaire peint par Courbet ; peint et gravé par Manet, 1865. Sauf les deux derniers, tous ces portraits gravés par Bracquemond.) — P. 37.

(1) CHARLES BAUDELAIRE : *Lettres*, 1841-1866. Paris, Mercure de France, 1906 ; in-8, de 555 p. plus deux folios non paginés. (84 exemplaires sur hollandes numérotés à la presse.) Portrait en héliogravure. Lettre du 10 janvier 1850 ; p. 17-18.

(2) *Salon de 1846*, par Baudelaire Dufays. Paris, Lévy, 1846 ; in-12, de 132 p.

Les Lesbiennes, ainsi que le *Cathéchisme de la femme aimée*, dont il n'a jamais paru qu'un fragment, sont également annoncés sur la couverture de la seconde édition des *Stalactites* (1847).

Aussi, ne tarda-t-il pas à être abandonné : les *Limbes* succédèrent aux *Lesbiennes*, et c'est ce nouveau titre qu'annoncèrent, en 1850 et en 1851, le *Messenger de l'Assemblée*, puis le *Musée des Familles*.

Dans ce dernier, cette note était jointe au *Châtiment de l'orgueil* et au *Vin des honnêtes gens*, devenu plus tard *l'Ame du vin*, dont le magazine avait la primeur :

« Ces deux pièces sont tirées d'un livre intitulé les *Limbes*, qui paraîtra très prochainement et qui est destiné à reproduire les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne » (1).

Enfin, un soir, au café Lemblin, en présence de Charles Monselet, qui devait consigner ce souvenir, le titre des *Fleurs du Mal* avait été indiqué par le critique Hippolyte Babou à Baudelaire, qui définitivement l'adopta (2).

Sous ce titre furent réunies les dix-huit pièces que publia la *Revue des Deux Mondes*, le 1^{er} juin 1855. Effrayée de son audace, la direction avait cru devoir y joindre cette note dont l'allure solennelle fait aujourd'hui sourire. Elle fut généralement attribuée à l'écritoire de

(1) Le *Musée des Familles*, n^o 10, juin 1850.

(2) JULES LE PETIT : *Notes sur Baudelaire. La Plume*, 1^{er} juillet 1893 ; p. 285-288.

M. Emile Montégut et le poète devait l'avoir longtemps sur le cœur :

« En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer une fois de plus combien l'esprit qui nous anime est favorable aux essais, aux tentatives dans les sens les plus divers. Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'est l'expression vive et curieuse même dans sa violence de quelques défaillances, de quelques douleurs morales que sans les partager, ni les discuter, on doit tenir à connaître comme un des signes de notre temps. Il nous semble, d'ailleurs, qu'il est des cas où la publicité n'est pas seulement un encouragement, où elle peut avoir l'influence d'un conseil utile, et appeler le vrai talent à se dégager, à se fortifier, en élargissant ses voies, en étendant son horizon. »

Enfin un éditeur se présenta sous la forme d'Auguste Poulet-Malassis. Ancien élève de l'École des Chartes, bien plus littéraire, certes, que commerçant, Poulet-Malassis, après avoir repris à Alençon l'imprimerie séculaire de son père, achevait en ce moment la jolie édition anonyme des *Odes funambulesques* (1), aujour-

(1) *Odes funambulesques*, avec un frontispice gravé à l'eau-forte par Bracquemond, d'après un dessin de Charles Voilemot. Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, imprimeurs-éditeurs, 1857; in-12, de 243 p.

d'hui recherchée comme toutes ses impressions, qui allait le faire connaître.

L'éditeur n'offrait pas à l'auteur un pont d'or : vingt-cinq centimes par exemplaire, pour un tirage de mille exemplaires, cela représentait 250 francs. C'étaient, ou peu s'en faut, les prix de l'époque, si l'on veut bien se souvenir que *Madame Bovary* avait été payée 400 francs à Gustave Flaubert par Michel Lévy (1). Baudelaire, à qui le luxe typographique n'était pas indifférent, avait au moins la satisfaction de voir son œuvre imprimée avec goût et avec soin, au lieu des têtes de clous généralement réservées aux poètes.

M. Jules Le Petit a publié dans la *Plume*, à laquelle nous l'empruntons, le texte, également reproduit en fac-similé dans le *Tombeau de Charles Baudelaire* (2), du traité, entièrement écrit de la main de l'auteur qui le liait à l'éditeur :

(1) Lire à ce sujet la lettre de Poulet-Malassis du 23 octobre 1857, (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, LVII, 30 mars 1908 c. 495-496).

(2) *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, précédé d'une *Etude sur les textes de Les Fleurs du Mal, Commentaire et Variantes*, par le prince Alexandre Ourousof. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, (*la Plume*), 1896 ; in-8, de 125 p. Tirage à 245 exemplaires numérotés, dont 30 sur japon et 15 sur chine ; plus 5 exemplaires de presse sur hollandaise.

« Entre MM. Poulet Malassis et Eugène De Broize, imprimeurs libraires à Alençon, d'une part, et M. Charles Baudelaire, littérateur, d'autre part,

« a été convenu ce qui suit :

« M. Ch. Baudelaire vend à MM. Poulet Malassis et Eugène De Broize, deux ouvrages, l'un *Les Fleurs du Mal*, l'autre *Bric à Brac esthétique*. M. Ch. Baudelaire livrera *les fleurs du mal* le vingt janvier prochain et le *bric à brac esthétique* à la fin de février.

« Chaque tirage sera de *mille* exemplaires. Pour prix de cette vente, M. Ch. Baudelaire touchera par chaque volume tiré, vendu ou non vendu, *vingt-cinq centimes*, soit un *huitième* du prix marqué sur les catalogues de MM. Poulet Malassis et Eugène De Broize.

M. Ch. Baudelaire s'interdit la reproduction, sous quelque forme que ce soit, de tout ou partie de la matière contenue dans ces deux volumes. M. Ch. Baudelaire ne pourra offrir ces ouvrages ou l'un de ces ouvrages à un autre libraire qu'au cas où MM. Poulet Malassis et Eugène De Broize n'ayant plus en magasin qu'un très petit nombre d'exemplaires se refuseraient à les réimprimer.

« Fait double à Paris, ce trente décembre mille huit cent cinquante six. »

AUG. POULET MALASSIS.

CH. BAUDELAIRE (1).

Remis le 4 février 1857 à Madame Dupuy, le manuscrit ne parvenait qu'avec un léger retard à Poulet-Malassis (2) et aussitôt commençaient l'impression du volume et la correction des épreuves.

Le soin qu'y apporta Baudelaire est attesté par sa correspondance, par les souvenirs d'Asselineau et par cette note de l'imprimeur sur la garde de l'exemplaire d'épreuves qu'il conserva longtemps dans sa bibliothèque : « On trouvera dans ma bibliothèque un exemplaire d'épreuves des *Fleurs du mal*, qui fera connaître le désir de perfection et les scrupules de l'auteur, et donnera une bonne idée de la patience de l'imprimeur » (3).

Le 10 février 1857, c'étaient ces premières recommandations :

(1) *La Plume*, 1^{er} juillet 1893.

(2) *Lettres*, p. 99.

(3) EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. LIX-LX.

« Je vous recommande seulement, lors de la mise en pages, de ne pas être avare de blancs, et puis de composer la dédicace dans un certain style solennel que vous saurez trouver, grâce à votre excellent goût. Cependant, il serait peut-être bon de ne pas donner à un manuscrit moderne les archaïsmes et les gentillesses du rouge. Pas de coquetterie (1).

Des pièces avaient été « sacrifiées » que le poète priait l'éditeur de lui rapporter, d'autre part la terreur de la plaquette le hantait, car Poulet-Malassis avait le tort d'employer, pour les exemplaires ordinaires, un papier d'une minceur qui l'effrayait :

« Avant le tirage de la première feuille, je voudrais bien voir votre papier. Vous ne sauriez croire combien votre papier transparent vous nuit ». (7 mars 1857.)

Il comptait profiter de ce que Théophile Gautier venait le dimanche au *Moniteur*, pour lui montrer le lendemain la dédicace avant de l'envoyer à Alençon (2).

(1) *Lettres*, p. 100.

(2) *Lettres*, p. 102.

M. Eugène Crépet a publié le texte resté inédit de cette première dédicace. Le voici :

*A mon très cher et vénéré maître et ami,
Théophile Gautier.*

« Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du mal*, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poète, pour m'imaginer que ces fleurs malades méritent ton noble patronage. Je sais que, dans les régions éthérées de la véritable POÉSIE, le MAL n'est pas, non plus que le BIEN, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur confirme la religion. Mais j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage profond à l'auteur [de] *l'Albertus*, de la *Comédie de la Mort* et *d'España*, au poète impeccable, au magicien ès langue française, dont je me déclare, avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples. »

CHARLES BAUDELAIRE (1).

Cette dédicace ne satisfait pas Gautier, toujours

(1) EUGÈNE CRÉPET: *op. cit.* p. LX.

de bon conseil et Baudelaire en rédigea une nouvelle, celle même qui figure en tête des *Fleurs du Mal* :

« La nouvelle *dédicace*, discutée, convenue et consentie avec *le magicien* qui m'a très bien expliqué qu'une *dédicace* ne devait pas être une profession de foi, laquelle d'ailleurs avait pour défaut d'attirer les yeux sur le côté scabreux du volume et de le dénoncer » (1).

L'impression marchait doucement, les corrections étaient mal faites et les épreuves « torchées ». Baudelaire écrivit une lettre très vive, pour lui reprocher sa négligence et répondre à son perpétuel reproche, « les surcharges de M. Baudelaire », à M. de Broise, le beau-frère et l'associé de Poulet-Malassis. Celui-ci l'intercepta.

Faute grave, d'ailleurs, on avait tiré la première feuille, sans avoir le « bon à tirer » du poète. La composition de la *dédicace* ne lui plaisait pas; des fautes avaient subsisté, des caractères étaient mauvais : la feuille était à tirer à nouveau et c'était, très généreuse, l'offre à l'imprimeur de lui rembourser le prix du papier et du tirage.

(1) *Lettres*, p. 103-104.

Puis ces dernières recommandations :

« Pour le nouveau tirage, rectifiez toutes les fautes marquées sur l'épreuve (*feuille imprimée*) renvoyée par moi (sauf *poète* [1] et vos *guillemets*, si vous y tenez). (*Quant à ma ponctuation, rappelez-vous qu'elle sert à noter non seulement le sens, mais la déclamation*) » (2).

Poulet-Malassis voulait substituer des « cartons » à un nouveau tirage, mais dut s'exécuter. Cahin-caha, l'impression avançait, non sans qu'il n'y eut de nouvelles fautes à signaler, ou, de loin en loin, un mot à changer, correction puérile en apparence qui avait, cependant, son importance (3).

Ou c'était la note sur *Révolte*, disparue de la seconde édition, que Baudelaire jugeait « détestable » et qu'il fallait refaire (14 mai 1857) ; enfin, la table des matières était composée non sans peine (6 juin 1857), le volume était donné au brochage et, le 11 juillet, les *Fleurs du Mal*

(1) Il est à remarquer que *poète* est toujours orthographié dans la première édition avec un accent grave. L'archaïsme du tréma n'apparaît que dans la seconde.

(2) *Lettres*, p. 119.

(3) *Lettres*, p. 119.

étaient annoncées dans le *Journal de la Librairie*:

« 6057 — *Les Fleurs du mal*, par Charles Baudelaire, in-12, 256 p. Alençon, imp. et lith. Poulet-Malassis et de Broise, Paris, même maison. 3 fr. »

Le papier, sans être transparent, manquait vraiment d'épaisseur. En plus des 1.300 exemplaires sur ce « vélin », 20 exemplaires sur papier vergé avaient été tirés qui furent presque tous, distribués par Baudelaire. Deux ou trois furent vendus à des libraires et trouvèrent amateurs, en 1857 et 1858, à vingt, trente et même quarante francs (1).

Nous reproduisons au verso de cette page, le titre, dont nous respectons la composition.

Le faux-titre était répété après la dédicace et les poèmes suivaient, chaque série portant le titre au recto, le verso blanc. L'édition originale est devenue assez rare pour qu'il puisse ne pas paraître inutile d'en reproduire la table des matières. C'est la meilleure façon de donner la liste des cent poèmes qui la composaient et l'on verra ainsi combien ce bijou bibliographique est incomplet, puisqu'il ne contient ni *l'Albatros*, ajouté seulement à la seconde édition, ni *Recueil-*

(1) Note manuscrite de Poulet-Malassis; EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. LXI.

LES
FLEURS DU MAL

PAR
CHARLES BAUDELAIRE

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulchre encloses,
Et que par les esprits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ.
(les Tragiques, Liv. II).



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROÏSE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, rue de Bucl

—
1857

lement qui ne fut joint au recueil que dans l'édition posthume.

Dédicace	I
Au Lecteur	5-7

SPLEEN ET IDÉAL

I — Bénédiction	11-14
II — Le Soleil	15-16
III — Elévation	17-18
IV — Correspondances	19-20
V — <i>J'aime le souvenir de ces époques nues</i>	21-22
VI — Les Phares	23-25
VII — La Muse malade	26-27
VIII — La Muse vénale	28-29
IX — Le mauvais Moine	30-31
X — L'Ennemi	32-33
XI — Le Guignon	34-35
XII — La Vie antérieure	36-37
XIII — Bohémiens en voyage	38-39
XIV — L'Homme et la Mer	40-41
XV — Don Juan aux enfers	42-43
XVI — Châtiment de l'orgueil	43-45
XVII — La Beauté	46-47
XVIII — Idéal	48-49
XIX — La Géante	50-51
XX — Les Bijoux	52-53
XXI — Parfum exotique	54-55
XXII — <i>Je t'adore à l'égal de la voûte noc- turne</i>	56
XXIII — <i>Tu mettrais l'univers entier dans la ruelle</i>	57-58
XXIV — Sed non satiata	59-6a
XXV — <i>Avec ses vêtements ondoyants et nacrés</i>	61-62
XXVI — Le Serpent qui danse	63-65
XXVII — Une Charogne	66-68
XXVIII — De profundis clamavi	69-70

XXIX	— Le Vampire	71-72
XXX	— Le Léthé	73-74
XXXI	— <i>Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive</i>	75-76
XXXII	— Remords posthume	77-78
XXXIII	— Le Chat (<i>Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux</i>)	79-80
XXXIV	— Le Balcon	81-82
XXXV	— <i>Je te donne ces vers afin que si mon nom</i>	83-84
XXXVI	— Tout entière	85-86
XXXVII	— <i>Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire</i>	87-88
XXXVIII	— Le Flambeau vivant	89-90
XXXIX	— A Celle qui est trop gaie	91-93
XL	— Réversibilité	94-95
XLI	— Confession	96-98
XLII	— L'Aube spirituelle	99-100
XLIII	— Harmonie du soir	101-102
XLIV	— Le Flacon	103-104
XLV	— Le Poison	105-106
XLVI	— Ciel brouillé	107-108
XLVII	— Le Chat (<i>Dans ma cervelle se pro- mène</i>)	109-111
XLVIII	— Le beau Navire	112-114
XLIX	— L'Invitation au voyage	115-117
L	— L'Irréparable	118-120
LI	— Causerie	121-122
LII	— L'Héautontimouroménos	123-124
LIII	— Franciscæ meæ laudes	125-127
LIV	— A une Dame créole	128-129
LV	— Moesta et errabunda	130-131
LVI	— Les Chats	132-133
LVII	— Les Hiboux	134-135
LVIII	— La Cloche fêlée	136-137
LIX	— Spleen (<i>Pluviôse irrité contre la ville entière</i>)	138-139
LX	— Spleen (<i>J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans</i>)	140-141
LXI	— Spleen (<i>Je suis comme le roi d'un pays pluvieux</i>)	142-143
LXII	— Spleen (<i>Quand le ciel bas et lourd</i>	

	<i>pèse comme un couvercle)</i>	144-145
LXIII	— Brumes et Pluies	146-147
LXIV	— L'Irrémédiable	148-150
LXV	— A une Mendiante rousse	151-153
XLVI	— Le Jeu	154-155
LXVII	— Le Crépuscule du soir	156-157
LXVIII	— Le Crépuscule du matin	158-159
LXIX	— <i>La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse</i>	160-161
LXX	— <i>Je n'ai pas oublié, voisine de la ville</i>	162-163
LXXI	— Le Tonneau de la haine	164-165
LXXII	— Le Revenant	166-167
LXXIII	— Le Mort joyeux	168-169
LXXIV	— Sépulture	170-171
LXXV	— Tristesses de la lune	172-173
LXXVI	— La Musique	174-175
LXXVII	— La Pipe	176-177

FLEURS DU MAL

LXXVIII	— La Destruction	181-182
LXXIX	— Une Martyre	183-186
LXXX	— Lesbos	187-190
LXXXI	— Femmes damnées (Delphine et Hippo- lyte)	191-195
LXXXII	— Femmes damnées (<i>Comme un bétail pensif sur le sable couché</i>)	196-197
LXXXIII	— Les deux bonnes Sœurs	198-199
LXXXIV	— La Fontaine de sang	200-201
LXXXV	— Allégorie	202-203
LXXXVI	— La Béatrice	204-205
LXXXVII	— Les Métamorphoses du vampire ..	206-207
LXXXVIII	— Un voyage à Cythère.....	208-211
LXXXIX	— L'Amour et le Crâne	212-213

RÉVOLTE

XC	— Le reniement de saint Pierre	217-218
XCI	— Abel et Caïn	219-221
XCH	— Les Litanies de Satan	222-225

LE VIN

XCIII — L'Ame du vin	229-230
XCIV — Le Vin des chiffonniers	231-232
XCV — Le Vin de l'assassin	233-235
XCVI — Le Vin du solitaire	236-237
XCVII — Le Vin des amants	238-239

LA MORT

XCVIII — La Mort des amants	243-244
XCIX — La Mort des pauvres	245-246
C — La Mort des artistes	247-248

Un grand vent de moralité soufflait alors, — ce sont des crises que nous connaissons. Pour faire oublier ses rigueurs vis à vis de la presse politique, le gouvernement s'en prenait volontiers à la chose littéraire. *Madame Bovary* avait été, cette même année, poursuivie et acquittée. C'était une revanche à prendre pour le ministre de l'intérieur et n'ayant pu obtenir la tête d'un romancier, il allait demander celle d'un poète.

Ce malencontreux article du *Figaro* y prêta, allant, après avoir loué l'élégance de l'édition, jusqu'à désigner les pièces qu'il convenait d'incriminer :

CECI ET CELA

« M. Charles Baudelaire est, depuis une quinzaine d'années, un poète immense pour un petit

cercle d'individus dont la vanité, en le saluant dieu ou à peu près, faisait une assez bonne spéculation ; ils se reconnaissaient inférieurs à lui, c'est vrai ; mais, en même temps, ils se proclamaient supérieurs à tous les gens qui niaient ce messie. Il fallait entendre ces messieurs apprécier les génies auxquels nous avons voué notre culte et notre admiration : Hugo était un cancre, Béranger un cuistre, Alfred de Musset un idiot et M^{me} Sand une folle. — Lassailly avait bien dit : Christ va-nu-pieds, Mahomet vagabond et Napoléon crétin. — Mais on ne choisit ni ses amis ni ses admirateurs, et il serait par trop injuste d'imputer à M. Baudelaire des extravagances qui ont dû plus d'une fois lui faire lever les épaules. Il n'a eu qu'un tort à nos yeux, celui de rester trop longtemps inédit. Il n'avait encore publié qu'un compte rendu de salon très vanté par les docteurs en esthétique, et une traduction d'Edgar Poe. Depuis trois fois cinq ans, on attendait donc ce volume de poésies ; on l'a attendu si longtemps, qu'il pourrait arriver quelque chose de semblable à ce qui se produit quand un dîner tarde trop à être servi ; ceux qui étaient les plus affamés sont les plus vite repus : — l'heure de leur estomac est passée.

« Il n'en est pas de même de votre serviteur. Pendant que les convives attendaient avec une

si vive impatience, il dînait ailleurs tranquillement et sainement, — et il arrivait l'estomac bien garni pour juger seulement du coup d'œil. Ce serait à recommencer que j'en ferais autant.

« J'ai lu le volume, je n'ai pas de jugement à prononcer, pas d'arrêt à rendre ; mais voici une opinion que je n'ai la prétention d'imposer à personne.

« On ne vit jamais gâter si follement d'aussi brillantes qualités. Il y a des moments où l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire ; il y en a où l'on n'en doute plus : — c'est la plupart du temps, la répétition monotone et préméditée des mêmes mots, des mêmes pensées. — L'odieux y coudoie l'ignoble ; — le repoussant s'y allie à l'infect. Jamais on ne vit mordre ni même mâcher autant de seins dans si peu de pages ; jamais on n'assista à une semblable revue de démons, de fœtus, de diables, de chlorose, de chats et de vermine. — Ce livre est un hôpital ouvert à toutes les démences de l'esprit, à toutes les putridités du cœur ; encore si c'était pour les guérir, mais elles sont incurables.

« Un vers de M. Baudelaire résume admirablement sa manière ; pourquoi n'en a-t-il pas fait l'épigraphe des *Fleurs du mal* ?

« Je suis un cimetière abhorré de la lune.

« Et au milieu de tout cela, quatre pièces, le

Reniement de saint Pierre, puis *Lesbos*, et deux qui ont pour titre *Femmes damnées*, quatre chefs-d'œuvres de passion, d'art et de poésie : mais on peut le dire, — il le faut, on le doit : — si l'on comprend qu'à vingt ans l'imagination d'un poète puisse se laisser entraîner à traiter de semblables sujets, rien ne peut justifier un homme de plus de trente, d'avoir donné la publicité du livre à de semblables monstruosité. »

« GUSTAVE BOURDIN » (1).

« Ce Baudelaire est une pierre de touche — avait pu dire assez justement un de ses contemporains — il déplaît invariablement à tous les imbéciles » (2).

(1) *Le Figaro*, 5 juillet 1857.

L'année suivante Baudelaire adressait une lettre très digne au *Figaro*, au sujet de ses prétendus attaques contre Victor Hugo (13 juin 1858), et le *Figaro* n'a jamais manqué, depuis, de célébrer dignement la mémoire et le génie du poète.

(2) *Charles Baudelaire — Souvenirs — Correspondances — Bibliographie suivie de pièces inédites*. (Par A. Poulet-Malassis, Charles Cousin et le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.) Paris, René Pincebourde, 1872 ; in-8, de 208 p. p. 2. (Il a été tiré des exemplaires sur papier vergé et 6 exemplaires sur Chine.)

René Pincebourde, dont le magasin était situé 14, rue de Beaune, avait été le commis de Poulet-Malassis. Son nom revient souvent dans la correspondance de Baudelaire, lors de la seconde édition.

En vertu de cette définition, sans doute, un journaliste de

Gustave Bourdin dont la signature couvre cet étrange article et qui fut un des gendres de Villemessant, ne passait pas pour un sot, et il fut nombre de gens pour croire avec Baudelaire que l'article était arrivé tout rédigé du ministère et que le *Figaro* n'avait eu qu'à y joindre une signature et à l'insérer (1).

Que cela fût ou non, c'était compenser l'effet déplorable, aux yeux du gouvernement, de l'article élogieux, paru dans le *Moniteur* même, d'Edouard Thierry. Les poursuites dont on s'entretenait déjà à voix basse furent décidées, cependant que, épeurés, la *Revue française* et le *Pays* n'osaient pas publier les comptes rendus laudatifs de Charles Asselineau et de Barbey d'Aurevilly.

l'époque, mort depuis sénateur de la République, M. Alcide Dusolier, avait consacré à Baudelaire un article inqualifiable intitulé : *Un Boileau hystérique...*

Ce « papier », pour qu'il ne soit pas ignoré de tous, a été recueilli dans un volume de M. Dusolier publié, en 1864, chez A. Faure, sous le titre de : *Nos Gens de lettres, leur caractère et leurs œuvres*; (in-18, de xi-292 p.).

Il en existe une deuxième édition : Paris, Dreyfous, 1878, in-12 de viii-324 p.

M. Dusolier était un « pur » que devait inquiéter le « cléricisme » de Baudelaire !

(1) *Baudelaire — Recueil d'anecdotes par Charles Asselineau* ; publié pour la première fois *in-extenso*, par Jacques Crépet : *op. cit.* p. 300.

Prévenu de ces poursuites, Baudelaire écrivait aussitôt à Poulet-Malassis :

« 11 Juillet 1857.

« Vite, cachez, mais cachez bien, toute l'édition ; vous devez en avoir neuf cents exemplaires en feuilles. Il y en avait encore chez L. ; ces messieurs ont paru fort étonnés que je voulusse en sauver cinquante. Je les ai mis en lieu sûr, et j'ai signé un reçu. Restent donc cinquante pour nourrir le cerbère Justice.

« Voilà ce que c'est que d'envoyer des exemplaires au *Figaro* ! Voilà ce que c'est que de ne pas vouloir *lancer* sérieusement un livre. Au moins nous aurions la consolation, si vous aviez fait tout ce qu'il fallait faire, d'avoir vendu l'édition en trois semaines, et nous n'aurions plus que la gloire d'un procès, duquel il est facile de se tirer.

« Vous recevrez cette lettre à temps, je l'espère : elle partira cette nuit, vous l'aurez demain à 4 heures. La saisie n'a pas encore eu lieu. Le renseignement m'est venu par M. Watteville, à travers le canal de Leconte de Lisle, qui malheureusement a laissé s'écouler cinq jours.

« Je suis persuadé que cette mésaventure n'arrive que par suite de l'article du *Figaro* et

de bavardages absurdes. La peur a fait le mal.

« Ne bavardez pas, n'effrayez pas Madame votre mère, non plus que de Broise et venez vite pour nous entendre.

« Je vais vous écrire une lettre *officielle*, anti-datée dont vous déchirez l'enveloppe.

« Je viens de voir L et V , plus c que la lune ; ils ont poussé la platitude jusqu'à faire la remise de librairie à M. *l'inspecteur général de la presse*, pour le séduire.

« Bien à vous. »

« CHARLES BAUDELAIRE. »

« P. S. — J'ai dit à M. L que, puisque l'on pouvait considérer les cinquante exemplaires que je lui laissais comme sacrifiés, il fallait au moins les répandre au plus vite chez les divers débitants qui n'en avaient pas encore reçu. Mais il s'y est refusé, il croit que M. l'inspecteur, en achetant son exemplaire, a vérifié le nombre restant avec un coup d'œil d'aigle » (1).

Du 20 juillet, ce court billet également adressé à Poulet-Malassis :

(1) *Lettres*, p. 128-129.

« Sérieusement, j'ai besoin de savoir tout de suite quel jour vous serez à Paris.

« Ici, pas de saisie. — Qu'est-ce que c'est que la saisie d'Alençon ?

« Ici, conflit entre les deux ministres, *Moniteur* et Intérieur. M. Abatucci a dit : « Vous voulez donc entraver l'attaque ? »

« Je vous supplie de ne pas bouger et de ne faire aucune démarche sans moi ; vous pourriez me contrecarrer. Je vous en veux beaucoup. Toute l'édition devrait être vendue. *Gardez tout cela pour vous* » (1).

Baudelaire, à qui Sainte-Beuve avait fourni des « petits moyens de défense » (2) qui ne furent pas employés, avait choisi pour avocat M^e Chaix d'Est-Ange fils. La défense ne semble pas avoir été brillante, malgré les notes du poète qui permettent de juger comment il entendait répondre aux accusations dont il était l'objet. Il s'offrait même à seconder l'avocat dans la recherche des obscénités qu'il n'était pas difficile de trouver dans Lamartine et dans Béranger :

(1) *Lettres*, p. 131-132.

(2) EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. 285-286. Ces « petits moyens » sont suivis des « Notes et documents pour mon avocat », rédigés par Baudelaire lui-même, p. 286-289.

« Je vous supplie, cher Monsieur, de ne pas négliger les monstruosité de *La Chute d'un ange*. Si vous voulez, je chercherai avec vous les passages.

« Décidément, citez (avec dégoût et horreur) les bonnes ordures de Béranger : *Le Bon Dieu*, *Margot*, *Jeanneton* (ou *Jeannette*).

« Bien à vous. »

CHARLES BAUDELAIRE (1).

Le jour de l'audience fixée au 20 août approchait et, le 18, Baudelaire adressait à madame Sabatier (2) une longue lettre, la première qu'il

(1) *Lettres*, p. 132.

Baudelaire n'aurait guère été plus tendre pour Musset. Sa sympathie pour « ce maître des gandins » était des plus médiocres :

« Excepté à l'âge de la première communion, c'est à dire à l'âge où tout ce qui a trait aux filles publiques et aux échelles de soie fait l'effet d'une religion, je n'ai jamais pu souffrir *ce maître des gandins*, son impudence d'enfant gâté qui invoque le ciel et l'enfer pour des aventures de table d'hôte, son torrent bourbeux de fautes de grammaire et de prosodie, enfin son impuissance totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art. »

(Lettre à Armand Fraisse. — *Lettres*, p. 140.)

(2) Sur l'aimable femme — la *femme piquée par un serpent*, de Clésinger — qui inspira à Baudelaire quelques-uns de ses plus beaux poèmes, consulter :

LÉON SÉCHÉ : *La Présidente*. *Mercure de France*, LXXXVIII (1910), p. 218-233.

MAX DAUVILLE : *Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*. *Mercure de France*, LXX (1907), p. 658-659.

lui écrivit de sa vraie écriture, dont quelques passages sont particulièrement intéressants au point de vue de son procès.

Il avait vu ses juges et je serais au-dessous de la vérité en disant qu'ils ne l'avaient pas séduit :

« J'ai vu mes juges, jeudi dernier. Je ne dirai pas qu'ils ne sont pas beaux, ils sont abominablement laids, et leur âme doit ressembler à leur visage. »

Il est bon de conserver leurs noms ; ils appartiennent à l'histoire... littéraire :

« L'audience est pour après-demain matin, jeudi. Les monstres se nomment :

Président..... DUPATY.

Procureur impérial PINARD (redoutable).

Juges..... DELESVAUX.

— DE PONTON D'AMÉCOURT.

— NACQUART.

JUDITH GAUTIER : *Le Second rang du Collier*. Paris, Félix Juven, s. d., de 336 p. — P. 180-184.

Consulter aussi, mais avec circonspection :

ERNEST FEYDEAU : *Théophile Gautier, souvenirs intimes*. Paris, E. Plon et C^{ie}, 1874 ; in-12, de 353 p. — P. 153-174. Nul n'était moins fait que l'auteur de *Fanny* pour comprendre Baudelaire. Il était dupe de ses paradoxes et ses souvenirs sur lui témoignent d'une véritable animosité (p. 155-158 ; 159-162 ; 163-164).

Il a été également question à diverses reprises de madame Sabatier (la Présidente), dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* : T. G : 726 ; XXV : 67 ; XLI : 669 ; XLIV : 802 ; LI : 394 ; 479 ; 539 ; LIII : 83.

« Sixième Chambre correctionnelle. »

« Je veux laisser toutes ces trivialités de côté, — ajoute le poète, et jamais homme ne fut plus souverainement exempt de toute trivialité :

« Rappelez-vous que quelqu'un pense à vous, que sa pensée n'a jamais rien de trivial, et qu'il vous en veut un peu de votre malicieuse gaieté.»

Puis, ce sont de précieuses indications révélant en partie l'« architecture secrète des Fleurs du Mal » (1) et indiquant, avec une certitude plus grande que les suppositions généralement très sensées du prince Ourousof, le cycle de M^{me} Sabatier dans le recueil.

(1) Pour cette « architecture secrète », se reporter, en dehors de l'article de Barbey d'Aureville, destiné au *Pays*, où il ne parut pas, mais reproduit dans l'appendice de l'édition posthume, et de l'étude du prince Ourousof :

GILBERT MAIRE : *Un essai de classification des « Fleurs du Mal » et son utilité pour la critique*. *Mercure de France*, LXV (1907), p. 260-280.

GILBERT MAIRE : *La personnalité de Baudelaire et la critique biologique des « Fleurs du Mal »*. *Mercure de France*, LXXXIII (1910), p. 231-248 ; 400-417.

GILBERT MAIRE : *La psychologie amoureuse des « Fleurs du Mal »*. *Mercure de France*, LXXXVI (1910), p. 233-242.

La métrique même des *Fleurs du Mal* a fait l'objet d'une thèse intéressante :

ALBERT CASSAGNE, docteur ès-lettres : *Versification et métrique de Baudelaire*. Paris, Hachette et C^{ie}, 1906 ; in-8, de 126 p., plus la table.

« Croiriez-vous que les misérables (je parle du juge d'instruction, du procureur, etc...) ont osé incriminer, entre autres morceaux, deux des pièces composées pour ma chère idole (*Tout entière* et *A Celle qui est trop gaie*) ? Cette dernière est celle que le vénérable Sainte-Beuve déclare la meilleure du volume. »

Et il ajoute, en fin de sa lettre :

« Tous les vers compris entre la page 84 et la page 105 vous appartiennent » (1).

En se reportant à l'édition originale, ou à la table que nous en avons donnée, ces pièces sont :

Tout entière. — *Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire...* — *Le Flambeau vivant.* — *A Celle qui est trop gaie.* — *Réversibilité.* — *Confession.* — *L'Aube spirituelle.* — *Harmonie du soir.* — *Le Flacon.*

Pour sa défense, Baudelaire avait composé un mémoire intitulé :

« ARTICLES JUSTIFICATIFS POUR CHARLES BAUDELAIRE, auteur des *Fleurs du mal.* »

(1) *Lettres*, p. 132-135.

Ce Mémoire contenait quatre articles de MM. Edouard Thierry, dans le *Moniteur universel*, Frédéric Dulamon, dans le *Présent*, J. Barbey d'Aurevilly et Charles Asselineau. Ces deux derniers inédits. Le premier destiné au *Pays* et le deuxième à la *Revue française*, n'avaient pu paraître, comme il a été dit (1).

Cette note, signée des initiales du poète le précédait :

« Les quatre articles suivants qui représentent la pensée de quatre esprits délicats et sévères, n'ont pas été composés en vue de servir de plaidoirie. Personne, non plus que moi, ne pouvait supposer qu'un livre empreint d'une spiritualité aussi ardente, aussi éclatante que les *Fleurs du Mal*, dût être l'objet d'une poursuite, ou plutôt l'occasion d'un malentendu.

« Deux de ces morceaux ont été imprimés : les deux derniers *n'ont pas pu paraître*.

« Je laisse maintenant parler pour moi MM. Edouard Thierry, Frédéric Dulamon, J. B. d'Aurevilly et Charles Asselineau. »

C. B. (2).

(1) Ces quatre articles sont reproduits, ainsi que la note qui suit, dans l'appendice de l'édition posthume, p. 355-394.

(2) (Paris, Veuve Dondey-Dupré). s. d.

« Un malentendu », ce fut toujours là le mot qu'il employa en parlant de son procès. Un délit littéraire — s'il existe des délits littéraires — jugé comme une affaire de vol ou de coups et blessures par des gens de justice, lui paraissait à juste titre une monstruosité. L'incompétence du tribunal en ces matières lui paraissait flagrante et il entendait être jugé par ses pairs.

Ceux-ci l'ont en effet acquitté et l'ont depuis largement glorifié. Les juges de la 6^e Chambre par contre, le condamnèrent, alors qu'il se figurait marcher à un acquittement et qu'il s'attendait presque à « une réparation d'honneur » (1).

Le réquisitoire du ministère public avait pourtant été modéré, presque gêné, M. Pinard concluait à un avertissement, plutôt qu'à une condamnation.

Le tribunal répondit par un jugement d'une sévérité excessive, si excessive, qu'on n'osa exiger de l'auteur et des éditeurs l'amende à laquelle ils avaient été condamnés.

Poulet-Malassis prit philosophiquement son parti et la note qu'il rédigea, si elle n'est pas exacte, est empreinte d'un doux scepticisme :

« L'auteur et les éditeurs et imprimeurs des

(1) CHARLES ASSELINEAU : *op. cit.* p. 63.

Fleurs du mal furent prévenus d'offense à la morale publique et religieuse. On écarta le délit d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs. Baudelaire fut condamné à trois cents francs d'amende, et moi et mon beau-frère chacun à cent francs et à la suppression des pièces portant les numéros XX, XXX, XXXIX, LXXX, LXXXI et LXXXVII. Les considérants du jugement furent d'ailleurs flatteurs pour Baudelaire, et le ministère public, par l'organe de M. Pinard, conclut à la modération de la peine » (1).

Il y a une grosse erreur dans cette note. Ce fut précisément le délit d'outrage à la morale religieuse qui fut écarté — *le Reniement de saint Pierre* n'a jamais cessé de figurer dans les *Fleurs du Mal* — et celui d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs qui fut retenu, ainsi qu'il appert du texte même du jugement :

« En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse :

« Attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie les prévenus des fins des poursuites ;

(1) EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. LXII.

« En ce qui touche la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :

« Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur ;

« Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis et de Broise ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, savoir : Baudelaire, en publiant, Poulet-Malassis et de Broise, en publiant, vendant et mettant en vente, à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé : *les Fleurs du mal*, lequel contient des passages et expressions obscènes et immorales (*sic*) ;

« Que lesdits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil ;

« Vu l'art. 8 de la loi du 17 mai 1819, l'art. 26 de la loi du 26 mai 1819 ;

« Vu également l'art. 463 du Code Pénal ;

« Condamne Baudelaire à 300 francs d'amende ;

« Poulet-Malassis et de Broise, chacun à 100 francs d'amende ;

« Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil ;
 « Et condamne les prévenus solidairement aux frais » (1).

Étaient donc supprimées, comme contraires à la morale publique les pièces suivantes :
 xx, *les Bijoux* ; — xxx, *le Léthé* ; — xxxix, *A Celle qui est trop gaie* ; — lxxx, *Lesbos* ; — lxxxI, *Femmes damnées* (Delphine et Hippolyte) et lxxxvii, *Les Métamorphoses du vampire*.

Un tel jugement laisse rêveur et il est sans doute bon d'ajouter que pour l'une des pièces, — un chef-d'œuvre, au dire même de M. Gustave Bourdin — il y avait prescription. *Lesbos* avait paru, sept ans plus tôt dans l'anthologie *Les Poètes de l'amour*, de Julien Lemer (2) sans avoir éveillé la susceptibilité de qui que ce fût, et, si elle en disparut, dans un tirage, pour la forme, elle ne tarda pas à y reprendre sa place, et le parquet qui laissait vendre librement les ordures de Béranger et de quelques autres, eut, cette fois, le bon goût de ne pas sourciller.

(1) *Le Livre*, 10 mars 1881.

(2) *Les Poètes de l'Amour* ; recueil de vers français des xv^e, xvi^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles, précédé d'une introduction par M. Julien Lemer. Paris, Garnier frères, 1850 ; in-32, de 552 p. — P. 469-472.

Poulet-Malassis, qui avait décidément la maladie des cartons, s'empressa d'obtempérer aux ordres de la 6^e Chambre, et défigura une centaine d'exemplaires qui n'avaient pas été saisis, en les amputant des pièces condamnées.

Baudelaire protesta, comme il convenait, contre cette « ridicule opération chirurgicale » :

« 9 Octobre 1857.

« Je tardais, mon cher ami, à vous envoyer ce billet, parce que je voulais en même temps vous écrire une longue lettre sur tous mes griefs contre vous. Vous l'aurez, cette lettre, aussitôt que j'aurai deux heures à moi. *Mon intérêt et le vôtre !* Vous vous moquez de moi, mon cher ami. Vous usez surtout contre vos victimes de votre déplorable faculté d'impertinence.

« *Si vous pouviez comprendre quel tort vous vous êtes fait avec votre ridicule opération chirurgicale !* Les plaintes ont tardé quelque temps. Enfin, elles ont fait explosion. Naturellement, comme j'en avais le droit, j'ai tout rejeté sur Malassis.

« Tout ce que je vous demande, *pour le moment*, mais avec insistance, une espèce de prière (car quelle formule employer avec un tempérament aussi léger que le vôtre ?), c'est de

ne pas faire de nouveaux cartons, avant de nous être entendus tous les deux sur la manière de les faire. Il sera peut-être nécessaire *d'indemniser* avec un exemplaire raisonnable quelques-uns des cent imbéciles qui sont tombés dans le piège.

« Bien à vous.

« Mes respects à votre mère, et mes amitiés à nos amis. »

CHARLES BAUDELAIRE (1).

Trois ans plus tard, en 1860, d'accord avec Baudelaire, Poulet-Malassis songeait à établir une seconde édition des *Fleurs du Mal*, allégée des six pièces condamnées et augmentée de poèmes sacrifiés dans la première en 1857 ou publiés depuis dans diverses revues, telles que *le Présent*, *l'Artiste*, *la Revue française*, *la Revue contemporaine* ou *la Causerie*.

Absorbé par de gros soucis d'argent et cherchant à vendre son imprimerie d'Alençon, où s'achevait la composition de *l'Histoire politique et littéraire de la Presse en France* d'Eugène Hatin, Poulet-Malassis ne devait pas imprimer lui-même cette seconde édition, mais la confier à un de ses confrères parisiens, Simon Raçon

(1) *Lettres*, p. 145-146.

et C^o, dont les ateliers étaient situés au n^o 1 de la rue d'Erfurth.

Elle tient donc moins de place que la première dans la correspondance de Baudelaire. On en trouve cependant des traces qui permettent de se rendre compte du soin avec lequel il allait en suivre l'impression. Puis, divers projets sont ainsi révélés, qui n'eurent point de suite : un épilogue en vers, une préface et un frontispice, dont on avait fourni l'idée au dessinateur Bracquemond, qui ne devait pas en tirer parti et que, devait plus tard reprendre et mener à bien Félicien Rops.

« Je travaille aux *Fleurs du Mal* — écrivait Baudelaire en mai 1860. Dans peu de jours vous aurez votre paquet, et le dernier morceau ou épilogue, adressé à la ville de Paris, vous étonnera vous-même, si toutefois je le mène à bonne fin (en tercets ronflants) » (1).

Il ne le mena pas à bonne fin, le canevas et des vers isolés en furent seuls écrits, que l'on trouvera dans l'appendice joint à ce volume.

Pour dissiper le fameux « malentendu » qui

(1) *Lettres*, p. 265.

semblait l'avoir classé parmi les auteurs et fournisseurs du *Parnasse satyrique*, le poète avait composé une préface dont il s'était empressé de communiquer le texte à Poulet-Malassis, sans prendre la peine d'en conserver le double (1).

Un nouveau projet suivit, dont le texte ne nous est pas parvenu : « vingt lignes d'un majestueux dédain (2), puis ce furent deux autres préfaces, la dernière à peine ébauchée :

« J'ai fait trois essais de préface. Nous verrons cela ensemble » (3).

Loin de dissiper le malentendu, ces trois préfaces, d'un bel orgueil et d'un fier dédain pour le public, semblaient plutôt appelées à l'accroître. Poulet-Malassis crut plus sage de n'en publier aucune. Le volume d'Eugène Crépet nous les a révélées ; la première, en vérité, si elle eût indisposé les sots, eût cependant bien fait en tête de la nouvelle édition des *Fleurs*. La

(1) *Lettres*, p. 269.

(2) *Lettres*, p. 273 (12 juillet 1860).

(3) *Lettres*, p. 278 (14 juillet 1860). Ces dates prouvent l'erreur que commettait Asselineau en croyant que ces projets étaient destinés à la troisième édition projetée par Baudelaire et Poulet-Malassis.

pensée du poète s'y affirmait, plus hautaine et plus libre que jamais.

« Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre est écrit ; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage.

« Je sais que l'amant passionné du beau style s'expose à la haine des multitudes ; mais aucun respect humain, aucune fausse pudeur, aucune coalition, aucun suffrage universel ne me contraindront à parler le patois incomparable de ce siècle, ni à confondre l'encre avec la vertu.

« Des poètes illustres s'étaient partagé depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la *beauté* du *mal*. Ce livre, essentiellement inutile et absolument innocent, n'a pas été fait dans un autre but que de me divertir et d'exercer mon goût passionné de l'obstacle.

« Quelques-uns m'ont dit que ces poésies pouvaient faire du mal ; je ne m'en suis pas réjoui. D'autres, de bonnes âmes, qu'elles pouvaient faire du bien ; et cela ne m'a pas affligé. La crainte des uns et l'espérance des autres m'ont

également étonné, et n'ont servi qu'à me prouver une fois de plus que ce siècle avait désappris toutes les notions classiques relatives à la littérature.

« Malgré les secours que quelques cuistres célèbres ont apportés à la sottise naturelle de l'homme, je n'aurais jamais cru que notre patrie pût marcher avec une telle vélocité dans la voie du *progrès* (1). Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.

« J'avais primitivement l'intention de répondre à de nombreuses critiques, et en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne : Qu'est-ce que la poésie ? Quel est son but ? De la distinction du Bien d'avec le Beau ; de la Beauté dans le Mal ; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise ; de l'adaptation du style au sujet ; de la vanité et du danger de l'inspiration, etc., etc. ;

(1) L'on sait ce que Baudelaire pensait du progrès, « ce paganisme des imbéciles ». Bien avant Edmond de Goncourt il eût pu écrire : *A bas le Progrès!* — Voir : *Fusées*, Eug. Crépet : *op. cit.* p. 88, 90.

mais j'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques ; soudain, une indolence, du poids de vingt atmosphères, s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas me comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications. »

C. B. (1).

« Mon goût diaboliquement passionné de la bêtise — écrivait Baudelaire dans son second projet de préface — me fait trouver des plaisirs particuliers dans les travestissements de la calomnie. Chaste comme le papier (2), sobre comme

(1) EUGÈNE CRÉPET: op. cit. p. 3-4.

(2) Non, chasteté relative, tout au plus... La légende du poète vierge, si amusante qu'elle soit, n'est qu'une légende. Il y a malheureusement des conseils de santé, donnés par Baudelaire à Poulet-Malassis, qui n'en laissent rien subsister.

Le volume de Nadar n'en est pas moins précieux par les souvenirs qu'il évoque :

NADAR : *Charles Baudelaire intime. — Le Poète vierge. — Déposition — Documents — Notes — Anecdotes — Correspondances — Autographes et Dessins — Le Cénacle — La Fin.* — Paris, A. Blaizot, 1911 ; in-8, de 143 p. Tirage à 271 exemplaires, numérotés à la presse, dont 1 sur chine, 20 sur japon et le reste sur vélin d'Arches.

Les études suivantes en forment la contre-partie :

M^l^s DARUTY DE GRANDPRÉ : *Baudelaire et Jeanne Duval.*

l'eau, porté à la dévotion comme une communiant, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin.

« Mon éditeur prétend qu'il y aurait quelque utilité pour moi, comme pour lui, à expliquer pourquoi et comment j'ai fait ce livre, quels ont été mon but et mes moyens, mon dessein et ma méthode. Un tel travail de critique aurait sans doute quelques chances d'amuser les esprits amoureux de la rhétorique profonde. Pour ceux-là peut-être, l'écrirai-je plus tard et le ferai tirer à une dizaine d'exemplaires. Mais, à un meilleur examen, ne paraît-il pas évident que ce serait là une besogne tout à fait superflue, pour les uns comme pour les autres, puisque les uns savent ou devinent et que les autres ne comprendront jamais ? Pour insuffler au peuple l'intelligence d'un objet d'art, j'ai une trop grande peur du

La Plume, 1^{er} août 1893 ; p. 329-333 ; 15 août 1893 ; p. 354-357.

FÉLI GAUTIER : *La vie amoureuse de Baudelaire*. *Mercure de France*, XLV (1903), p. 46-86.

(Baudelaire) : *Pages de carnet*. Publiées par Féli Gautier. *Mercure de France*, LXXXVIII (1910), p. 607-620. Ces *Pages de carnet* ont en outre été publiées à Paris chez Chevrel 1911, in-8. (Tirage à 100 exemplaires numérotés sur hollandes).

ALPHONSE SÉCHÉ et LOUIS BERTAULT : *Baudelaire, les femmes, l'amour*. — *La Grande Revue*, 10 février 1910.

ridicule, et je craindrais en cette matière, d'égaliser ces utopistes qui veulent, par un décret, rendre tous les Français riches et vertueux d'un seul coup » (1).

Le troisième projet est demeuré à l'état d'une ébauche informe. Je me contenterai d'en détacher les deux dernières lignes. Elles constituent une jolie réponse aux Tartuffes que les hardiesses des *Fleurs du Mal* avaient scandalisés et qui les avaient signalées aux rigueurs de la loi :

« J'avais mis quelques ordures pour plaire à MM. les journalistes. Ils se sont montrés ingrats. » (2).

On n'est pas plus méprisant. Ces coups de patte que Baudelaire ne ménageait pas aux Loyson-Bridet du bas journalisme expliquent l'acharnement qu'ils mirent à échafauder et à répandre sa légende. Il devait en être de même, de nos jours, vis-à-vis d'un autre écrivain qui, lui aussi, avait été le premier à rire, pour en souffrir plus tard, de l'abominable légende qu'il avait fait naître autour de lui, pour se débarrasser des sots et faire parler les imbéciles.

(1) EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. 5-6.

(2) EUGÈNE CRÉPET : *op. cit.* p. 8.

Quant au frontispice, la correspondance de Baudelaire nous révèle un détail curieux, l'idée de cette planche dont Rops devait tirer un si grand effet, appartenait au poète lui-même, il conçut la planche que Rops exécuta plus tard.

Mais pour la comprendre et la rendre cette idée, pour dessiner ce squelette arborescent formant l'arbre de la science du bien et du mal, à l'ombre duquel fleurissent les sept péchés capitaux, sous la forme de plantes allégoriques, il fallait être Félicien Rops. L'idée était digne de lui et il sut la faire sienne.

Bon graveur, habile, sans doute, à manier la pointe, Félix Bracquemond, à qui s'était adressé Poulet-Malassis, était parfaitement incapable de composer le dessin dont on lui fournissait les éléments, et même, semble-t-il, de comprendre ce qu'on demandait de lui.

Dès le 14 juillet 1860, Baudelaire s'inquiétait, en présence de l'épreuve qui lui avait été soumise :

« Mon *squelette* m'inquiète, confessait-il, et même les *fleurs*. Je veux que tout le *squelette* soit clairement visible » (1).

(1) *Lettres*, p. 278.

Le mois suivant, il revenait longuement sur cette question du frontispice. L'incompréhension de Bracquemond lui paraissait évidente et sans remède. On n'était pas parvenu à lui faire saisir ce que c'était qu'un squelette arborescent : mieux valait lui faire copier servilement, calquer et décalquer presque, un frontispice passe-partout, pouvant s'adapter à n'importe quel livre — toute littérature dérivant du péché — sinon aux *Fleurs du Mal* en particulier.

« Voilà encore le frontispice à l'horizon. Je suis perdu. Comment pouvez-vous avoir confiance dans une interprétation d'une idée quelconque par un artiste quelconque ? Bracquemond va s'acharner à conserver ce qu'il pourra de sa planche. Ces fleurs étaient absurdes. Encore aurait-il fallu consulter les livres sur les analogies, le langage symbolique des fleurs, etc... Voulez-vous accepter un bon conseil, sérieusement ? Si vous tenez absolument à un frontispice, coupez proprement avec des ciseaux l'image de Langlois, et demandez à Bracquemond un *fac-simile*, strictement, rien de moins, rien de plus : le squelette, les branches, le serpent, Adam et Eve, tout. Seulement par ce moyen, vous arriverez à quelque chose. *Qu'il ne se permette pas d'ajouter quoi que ce soit.*

Ce frontispice n'est plus le nôtre, mais il va au livre d'une façon telle quelle, il a ce privilège de pouvoir s'adapter à n'importe quel livre, puisque toute littérature dérive du péché. — Je parle très sérieusement.

« Si vous ne faites pas cela, vous n'obtiendrez que des absurdités.

« Au lieu de cela, que faites-vous ?

« Vous offrez à l'esprit de Bracquemond une combinaison qui restera toujours obscure pour lui ; vous vous exposez de nouveau au même danger, le danger de n'être pas compris ; il ne sait pas ce que veut dire : *squelette arborescent*, puisqu'il n'a pas même voulu s'astreindre à votre croquis. Jamais, il ne pourra représenter les péchés sous la forme de fleurs.

« Croyez-moi, coupez la page de votre livre, et vous la recollerez délicatement, plus tard. Insistez vivement sur ceci : qu'il faut *copier strictement* toute l'image, *et ne rien ajouter, et ne rien changer*.

« Il voudra conserver une partie de son squelette, dont les proportions sont détestables, dont les jambes marchent (pourquoi ?), et dont le bassin est, en partie, caché par les fleurs. Enfin, il ne pourra jamais adapter des branches aux bras, puisque les mains arrivent à l'extrême limite de la page.

« Croyez-moi, rien ou la copie servile de l'image de Langlois.

« Je suis convaincu qu'au moment présent, Bracquemond n'a pas encore pu réussir à vous comprendre » (1).

Ce frontispice et l'incompréhension dont témoigne l'artiste préoccupent singulièrement Baudelaire, car cette lettre ne se termine pas sans qu'il y revienne :

« Je reviens aux *Fleurs*. Un caractère plus gros que l'ancien, je vous prie, et je reviens au terrible Bracquemond.

« Je lui ai laissé carte blanche, dans ces limites : un squelette arborescent, l'arbre de la Science du Bien et du Mal, à l'ombre duquel fleurissent les sept péchés capitaux, sous la forme de plantes allégoriques.

« On lui a déjà expliqué ce que c'était qu'un squelette arborescent, et vous voyez comme il l'a compris. *Arbre de la Science du Bien et du Mal* ne contient pas pour lui un sens plastiquement clair.

« Vous l'avez et nous l'avons déjà engagé à

(1) *Lettres*, p. 285-287.

se reporter à l'excellente gravure que nous connaissons ; à quoi cela a-t-il servi ?

« Il faut qu'il la décalque, qu'il l'imite, qu'il la copie, dans sa *totalité* et dans ses *minuties* » (1).

Bracquemond, cependant, s'obstinait à ne pas comprendre et à ne point vouloir se résoudre au rôle de copiste auquel on voulait le rabaisser :

« J'ai rencontré, hier, Bracquemond. Je lui ai demandé si vous lui aviez écrit de nouveau. Il m'a dit que non. Alors j'ai pris la liberté de l'informer moi-même que je le débarrasserais de l'ennui de penser à des *fleurs* et qu'il était prié, *simplement de copier, dans sa totalité*, l'estampe en question. Donc, il vous attendra. D'ailleurs, on a refusé de lui prêter le livre, dans l'endroit que vous lui avez indiqué » (2).

Finalement, il fallut renoncer à ce frontispice, dont il existe quelques épreuves devenues rares. On lui substitua un portrait de Baudelaire, dessiné et gravé par le même Bracquemond. C'est bien un des plus médiocres qui soient.

(1) *Lettres*, p. 288-289.

(2) *Lettres*, 293.

L'impression du volume avait entre temps commencé. Je ne sais si Simon Raçon eut à se plaindre, comme M. de Broise, des « scrupules de M. Baudelaire ». Peu d'échos ont subsisté de la correction d'épreuves, laissant, comme toutes les épreuves, souvent à désirer : coquilles, lettres tombées et lettres cassées, tous les petits riens contre lesquels il faut se battre et qui prennent pour l'auteur une importance que semble ne pas soupçonner le prote.

« Je viens de renvoyer au correcteur de Simon Raçon toutes les pages où il y avait des fautes : lettres tombées, lettres cassées, fautes d'orthographe ; il y en avait bien d'autres, particulièrement celle-ci : XI au lieu de XXI » (1).

La correction touchait à sa fin. Le 5 janvier 1861 il retournait la dernière feuille.

« Je reçois votre lettre au moment où j'allais vous écrire. Je reçois, en même temps, la dernière feuille de Raçon, titre, faux-titres, etc..., dédicace, mais pas de couverture. Le titre est complètement en noir. Je présume qu'il ne sera pas ainsi. Au fait, cela est évident. Je suis si

(1) *Lettres*, p. 297.

préoccupé que je déraisonne (trente-cinq morceaux nouveaux). On vous a envoyé les épreuves, m'a-t-on dit. Que vos corrections ne contredisent pas les miennes » (1).

Et c'était la table des matières dont il venait de retourner l'épreuve qui ne le satisfaisait pas :

« Avez-vous reçu ma dernière feuille, le titre, faux titre, et la *table des matières* ?

« De cette dernière je ne suis pas content. Pourquoi, je ne sais pas. Elle ressemble à la table des matières d'un autre livre. De plus, la pagination de la table se confond avec les chiffres relatifs aux matières.

« Le tout, en petits caractères (soit petits caractères, soit capitales) qui me paraissent bizarres et *trop petits, mais j'en réfère à vous* » (2).

L'observation de Baudelaire est exacte, notamment au verso 317, où le numéro de la page semble appartenir à la colonne indiquant les pages où figurent ses poèmes ; mais, il est typographiquement une erreur plus grave — à moins qu'il n'ait pas été tenu compte de sa

(1) *Lettres*, p. 305.

(2) *Lettres*, p. 309 (7 janvier 1861).

LES
FLEURS DU MAL

PAR
CHARLES BAUDELAIRE

Seconde Edition

AUGMENTÉE DE TRENTE-CINQ POÈMES NOUVEAUX
ET ORNÉE D'UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

DESSINÉ ET GRAVÉ PAR BRACQUEMOND



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE, ÉDITEURS
97, RUE DE RICHELIEU, ET PASSAGE MIRÈS, 36

—
1861

Tous droits réservés

correction ou qu'un chiffre ne soit sauté, lors du serrage des formes — la page 319 de la table des matières est foliotée 39.

C'est un volume in-12, de 320 p. dont le titre ainsi libellé, est reproduit à la page ci-contre.

Le tirage fut de 1500 exemplaires, plus quelques exemplaires sur papier vergé et sur papier de Chine. Vingt exemplaires en furent remis à Baudelaire, dont quelques-uns sur beau papier (1).

Nous avons en main l'un de ceux-ci qui nous a servi à établir le texte et les variantes de la seconde édition. Il porte sur le faux-titre cette dédicace au crayon qui lui donne pour nous une valeur incomparable :

A M. le Comte Alfred de Vigny.
Témoignage d'admiration et de
sympathie. »

C. B.

(1) *Lettres*, p. 312.

Essais de Bibliographie contemporaine. — Charles Baudelaire, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux. Paris, Académie des Bibliophiles, 1868 ; in-12, de 70 p. Tirage à 360 exemplaires, dont 10 sur chine, les autres sur papier vergé.

C'est, en effet, l'exemplaire que Baudelaire, candidat à l'Académie française, adressa à Alfred de Vigny, vers décembre 1861, le soir de la visite qu'il lui avait faite.

Cette lettre l'accompagnait :

« Monsieur,

« Je suis rentré chez moi tout étourdi de votre bonté, et comme je tiens vivement à être connu de vous, je vous envoie quelque chose de plus que ce que vous ne m'avez demandé.

« Dans les deux brochures (Richard Wagner, Théophile Gautier), vous trouverez quelques pages qui vous plairont.

« Voici les *Paradis* (1), auxquels j'ai la faiblesse d'attribuer quelque importance. La première partie est entièrement de moi. La seconde est l'analyse du livre de de Quincey, auquel j'ai

(1) *Les Paradis artificiels*. — *Opium et Haschisch*, par Charles Baudelaire. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860; in-12, de 306 p.

Poulet-Malassis avait, alors, la propriété des *Fleurs* et des *Paradis*, et c'étaient, au point de vue de l'évaluation de sa valeur, ces lignes prophétiques de Baudelaire :

« Vous n'avez aucune certitude que la propriété des *Fleurs* et des *Paradis* vaille 5.000 fr.

« Elle ne vaut peut-être pas CELA, actuellement ; et elle peut valoir, plus tard, beaucoup plus. »

(*Lettres*, p. 317 ; 1861).

ajouté par-ci par-là quelques idées qui me sont personnelles ; mais avec une grande modestie.

« Voici les *Fleurs*, le dernier exemplaire sur bon papier. La vérité est qu'il vous était destiné depuis très-longtemps. Tous les anciens poèmes sont remaniés. Tous les nouveaux, je les marque au crayon à la table des matières. Le seul éloge que je sollicite pour ce livre est qu'on reconnaisse qu'il n'est pas un pur album et qu'il a un commencement et une fin. Tous les poèmes nouveaux ont été faits pour être adaptés à un cadre singulier que j'avais choisi.

« J'ajoute un vieux numéro de revue et où vous trouverez un commencement de tentative nouvelle, qui peut-être vous intéressera. Jules Janin et Sainte-Beuve y ont trouvé quelque ragoût. Quant aux articles sur les beaux-arts et la littérature, je n'en ai pas un seul sous la main.

« Si je peux dénicher un exemplaire de la vieille édition des *Fleurs*, je vous l'enverrai.

« Enfin, voici les poésies de Poë. Je ne vous recommande rien ; tout est également intéressant. Ne me rendez pas ce volume ; je possède un second exemplaire.

« Monsieur, je vous remercie de nouveau pour la manière charmante dont vous m'avez accueilli. Quelque grande que fût l'idée que je m'étais faite de vous, je ne m'y attendais pas.

Vous êtes une preuve nouvelle qu'un vaste talent implique toujours une grande bonté et une exquise indulgence. »

CHARLES BAUDELAIRE.

« 22, rue d'Amsterdam » (1).

Un tirage à 1500 exemplaires, c'était là, pour la seconde édition d'un volume de poésies, un véritable succès, et l'année qui suivit la mort de Baudelaire, MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux pouvaient écrire, avec raison, dans leur excellent essai de bibliographie :

« Ce grand succès poétique représente donc, si on rapproche de ces 1.500 exemplaires le tirage de 1.000 augmenté des feuilles de passe de la première édition, le nombre total de 2.750 exemplaires — maximum en circulation. Quel poète actuel, sauf Victor Hugo, pourrait s'enorgueillir d'un pareil débit ? » (2).

(1) *A. de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie française.* — Etude par Etienne Charavay. Paris, Charavay frères, 1879 ; in-8, de XII-152 p., plus un folio non paginé. Portrait de Baudelaire en 1861, en héliogravure, p. 85-87. Cette lettre a été reproduite vingt-sept ans plus tard, comme « inédite », par le comte Fleury, dans le *Gaulois du Dimanche* (31 mars-1^{er} avril 1906).

Baudelaire, sur le conseil de Sainte-Beuve, devait retirer sa candidature, par une lettre très digne, à laquelle l'Académie se montra sensible.

(2) *Op. cit.* p. 36.

Les six pièces supprimées par l'arrêt du 20 août 1857 avaient été remplacées par trente-cinq poèmes nouveaux, dont quelques-uns comptent parmi les plus beaux. C'étaient :

L'Albatros, le Masque, Hymne à la Beauté, la Chevelure, Duellum, le Possédé, un Fantôme : I, les Ténèbres, II, le Parfum, III, le Cadre, IV, le Portrait, Semper eadem, Chant d'automne, A une Madone, Chanson d'après-midi, Sisina, Sonnet d'automne, une Gravure fantastique, Obsession, le Goût du Néant, Alchimie de la Douleur, Horreur sympathique, l'Horloge, Paysage, le Cygne, les sept Vieillards, les petites Vieilles, les Aveugles, A une passante, le Squelette laboureur, Danse macabre, l'Amour du mensonge, Rêve parisien, la Fin de la journée, le Rêve d'un curieux et le Voyage.

Le classement des pièces dans le volume avait été remanié et une nouvelle division avait été créée : les *Tableaux parisiens*.

Le succès de cette seconde édition fut grand. Elle ne tarda pas à être épuisée, et, sans avoir la valeur et la rareté de l'édition originale, elle est devenue aujourd'hui peu commune.

Ce succès ne conduisit cependant pas Poulet-Malassis à la fortune. Ses affaires périllicitaient de plus en plus ; les jolies éditions qu'il avait établies ruinent un libraire plutôt qu'elles ne l'enri-

chissent. Bientôt il lui fallut recourir à l'hospitalité de la Belgique, pour y prendre la succession de Pierre Marteau, et demander, sans succès, au commerce des livres imprimés et vendus sous le manteau, les profits que les rimes des poètes et que les aimables évocations de Monselet n'avaient pu lui procurer (1).

Soyons-lui indulgents : l'homme valait mieux que la notoriété un peu équivoque dont les grincheux lui font un reproche. Il avait une excuse, son amour du xviii^e siècle qui devait l'amener à en rééditer les fantaisies les plus décolletées et les moins louables. Puis, il convient de ne pas oublier que c'est, à défaut du manuscrit, à son édition du *Recueil de Maurepas* (2) qu'il faut

(1) Cf : *Auguste Poulet-Malassis* (par le C^{te} G. de Contades) ; *Le Livre*, 1884 ; p. 73-86 (portrait).

Auguste Poulet-Malassis ; notes et souvenirs intimes, (par Maurice Tourneux) ; *L'Artiste*, septembre 1892 ; p. 155-170 ; décembre 1892 ; p. 408-420. (Portrait gravé par J. Courboin, d'après A. Legros). Il existe de cette étude un tirage à part à 50 exemplaires. (Aux bureaux de *L'Artiste*, 1893 ; in-8.)

Auguste Poulet-Malassis. — Bibliographie descriptive et anecdotique des ouvrages écrits ou publiés par lui ; par un Bibliophile ornaï (le comte G. de Contades ?) — Paris, Ronquelle, 1883 ; in-8, de 46 p. (Tirage à 100 exemplaires numérotés à la presse).

(2) *Recueil de Maurepas* — *Pièces libres, chansons, épigrammes et autres vers satiriques sur divers personnages des siècles de Louis XIV et de Louis XV*. Leyde (Bruxelles, Poulet-Malassis), 1865 ; 6 vol. in-16, tirés à 116 exemplaires.

toujours se reporter. L'édition française, publiée treize ans plus tard, n'a-t-elle pas cru devoir en exclure les pièces libres ? Un recueil de Maurepas expurgé et « pour jeunes filles », allez donc y chercher les couplets qui couraient la cour et la ville et n'épargnaient pas plus Louis XIV et Madame de Maintenon vieillies, que Louis XV, les sœurs de Mailly et tous les représentants, hommes et femmes, d'une société dont la chanson a, au jour le jour, écrit l'histoire et dit les faiblesses ?

A Bruxelles, Poulet-Malassis retrouva Baudelaire déjà malade (1), qu'y avait attiré le mirage

(1) Sur la maladie de Baudelaire, voir une intéressante lettre d'Albert Glatigny, publiée dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, LXVII (1913), c. 376, 592.

Sur la première conférence de Baudelaire à Bruxelles, se reporter au non moins intéressant article de Camille Lemonnier : *Baudelaire à Bruxelles*, reproduit par M. Jacques Crépet (*op. cit.* p. 250-253).

Consulter, en outre, les ouvrages suivants :

Charles Baudelaire, par Féli Gautier. Bruxelles. E. Deman, 1904 ; in-8, de 99 p. Orné de 26 portraits différents du poète et de 28 gravures et reproductions. Dessins de Baudelaire, fac-similés d'autographes, etc. Tirage à 150 exemplaires numérotés.

ALPHONSE SÉCNÉ et JULES BERTAULT : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. — Charles Baudelaire*. Paris, Louis-Michaud, s. d., in-12 de 192 p. 40 portraits et documents.

LOUIS THOMAS : *Curiosités sur Baudelaire*. Paris, Albert Messein, 1912 ; in-12, de 66 p., plus 4 folios non paginés.

de conférences qui furent un traquenard et qui y demeurait prisonnier de la terrible « impécuniosité » dont il souffrait.

De cette dernière rencontre du poète et de son premier éditeur naquit une plaquette à laquelle Félicien Rops prêta le magique concours de son burin et où devaient puiser les éditeurs de l'édition posthume.

Les Epaves de Charles Baudelaire (Pièces condamnées — Galanteries — Epigraphes — Pièces diverses — Bouffonneries), parurent, précédées d'une eau-forte de Félicien Rops, à Amsterdam (lire : Bruxelles), à l'enseigne du Coq, en 1866, en un volume in-12, de 11-164 p., tiré à 250 exemplaires sur papier vergé de Hollande, plus dix exemplaires sur papier de Chine.

Le frontispice était, enfin, la réalisation du *squelette arborescent* dont l'idée avait toujours échappé à Bracquemond. En regard de la planche, Poulet-Malassis en donnait, anonymement, l'explication :

Tirage à 400 exemplaires, numérotés à la presse, dont 25 sur chine, les autres sur papier d'Arches.

Le Collier des Jours, de madame Judith Gautier contient, enfin, de précieux souvenirs sur Baudelaire, p. 239-242 ainsi que le *Second rang du Collier*, p. 177-178. Madame Judith Gautier, jeune fille, avait rendu compte, dans le *Moniteur*, de la traduction d'*Eurêka*, et ce premier article lui avait valu une jolie lettre de Baudelaire dont elle donne le texte, p. 67-68.

« Sous le Pommier fatal, dont le tronc squelette rappelle la déchéance de la race humaine, s'épanouissent les Sept Péchés Capitaux, figurés par des plantes aux formes et aux attitudes symboliques. Le Serpent, enroulé au bassin du squelette, rampe vers ces *Fleurs du Mal*, parmi lesquelles se vautre le Pégase macabre, qui ne doit se réveiller, avec ses chevaucheurs, que dans la vallée de Josaphat.

« Cependant une Chimère noire enlève au-delà des airs le médaillon du poète, autour duquel des Anges et des Chérubins font retentir le *Gloria in excelsis*.

« L'Autruche en camée, qui avale un fer à cheval, au premier plan de la composition, est l'emblème de la Vertu, se faisant un devoir de se nourrir des aliments les plus révoltants :

« *VIRTUS DURISSIMA COQUIT* »

Un second tirage suivit, à 500 exemplaires, sur papier vélin, même nombre de pages ; ne contenant ni le frontispice, ni la préface. L'enseigne fantaisiste du Coq avait disparu, remplacée par cette indication plus exacte : Bruxelles, chez tous les libraires, 1866 ; (Bruxelles — Imprimerie de J. H. Briard).

Outre les six pièces condamnées, *les Epaves* comprenaient les suivantes :

Le Coucher du soleil romantique. — *Le Jet d'eau.* — *Les Yeux de Berthe.* — *Hymne.* — *Promesses d'un visage.* — *Le Monstre.* — *Franciscæ meæ laudes* (1). — *Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier.* — *Lola de Valence.* — *Sur le Tasse en prison d'Eugène Delacroix.* — *La Voix.* — *L'Imprévu.* — *La Raçon.* — *A une Malabraise.* — *Sur les débuts de mademoiselle Amina Boschetti.* — *A propos d'un importun.* — *Un Cabaret folâtre.*

Poulet-Malassis publia, en 1868, une nouvelle édition des *Epaves* (Amsterdam, à l'enseigne du Coq, in-8 ; tirage à 260 exemp.) à laquelle la *Bibliographie Gay* reproche, non sans raison, d'avoir « trop de marges et de papier blanc » (2). La première édition avait le même défaut.

Pris d'un beau zèle, le Tribunal correctionnel de Lille condamna, le 6 mai 1868, cette nouvelle édition à la destruction, comme contenant des outrages à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs (3).

(1) L'on peut, à juste titre, s'étonner de la présence de cette pièce dans les *Epaves* : elle avait figuré dans les deux éditions des *Fleurs du Mal*.

(2) *Bibliographie des Ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage...*, par le C. d'I..., 4^e édition, tome II. Lille, Stéphane Becour, 1897 ; in-8, col. 120.

(3) *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés et condamnés, depuis le*

C'était renchérir sur le jugement du Tribunal de la Seine, qui avait écarté le délit d'offense à la morale religieuse, la prévention n'étant pas établie.

Le Reniement de saint Pierre n'a donc point figuré parmi les pièces supprimées et n'a jamais pris place dans les *Epaves*.

Nouvelle édition, en 1874 (Bruxelles, chez tous les libraires), in-18, Hollande. Elle est également précédée du frontispice de Félicien Rops.

Dans l'intervalle, à la suite de la publication de l'édition posthume, une contrefaçon des *Epaves* avait été tirée sous ce titre :

Complément aux Fleurs du Mal de Charles Baudelaire, édition définitive, pour faire suite à l'édition Lévy ; (Bruxelles, chez tous les libraires, impr. Briard 1869), in-18, de 30 p.

En 1890, la librairie Lemerre, après avoir terminé son édition des *Œuvres complètes de Baudelaire*, identique comme contenu à celle de la maison Lévy, y joignit, en plaquette, les *Epaves*, conforme aux éditions anciennes, augmentées, toutefois, de l'*Epilogue des Petits Poèmes en prose*, de la *Vénus belge*, de l'*Opinion*

21 octobre 1814 jusqu'au 31 juillet 1877... par Fernand Drujon. Paris, Edouard Rouveyre, 1879 ; in-8, p. 146-147.

Il est à remarquer que les *Fleurs du Mal* ne figurent pas sur ce catalogue.

de M. Hetzel sur le *faro* et des *Belges et la lune*, ces trois pièces, que l'on trouvera dans l'appendice de cette édition, empruntées au *Charles Baudelaire* de MM. Poulet-Malassis, Charles Cousin et de Lovenjoul. (In-12, de 46 p.).

Les Epaves ont enfin été reproduites par la *Plume*, (1), le *Tombeau de Charles Baudelaire*, et, en y joignant des pièces sinon inédites, du moins peu connues ou ne figurant que dans le *Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle*, dans les *Œuvres posthumes de Baudelaire*. (2).

L'on arrive ainsi à l'édition posthume, dite définitive, la plus commune et la plus connue des éditions des *Fleurs du Mal* — hélas ! et la moins pure :

Les Fleurs du Mal, par Charles Baudelaire ; précédées d'une notice par Théophile Gautier. Paris, Michel Lévy, 1868 ; imp. Claye, in-12, de 411 p. (Portrait gravé par A Nargeot) (3).

Vingt-cinq pièces — dont onze empruntées aux *Epaves* : leurs titres sont composés en caractères romains — furent jointes à cette édition :

A *Théodore de Banville*. — Vers pour le

(1) 15 mars 1890, 15 avril 1890, 15 novembre 1891.

(2) CHARLES BAUDELAIRE : *Œuvres posthumes*. Paris, *Mercure de France*, 1908 ; in-8, de 416 p. (87 exemplaires sur hollandé numérotés à la presse.) Portrait gravé sur bois.

(3) *Journal de la Librairie*, 19 décembre 1868.

portrait d'Honoré Daumier. — *Le Calumet de paix.* — *La Prière d'un païen.* — *Le Couvercle.* — *L'Imprévu.* — *L'Examen de minuit.* — *Madrigal triste.* — *L'Avertisseur.* — *A une Malabraise.* — *La Voix.* — *Hymne.* — *Le Rebelle.* — *Les Yeux de Berthe.* — *Le Jet d'eau.* — *La Ranson.* — *Bien loin d'ici.* — *Le Coucher du soleil romantique.* — *Sur le Tasse en prison d'Eugène Delacroix.* — *Le Gouffre.* — *Les Plaintes d'un Icare.* — *Recueillement.* — *Lola de Valence.* — *La lune offensée.* — *Epigraphe d'un livre condamné.*

Les tirages faits par la maison Calmann-Lévy de cette édition sont innombrables : ils se sont succédé, sans qu'une faute ou un non sens ait été corrigé. Le texte de la septième édition (1880), que nous avons suivi, est identique à celui de 1868 et pas une correction n'a été apportée aux derniers tirages, dont seul le titre a été modifié : CHARLES BAUDELAIRE : *Les Fleurs du Mal*, précédées d'une notice par Théophile Gautier. Paris, Calmann-Lévy, s. d. ; in-12, de 411 p.

Certaines fautes de cette édition constituent de véritables non sens et avec une légèreté singulière, on s'est parfois permis de modifier le texte du poète mort, alors que l'on sait avec quel soin il avait revu, lui-même, les épreuves de l'édition originale et de la deuxième édition.

La première pièce adressée *Au Lecteur* :

— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !

a ainsi été affublée du titre de *Préface*, auquel Baudelaire n'avait jamais songé.

Des titres sont mal orthographiés : *Tristesse de la Lune*, au lieu de *Tristesses de la Lune*, d'autres ont été modifiés : *Sépulture d'un poète maudit*, alors que les deux premières éditions portaient simplement : *Sépulture*.

Les coquilles ne sont pas moins graves et défigurent non seulement le texte, mais la pensée de l'auteur.

Pour ne citer que les principales, le premier *Spleen* est défiguré par ce vers :

Pluviôse, irrité contre la *vie* entière ;

alors qu'il faudrait lire : contre la *ville* entière ; le dernier quatrain de la *Danse macabre*, débute par ce non sens :

En tout climat, sous *ton* soleil, la Mort t'admire

« sous *tout* soleil » pouvait-on lire dans la seconde édition, à laquelle ce poème avait été ajouté : il suffisait, cette fois de lire et de corriger des épreuves.

Le Vin de l'Assassin contient, à lui seul, trois coquilles, ce qui peut sembler exagéré pour une seule pièce : une d'elles est devenue légendaire, c'est, à la fin de l'avant-dernière strophe, le fameux « wagon enrayé », au lieu du « wagon enragé »; enfin, on ne voit guère des « sculpteurs damnés et marqués d'un affront », allant « *te* martelant la poitrine et le front », tandis qu'il semble tout naturel de les voir « *se* martelant la poitrine et le front ».

Nul n'est à l'abri des fautes d'impression. L'édition Crès, elle-même, si soignée et si bien présentée, en a laissé passer et j'ignore celles que me réserve cette nouvelle édition des *Fleurs du Mal* ?

Mais quand ces coquilles se répètent durant cinquante ans, non par ignorance : on les a signalées à diverses reprises à la maison Lévy, mais par indifférence, et, plus encore, peut-être, par économie, pour éviter des frais de correction sur les galvanos d'un ouvrage qui a été cliché, c'est là une grosse faute... d'impression. Nul plus que Baudelaire ne se montrait friand de la correction et de la netteté typographiques. Les successeurs de Michel Lévy auraient pu, semble-t-il, consentir ce léger sacrifice, en faveur de la pureté du texte d'un poète dont l'œuvre était leur propriété.

C'est d'autant plus grave que leur édition a été longtemps prise pour type par ceux de leurs confrères qui ont voulu mieux présenter les poèmes de Baudelaire. Que ce soit Lemerre, ou que ce soit Ferroud : ils se sont fiés à elle et ont négligé de se reporter aux deux éditions données par Poulet-Malassis et dans des volumes très supérieurs comme exécution typographique, les mêmes fautes ont demeuré et subsistent.

Tout d'abord, l'édition Lemerre :

Ouvres complètes de Ch. Baudelaire. — *Les Fleurs du Mal*. Paris, Alphonse Lemerre, 1888 ; in-12 elz. de 382 p. Portrait peint par Emile de Roy (1844), et gravé à l'eau-forte par Bracquemond.

Le titre de la première pièce : *Au Lecteur* est bien rétabli, sans quoi, le texte de Lévy — y compris la notice de Théophile Gautier — est reproduit mot pour mot, avec ses incorrections et ses coquilles.

Seuls, les articles et les lettres formant l'appendice ont été supprimés.

D'une façon générale, l'ordre suivi est le même, à part quelques pièces détachées pour former deux nouvelles divisions.

La maison Lemerre qui avait édité, en 1866, le *Parnasse Contemporain*, où sous le titre de *Nouvelles Fleurs du Mal*, avaient paru un cer-

tain nombre de poèmes postérieurs à la seconde édition — ou négligés par elle (1) — conserve ce titre et fait suivre les *Fleurs*, des *Nouvelles Fleurs du Mal*.

Et ce fut une dernière division : les *Epaves*, dans laquelle le nouvel éditeur faisait entrer les pièces par trop étrangères aux *Fleurs du Mal*, telles que le *Calumet de paix* ou les *Vers sur le portrait de M. Honoré Daumier*, que nous avons cru, nous-mêmes, devoir rejeter dans l'appendice (2).

Puis vint l'une des plus luxueuses éditions des *Fleurs du Mal*. La pureté de son texte ne répond malheureusement pas à sa beauté typographique :

CHARLES BAUDELAIRE : *Les Fleurs du Mal*. Vingt-sept compositions par Georges Rochegrosse, gravées à l'eau-forte par Eugène Decisy. Paris, Librairie des Amateurs (A. Ferroud),

(1) Ces pièces étaient les suivantes : *Epigraphe pour un livre condamné*. — *L'Examen de minuit*. — *Madrigal triste*. — *A une Malabraise*. — *L'Avertisseur*. — *Hymne*. — *La Voix*. — *Le Rebelle*. — *Le Jet d'eau*. — *Les Yeux de Berthe*. — *La Rançon*. — *Bien loin d'ici*. — *Recueillement*. — *Le Gouffre*. — *Les Plaintes d'un Icare*. — *Le Couvercle*.

(2) Forment les *Epaves* : *Le Coucher du soleil romantique*. — *A Théodore de Banville*. — *Vers pour un portrait d'Honoré Daumier*. — *Lola de Valence*. — *Sur le Tasse en prison d'Eugène Delacroix*. — *Le Calumet de paix*. — *La Prière d'un païen*. — *L'Imprévu*. — *La lune offensée*.

1910 ; in-8, de 292 p. Tirage à 1200 exemplaires numérotés, dont 180 sur japon, les autres sur vélin d'Arches.

On a suivi, pièce par pièce et mot pour mot, le texte de l'édition Lévy, amputé de la notice de Gautier et des lettres et articles qui en forment l'appendice. Pas une faute n'a été corrigée, sauf le titre fautif de « Préface ». Les pièces supprimées ont été insérées à la place qu'elles devraient occuper dans l'édition définitive : encore le texte semble-t-il en avoir été établi bien plus d'après celui des *Epaves*, que d'après celui publié en 1857.

Enfin, en 1911, l'éditeur Georges Crès inaugurerait, ou peu s'en faut (1) sa belle collection des *Maîtres du Livre* par une édition des *Fleurs du Mal* qui, rapidement épuisée, fait prime aujourd'hui :

CHARLES BAUDELAIRE : *Les Fleurs du Mal*.

(1) Les *Fleurs du Mal* étaient, en réalité, le troisième volume de la collection. Ad. Van Bever, toujours bien avisé, leur a joint depuis une édition des *Petits Poèmes en prose*, également épuisée et non moins recherchée, quoique moins rare :

CHARLES BAUDELAIRE : *Petits Poèmes en prose*, publiés d'après les textes originaux. Portrait de l'auteur gravé sur bois par P.-Eug. Vibert. Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1914 : in-12, de 11-268 p. Tirage à 1029 exemplaires, dont 5 sur vieux japon, 8 sur chine, 56 sur japon ; les 950 autres sur papier de Rives.

Texte intégral, suivi de variantes, portrait de l'auteur, gravé sur bois par P.-E. Vibert. Paris, Georges Crès et C^o, 1911 ; in-12, de viii-341 p. Tirage à 680 exemplaires, numérotés à la presse, dont 30 sur japon, les autres sur papier d'Arches.

M. Féli Gautier, déjà connu par ses intéressantes et lumineuses études sur Baudelaire (1), avait établi avec un soin scrupuleux le texte de cette édition.

« La présente édition des *Fleurs du Mal* n'est plus l'édition définitive et n'est pas encore l'édition critique, elle est l'édition *intégrale*, c'est-à-dire totale, c'est-à-dire surtout pure », écrivait M. Féli Gautier, en tête de l'*Avertissement* qui la précède.

M. Jean de Gourmont a pu ajouter justement dans le *Mercur* de France :

« Depuis longtemps déjà les littérateurs, les poètes et les dévots de Baudelaire désiraient cette édition intégrale : ils ne l'espéraient ni si belle ni si pure (2).

Renonçant, en effet, aux errements anciens, l'éditeur s'est bien gardé de copier à nouveau

(1) A joindre aux références déjà fournies :

FÉLI GAUTIER : *Documents sur Baudelaire*. *Mercur* de France, LIII (1905), p. 190-204 ; 329-346. — LX (1906), p. 5-21 ; 202-219 ; 367-381.

(2) *Mercur* de France, XCV (1911) ; p. 592.

l'édition posthume, se bornant à en signaler, en appendice, les variantes et les erreurs, mais est allé demander aux deux éditions de Poulet-Malassis de lui fournir, dans sa pureté, le texte intégral.

Les *Fleurs* apparaissent ainsi dans leur radieuse beauté, sans avoir subi le dol et les ingrédients chimiques d'on ne sait quelle officine.

Le texte reproduit est le texte original, les variantes ne viennent qu'après, rejetées, qu'elles appartiennent à la seconde édition ou à l'édition posthume, à la fin du volume.

M. Féli Gautier — c'est le seul point sur lequel je me permettrai de faire quelques timides réserves — loin de suivre le classement des *Fleurs du Mal* auquel nous sommes habitués, en a instauré un nouveau.

Après avoir reproduit l'édition originale, il donne chaque série avec son classement spécial : les pièces ajoutées dans la seconde édition, 1861 ; les pièces extraites des *Epaves*, 1866 ; et les pièces extraites de l'édition définitive, 1868.

Scientifiquement, le procédé peut être excellent, et c'est moins un recueil formant un tout qu'une publication de texte. L'édition Crès forme ainsi un livre de travail de tout premier ordre, dans lequel les baudelairiens sauront se reconnaître à l'aise.

Mais, ceux auxquels l'œuvre du poète est moins familière, — il faut bien un peu penser à eux — ne laisseront-ils pas d'être un peu déconcertés par ces subdivisions.

Beaucoup n'ont jamais eu en main ni l'édition originale, ni la seconde édition ; par d'autres, les *Epaves* ne sont connues que de nom : la plupart ne connaissent les *Fleurs du Mal* que par l'édition Lévy, où ils savent se retrouver, plus ou moins gauches. Est-il sage de les dérouter en changeant du tout au tout l'ordre dans lequel le génie de Baudelaire s'est révélé à eux ?

Si fautive soit-elle, son classement était, peut-être, à conserver, sauf pour les pièces qui s'y trouvent par trop dépayées et dont la place semble plus indiquée dans un appendice permettant de les isoler des *Fleurs du Mal*, où elles n'ont que faire.

C'est ce que nous avons cru et c'est ce que nous avons fait.

Comme M. Féli Gautier, nous avons établi le texte de cette édition d'après le texte même de l'édition originale, de la seconde édition, des *Epaves* et, quand il l'a fallu, de l'édition posthume.

Nous avons choisi le texte de l'édition originale, parce que, le plus communément, il nous a paru supérieur aux variantes introduites plus

tard par Baudelaire, pour parfaire son œuvre. Puis, il nous a semblé plus logique de donner cette première version, quitte à donner en note, nous n'y avons pas manqué, les variantes postérieures.

Ces variantes, nous avons cru bien faire en les donnant à la fin de chaque poème. Beaucoup, déjà, ne lisent pas les notes qui forment le rez-de-chaussée de la page, combien moins encore songent à interrompre leur lecture pour aller les chercher à la fin du volume, quand elles y ont été rejetées.

Mettant à profit l'excellente *Bibliographie* de MM. de la Fizelière et Georges Decaux, ainsi que celle du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (1) et que l'*Etude* du prince Ourousof (2), nous

(1) VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL : *Les Lundis d'un Chercheur*. Edition augmentée de nombreux documents fac-similés relatifs aux œuvres de Théophile Gautier. Paris, Calmann-Lévy, 1894 ; in-8, de III-362 p. (100 exemplaires sur hollande tirés pour la librairie Deman, à Bruxelles.)

VIII. — *Etude bibliographique sur les œuvres de Charles Baudelaire* ; p. 249-303. Sauf l'appendice, le texte de cette étude est conforme à celui de sa première édition, parue, dans le volume collectif, publié en 1872, chez R. Pincebourde.

(2) *Le Tombeau de Charles Baudelaire*.

L'étude du prince Ourousof est des plus intéressantes et des plus fouillées. Personne, avant lui, ne s'était attaché à rechercher avec un tel soin les variantes qui différencient les premières éditions des *Fleurs du Mal*.

avons pour chaque pièce indiqué son origine, quand elle avait paru dans une revue, avant de figurer dans les *Fleurs du Mal* ; et son numéro d'ordre dans les trois premières éditions du recueil et dans l'édition originale des *Epaves*.

Enfin, quelques renvois ont été joints aux *Petits Poèmes en prose*. La même idée revient parfois dans les poèmes de Baudelaire, quelle que soit la forme qu'il leur ait donnée. Il nous a semblé intéressant d'indiquer aux lecteurs les deux termes de la comparaison, sans qu'il ait à feuilleter un volume, qui, très injustement, d'ailleurs, lui est moins familier que les *Fleurs du Mal*.

Egalement pour permettre aux lecteurs de s'y retrouver plus facilement, la table des matières a été classée par ordre alphabétique. C'est une petite innovation de peu d'importance et certains pourront m'en savoir gré.

J'en aurais fini avec cette longue introduction, — mais je ne l'ai pas crue tout à fait inutile, —

Malheureusement, dans son tableau de concordance des tables, le prince Ourousof a commis une légère erreur qui, après le numéro LXV rend faux le numérotage des pièces dans l'édition originale. Les numéros LXV et LXVI ont été sautés.

De même, une note indique par erreur *Une gravure fantastique* comme ajoutée à l'édition posthume. Cette pièce date de la seconde édition, ainsi que l'indique d'ailleurs, le tableau.

s'il ne me restait un mot à dire de quelques pièces, empruntées aux *Amœnitates belgicæ*, formant la dernière partie de l'appendice joint à ce volume.

Resté inédit, quoiqu'en ait dit Poulet-Malassis, pour taquiner le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui ne lui pardonna pas cette plaisanterie d'un goût douteux (1), le recueil manuscrit était demeuré entre les mains du premier éditeur de Baudelaire.

A sa vente après décès et, plus tard, à celle de M. J. Noilly, où il reparut (15-20 mars 1886), on put lire sur un feuillet de garde cette note autographe de Poulet-Malassis, mettant fin à la légende qu'il avait lui-même créée, d'un exemplaire sur vélin échappé au pilon qui avait détruit les neuf exemplaires formant le reste de l'édition (2).

« Ce recueil n'a jamais été imprimé, bien que j'aie dit le contraire dans le livre de *Charles Baudelaire* (page 184). C'était pour faire de la peine au bibliophile belge, le vicomte de Spoelberg (*sic*), et lui faire désirer en vain ma vente après décès. » (3).

(1) *Les Lundis d'un Chercheur*, p. 294.

(2) *Charles Baudelaire — Souvenirs — Correspondances — Bibliographie* — p. 185, 191.

(3) *Les Lundis d'un Chercheur*, p. 292.

Acheté, sous le n° 511 du catalogue, par M. Martin, ce manuscrit a depuis disparu de la circulation et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Son heureux propriétaire ne se fera-t-il pas quelque jour connaître, pour laisser à quelque baudelaïrien le temps d'en prendre copie, car sur vingt-trois épigrammes qu'il contenait, neuf seulement ont été publiées ; les quatorze autres sont restées entièrement inédites (1).

De ces neuf pièces, une seule, *Vénus belga*, avait paru, en 1866, dans la première édition du *Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e siècle* (2) ; 1866 ; les huit autres sont empruntées à la seconde édition de 1881 (3). Pris de scrupule,

(1) Voir à ce sujet, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, la question de M. Jacques Crépet, à laquelle il n'a pas été répondu, LVI (1907), c. 831.

(2) *Nouveau Parnasse satyrique du XIX^e siècle*, suivi d'un appendice au Parnasse satyrique. Ereuthéropolis, aux devantures des libraires (Bruxelles, Poulet-Malassis), 1866 ; in-12 ; frontispice de Félicien Rops.

La Venus belga a été reproduite dans le *Charles Baudelaire* de chez Pincebourde, où l'on trouve également le premier quatrain de l'*Opinion de M. Hetzel sur le faro et les Belges et la lune* ; p. 191-193.

(3) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du dix-neuvième siècle*, pour faire suite au Parnasse Satyrique. — Edition revue, corrigée, complétée et augmentée de nombreuses pièces nouvelles et inédites. A Bruxelles, avec l'autorisation des compromis (Bruxelles, H. Kistmaeckers), 1881 ; in-8, de 284 p. — Frontispice de Félicien Rops, en sanguine et en noir. Tiré à 175 exemplaires sur papier vergé.

l'éditeur Kistemaeckers avait cru bon d'accompagner leur publication de cette glose que nous nous faisons un devoir de reproduire :

« Toutes ces pièces sont datées de Bruxelles et sont des satires contre la Belgique.

« Il est permis de croire que lors de son séjour en Belgique, Baudelaire n'est jamais sorti de Bruxelles, et qu'il entend désigner par « Belges », ce qu'il aurait dû nommer tout simplement « Bruxellois ».

« Le *Bruxellois*, en effet, fait tache en Belgique, et on trouve rarement chez lui les nombreuses qualités qui font l'ornement de ce petit pays. — Le Bruxellois est paresseux, ignorant, insolent, ivrogne, royaliste et militariste ; c'est une ville relativement pauvre, et ce qu'on y voit étalé n'est que du clinquant comparé au bien-être et aux richesses solides des autres villes belges. Ce qu'écrit donc Baudelaire est *partiellement* vrai, en tant que ses écrits s'adaptent à Bruxelles bien entendu, et en tenant compte de l'exagération inhérente acceptée pour tout ce qui est satire. Pourtant, l'écrivain a dû écrire ces pièces sous l'inspiration d'un esprit chagrin et aigri par la proscription, le tout mêlé à une dose passablement forte de chauvinisme ; sinon il n'aurait pas parlé de la propreté douteuse (?) des

demoiselles belges. Car il est de fait qu'en général, ces dames peuvent rendre des points à la *propreté* française. On conseille aux nationaux français de venir s'en convaincre en Belgique. Même observation concernant la beauté physique des Vénus belges — les belles flamandes et les jolies liégeoises ont une renommée qui dépasse les frontières françaises, et les peintres de Paris ne sont pas dégoûtés d'y venir chercher leurs modèles. Les Vénus de Parot sont brossées d'après une *belge*. C'est une *flamande* qui a posé pour la *Vérité* de Lefebvre, etc., etc.

« Ce qui nous confirme dans l'idée que Baudelaire n'a eu devant les yeux que des Bruxellois, c'est qu'il parle de *Faro*. Or, cette bière indigeste et malsaine ne se brasse et ne se boit qu'à Bruxelles. Nulle part ailleurs dans le pays elle se débite.

« Il est regrettable que le poète n'ait point eu l'occasion de visiter la *véritable Belgique*, ses satires n'auraient eu qu'à y gagner et la réputation des Belges de même. — Il aurait, n'en doutons pas, retracé les côtés typiques de l'activité fébrile des Anversois, de la sobriété et de la persévérance des Gantois, du caractère loyal et travailleur du Wallon et du Borain, et enfin de l'amabilité et de l'intelligence de cette bonne ville de Liège qui peut revendiquer (de) posséder

en son sein toutes les qualités du Français — sans en avoir les défauts. » (1).

Que nos amis belges se montrent aussi larges que leur compatriote H. Kistemaeckers, qui avait recueilli dans son *Nouveau Parnasse Satyrique*, ces pièces exemptes d'aménité, qui ne sauraient faire suspecter en rien l'affection que nous leur portons.

Surtout, qu'ils n'en veuillent pas à Baudelaire, qui n'avait connu que la petite Belgique et ne soupçonnait pas la « grande Belgique », de ces épigrammes, plus amusantes que méchantes, écrites par un malade que tout crispait et dont la solitude et la gêne exacerbaient les nerfs.

La ville de Bruxelles ne lui avait pas été hospitalière et il y avait cruellement souffert.

Ces vers n'ajoutent rien à sa gloire. Mais, maintenant qu'il est permis de publier un texte intégral des *Fleurs du Mal*, une édition serait incomplète qui ne ferait point connaître, en marge des plus beaux poèmes de Baudelaire, l'ironiste parfois cruel et souvent injuste, comme tous les ironistes, que laissait deviner l'amertume de sa bouche.

L'éditeur de ce volume avait songé à y joindre des illustrations : je l'en ai dissuadé. Félicien

(1) *Le Nouveau Parnasse Satyrique* (1881), p. 59-61.

Rops était le seul homme qui eût pu songer à illustrer les *Fleurs du Mal*.

Je ne vois guère qui pourrait le remplacer.

PIERRE DUFAY.

Paris, 1^{er} novembre 1916.

AU POÈTE IMPECCABLE

Au parfait Magicien ès lettres françaises (1)

A mon très cher et très vénéré

MAITRE ET AMI

THÉOPHILE GAUTIER

Avec les sentiments

DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ

Je dédie

CES FLEURS MALADIVES

C. B.

(1) L'édition originale portait « ès langue française ». Nous avons cru devoir lui substituer la correction de la seconde édition.

AU LECTEUR

AU LECTEUR

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

Ce premier poème adressé *au Lecteur* -- ce n'était pas une *préface*, étiquette que crut pouvoir lui coller la maison Lévy, dans son édition posthume -- parut, pour la première fois, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1855, en tête de dix-sept pièces de Baudelaire, réunies sous le titre de *Fleurs du Mal*.

C'étaient : *Réversibilité*, *le Tonneau de la haine*, *la Confession*, *l'Aube spirituelle*, *la Volupté (La Destruction)*, *le Voyage à Cythère*, *la Belle aux cheveux d'or (L'irréparable)*, *l'Invitation au voyage*, *Mœsta et errabunda*, *la*

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
 Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;
 Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
 Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
 Le sein martyrisé d'une antique catin,
 Nous volons au passage un plaisir clandestin
 Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Dans nos cerveaux malsains, comme un million d'helminthes,
 Grouille, chante et ripaille un peuple de Démons,
 Et quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
 S'engouffre, comme un fleuve, avec de sourdes plaintes (1).

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
 N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
 Le canevas banal de nos piteux destins,
 C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lyces,
 Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
 Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
 Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Cloche (La Cloche fêlée), l'Ennemi, la Vie antérieure, le Spleen (De profundis clamavi), Remords posthume, le Guignon, la Béatrice et l'Amour et le Crâne.

Variantes de la seconde édition :

(1) *Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
 Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
 Et quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
 Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.*

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne fasse ni grands gestes ni grands cris (1),
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! — L'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère !



(1) Quoiqu'il ne *pousse* ni grands gestes ni grands cris,

ÉPIGRAPHE

ÉPIGRAPHE
POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

Lecteur paisible et bucolique,
Sobre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette ! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.

La Revue Européenne, 15 septembre 1861. — *Le Boulevard*, 12 janvier 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866, p. 65. Joint à l'édition posthume : cxxxiii.

Sous le titre de *Nouvelles Fleurs du Mal*, le *Parnasse Contemporain*, recueil de vers nouveaux, (Paris, A. Lemerre, 1866; in-8), avait réuni et publié les pièces suivantes :

Épigramme pour un livre condamné, *l'Examen de minuit*, *Madrigal triste*, à une Malabraise, *l'Avertisseur*, *Hymne*, *la Voix*, *le Rebelle*, *le Jet d'eau*, *les Yeux de Berthe*, *la Rançon*, *Bien loin d'Ici*, *Recueillement*, *le Gouffre*, *les Plaintes d'un Icare* et *le Couvercle*.

Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;

Ame curieuse qui souffres
Et vas cherchant ton paradis,
Plains-moi ! ...Sinon je te maudis !



SPLEEN ET IDÉAL

BÉNÉDICTION

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

— « Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !

Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,

Edition originale, I. — Seconde édition, I. — Edition posthume, I.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambrosie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage,
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix ;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats ;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :
— « Puisqu'il me trouve belle et qu'il veut m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Que souvent il fallait repeindre et redorer (1) ;

Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Variantes de la seconde édition :

- (1) Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer ;

Et je veux me souler de nard, d'encens, de myrrhe (1),
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins !

Et, quand je m'ennuierai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;
Et mes ongles, pareils aux ongles des harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,
Et pour rassasier ma bête favorite,
Je le lui jeterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel où son œil voit un trône splendide,
Le poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

— « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

(1) *Et je me soulerai de nard, d'encens, de myrrhe...*

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Montés par votre main, ne pourraient pas suffire (1)
A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »



(1) *Par votre main montés* ne pourraient pas suffire...

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les sombres chagrins (1)
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élançer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

Edition originale, III. — 2^e édition et édition posthume, III.

Variantes de la seconde édition :

(1) Derrière les ennuis et les *vastes* chagrins

Suppression des traits d'union dans « par-delà ».

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent,
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répendent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme le hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.



J'aime le souvenir de ces époques nues,
 Dont le soleil se plaît à dorer les statues (1).
 Alors l'homme et la femme en leur agilité
 Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,
 Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,
 Exerçaient la santé de leur noble machine.
 Cybèle alors, fertile en produits généreux,
 Ne trouvait pas ses fils d'un poids trop onéreux,
 Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes,
 Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.
 L'homme élégant, robuste et fort, avait le droit
 D'être fier des beautés dont il était le roi (2) ;
 Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,
 Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures !

Le poète aujourd'hui, quand il veut concevoir
 Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir
 La nudité de l'homme et celle de la femme,
 Sent un froid ténébreux envelopper son âme
 A l'aspect du tableau plein d'épouvantement
 Des monstruosité que voile un vêtement ;

Edition originale : V. — 2^e édition et édition posthume, V.

Variante de la seconde édition :

(1) *Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues...*

(2) *D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi...*

Des visages manqués et plus laids que des masques ;
De tous ces pauvres corps, maigres, ventrus ou flasques,
Que le Dieu de l'utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain,
De ces femmes, hélas ! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la honte et de ces vierges (1)
Du vice maternel traînant l'hérédité
Et toutes les hideurs de la fécondité !

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur ;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races malades
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
— A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciant
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !

(1) *Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.
O monstruosités pleurant leur vêtement !
O ridicules troncs ! torses dignes des masques !
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le dieu de l'utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain !
Et vous, femmes, hélas ! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,...*

LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, — miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, — triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, — lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants, qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, — ce carnaval, où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres,
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, — cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les Démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, — lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous le ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que ce long hurlement qui roule d'âge en âge (1),
Et vient mourir au bord de votre éternité !



Variantes de la seconde édition :

(1) Que *cet ardent sanglot* qui roule d'âge en âge...

Les tirets sont supprimés après les noms des peintres.

LA MUSE MALADE

Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour réfléchies sur ton teint (1)
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques,

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

Edition originale, VII. — 2^e édition et édition posthume, VII.

Variante de l'édition posthume :

(1) Et je vois tour à tour *s'étaler* sur ton teint...

LA MUSE VÉNALE

O muse de mon cœur, amante des palais,
 Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
 Durant les longs ennuis des neigeuses soirées,
 Un tison pour chauffer tes deux pieds violets ?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
 Aux nocturnes rayons qui percent les volets ?
 Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
 Récolteras-tu l'or des voûtes azurées ?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
 Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
 Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère (1),

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
 Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
 Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

Edition originale, VIII. — 2^e édition et édition posthume, VIII.

(1) Baudelaire signala trop tard à Poulet-Malassis, dans sa lettre du 4 avril 1857, la coquille qui, sur les épreuves en pages, faisait rimer *guères* avec *vulgaire*. Il ne fut tenu compte de son observation que dans la seconde édition.

LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étaient en tableau la sainte Vérité,
Dont l'effet réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

— Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux !

Le Messager de l'Assemblée publia en feuilleton, à la date du 9 avril 1851, sous ce titre général : « *les Limbes*, poésies par Charles Baudelaire », les pièces suivantes :

Le Spleen, *le mauvais Moine*, *l'Idéal*, *le Spleen*, *les Chats*, *la Mort des artistes*, *la Mort des amants*, *le Tonneau de la haine*, *la Béatrix (De profundis clamavi)*, *le Spleen et les Hiboux*.

Le mauvais Moine porte le n° IX dans l'édition originale des *Fleurs du Mal*, dans la seconde et dans l'édition posthume où l'on relève cette coquille :

Les cloîtres anciens sur les grandes murailles...

Au sujet de ce titre des *Limbes*, se reporter à l'*Introduction*.

L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteliers
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

LA VIE ANTÉRIEURE

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des flots et des splendeurs (1),
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, 2^e édition et édition posthume, XII.

(1) Variante de la seconde édition :

Au milieu de l'azur, *des vagues*, des splendeurs

BOHÉMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson ;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure.

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familier des ténèbres futures.

L'HOMME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
 La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
 Dans le déroulement infini de sa lame,
 Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
 Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
 Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
 Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets ;
 Homme, nul ne connaît le fond de tes abîmes (1),
 O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
 Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
 Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
 Tellement vous aimez le carnage et la mort,
 O lutteurs éternels, ô frères implacables !

La Revue de Paris, octobre 1852. — Edition originale,
 2^e édition et édition posthume, XIV.

(1) Variante de la seconde édition :

Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,...

Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *Déjà!*

DON JUAN AUX ENFERS

Quand Don Juan descendit vers l'ombre souterraine,
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errants sur le rivage (1)
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frisonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
Mais le calme héros courbé sur sa rapière
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

Ce poème avait paru, sous le titre de *l'Impénitent*, dans *l'Artiste* du 6 décembre 1846. Il en changea en passant dans les *Fleurs du Mal* ; édition originale, 2^e édition et édition posthume, XV.

(1) Variante de la seconde édition :

Montrait à tous les morts errant sur les rivages...

CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux où la Théologie
 Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,
 On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,
 — Après avoir forcé les cœurs indifférents,
 Les avoir remués dans leurs profondeurs noires,
 Après avoir franchi vers les célestes gloires
 Des chemins singuliers à lui-même inconnus,
 Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus,
 — Comme un homme monté trop haut, pris de panique,
 S'écria, transporté d'un orgueil satanique :
 « Jésus, petit Jésus ! je t'ai porté bien haut ! (1)
 Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut
 De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,
 Et tu ne serais plus qu'un fœtus dérisoire ! »

Immédiatement sa raison s'en alla.
 L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila ;

Le *Châtiment de l'orgueil* parut en 1850, ainsi que le *Vin des Honnêtes gens*, appelé à devenir *l'Ame du Vin* dans le n° 10 du *Musée des Familles*.

Voir dans *l'Introduction* la note dont étaient accompagnés ces deux poèmes.

Edition originale, 2^e édition et édition posthume, XVI.

(1) Variante de la seconde édition :

« Jésus, petit Jésus ! je t'ai poussé bien haut ! »

Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui:
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,
Et, quand il s'en allait, sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile et laid comme une chose usée,
Il faisait des enfants la joie et la risée.



LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
 Et mon sein où chacun s'est meurtri tour à tour,
 Est fait pour inspirer au poète un amour
 Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
 J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
 Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
 Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes devant mes grandes attitudes,
 Qu'on dirait que j'emprunte aux plus fiers monuments (1),
 Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
 De purs miroirs qui font les étoiles plus belles : (2)
 Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale
 et 2^e édition XVII. — Edition posthume, XVIII.

Variantes de la seconde édition :

- (1) *Que j'ai l'air d'emprunter* aux plus fiers monuments...
 (2) De purs miroirs qui font *toutes choses* plus belles...

L'IDÉAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses,
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital ;
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans ;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,
Qui tors paisiblement dans une pose étrange
Tes appas façonnés aux bouches des Titans !

LA GÉANTE

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux,
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes,
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale
et 2^e édition, XIX. — Edition posthume, XX.

Variantes de ponctuation dans la seconde édition.

LES BIJOUX

La très chère était nue, et, connaissant mon cœur,
 Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
 Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
 Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures (1).

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
 Ce monde rayonnant de métal et de pierre
 Me ravit en extase, et j'aime avec fureur
 Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,
 Et du haut du divan elle souriait d'aise
 A mon amour profond et doux comme la mer
 Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Edition originale, XX. — *Les Epaves*, VI.

La première des six pièces supprimées par l'arrêt du 20 août 1857.

Recueillies dans les différentes éditions du *Parnasse Satyrique du XIX^e siècle* et des *Epaves* (1866-1890), elles parurent dans la *Plume* (15 mars et 15 avril 1890), sans que leur publication ait donné lieu à la moindre difficulté et furent jointes en appendice au *Tombeau de Charles Baudelaire* (1896).

Elles figurent, également, dans les *Œuvres posthumes* et les derniers éditeurs des *Fleurs du Mal* leur ont avec raison, rendu, comme nous le faisons, leur place dans l'œuvre du poète.

Variantes des *Epaves* (1866) :

(1) Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des *Mores*.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les anges du mal (1),
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce ton fauve et brun le fard était superbe !

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !



(1) S'avançaient plus câlins que les Anges du Mal.

LE MASQUE

*Statue Allégorique dans le goût
de la Renaissance*

à ERNEST CHRISTOPHE, statuaire

Contemplons ce trésor de grâces florentines ;
Dans l'ondulation de ce corps musculeux
L'Élégance et la Force abondent, sœurs divines.
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,
Divinement robuste, adorablement mince,
Est faite pour trôner sur des lits somptueux,
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

— Aussi, vois ce souris fin et voluptueux
Où la Fatuité promène son extase ;
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur ;
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur :
« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne ! » (1)
A cet être doué de tant de majesté
Vois quel charme excitant la gentillesse donne !
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

La Revue Contemporaine, 30 novembre 1859. — Ajouté
à la seconde édition, XX, pour remplacer *les Bijoux*. —
Edition posthume, XXI.

(1) Le grand A d'Amour est une correction de la main
de Baudelaire sur l'exemplaire d'Alfred de Vigny.

O blasphème de l'art ! ô surprise fatale !
 La femme au corps divin, promettant le bonheur,
 Par le haut se termine en monstre bicéphale !

— Mais non ! ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,
 Ce visage éclairé d'une exquise grimace,
 Et regarde, voici, crispée atrocement,
 La véritable tête, et la sincère face
 Renversée à l'abri de la face qui ment.
 Pauvre grande beauté ! le magnifique fleuve
 De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux ;
 Ton mensonge m'enivre et mon âme s'abreuve
 Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux !

— Mais pourquoi pleure-t-elle ? Elle, beauté parfaite
 Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,
 Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète ?
 — Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu
 Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore
 Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
 C'est que demain, hélas ! il faudra vivre encore !
 Demain, après-demain et toujours ! — comme nous !



HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté ? ton regard infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ;
Tu répands des parfums comme un soir orageux ;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ?
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques ;
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'Artiste, 15 octobre 1860. — Ajouté à la seconde édition, XXI. — Edition posthume, XXII.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau !
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! —
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?



PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone :

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Edition originale, XXI. — 2^e édition XXII. — Edition posthume, XXIII.

Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *Un Hémisphère dans une chevelure*.

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;

La Revue Française, 20 mai 1859. — Ajouté à la seconde édition, XXIII. — Edition posthume, XXIV.

Cf. *Petits Poèmes en prose* ; *Un Hémisphère dans une chevelure*.

Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?



Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle !



Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde en cruautés féconde !
Salutaire instrument buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

O fangeuse grandeur, sublime ignominie !

SED NON SATIATA

Bizarre déité, brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
OÈuvre de quelque obi, le Faust de la savane,
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

• Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane ;
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,
O démon sans pitié ! verse-moi moins de flamme ;
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas ! et je ne puis, Mégère libertine,
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine !

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.

LE SERPENT QUI DANSE

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoile vacillante,
Miroiter la peau !

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand ta salive exquise monte (1)
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur.

(1) Variante de la seconde édition :
Quand l'eau de ta bouche remonte...

UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint.

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir ;
— La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir ; —

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eut dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Espionnant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

— Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !



DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre ;
C'est un pays plus nu que la terre polaire ;
— Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois !

Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide !

Ce sonnet parut d'abord, sous le titre de *la Béatrix*.
(*Messager de l'Assemblée*, 9 avril 1851), puis, de *Spleen*.
(*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855).

L'édition originale des *Fleurs du Mal* (XXVIII) lui donna, en 1857, le titre sous lequel il est universellement connu. — 2^e édition, XXX. — Edition posthume, XXXI.

Cf : *Petits Poèmes en prose : Laquelle est la vraie ?*

LE VAMPIRE

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée ;
Toi qui, comme un hideux troupeau (1)
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine,
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtue,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu !

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Edition originale, XXIX. — 2^e édition, XXXI. — Edition posthume, XXXII.

(1) Variante de la seconde édition :

Toi qui, *forte comme un troupeau*...

Hélas ! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit,

Imbécile ! — de son empire
Si nos efforts te délivraient.
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire ! »



LE LÉTHÉ

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
 Tigre adoré, monstre aux airs indolents ;
 Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
 Dans l'épaisseur de ta crinière lourde ;

Dans tes jupons remplis de ton parfum
 Ensevelir ma tête endolorie,
 Et respirer, comme une fleur flétrie,
 Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !
 Dans un sommeil, douteux comme la mort (1),
 J'étalerai mes baisers sans remord
 Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
 Rien ne me vaut l'abîme de ta couche ;
 L'oubli puissant habite sur ta bouche,
 Et le Léthé coule dans tes baisers.

Edition originale, XXX. — *Les Epaves*, IV.
 Pièce supprimée par l'arrêt du 20 août 1857. Voir la note
 qui accompagne *les Bijoux*, p. 41.

(1) Variante des *Epaves* (1866):
 Dans un sommeil aussi doux que la mort.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné ;
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice,

Je suceraï, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne cigüe
Aux bouts charmants de cette gorge aigüe
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.



Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive,
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,
Son regard de vigueur et de grâces armé,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles,
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

Edition originale, XXXI. — 2^e édition XXXII. — Edition posthume, XXXIII.

Baudelaire n'avait pas toujours pensé autant de mal de cette « affreuse juive », qui avait précédé Jeanne Duval et son voyage à Maurice. Elle s'appelait Sarah et il l'avait surnommée « Louchette ».

Voir, dans l'Appendice, la pièce très romantique et presque byronnienne d'allure qu'il lui consacrait alors.

REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse ;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini,
— Car le tombeau toujours comprendra le poète, —
Durant ces longues nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts ? »
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, XXXII. — 2^e édition, XXXIII. — Edition posthume, XXXIV.

Seconde édition : les tirets remplacés, dans le premier tercet, par des parenthèses.

LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux ;
Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit ; son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum,
Nagent autour de son corps brun.

DUELLUM

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre ; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.
Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse,
Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés,
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.
— O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

— Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé !
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine !

LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
 — O toi, tous mes plaisirs, ô toi, tous mes devoirs ! —
 Tu te rappelleras la beauté des caresses,
 La douceur du foyer et le charme des soirs,
 Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
 Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses ;
 Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon !
 Nous avons dit souvent d'impérissables choses
 Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !
 Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !
 En me penchant vers toi, reine des adorées,
 Je croyais respirer le parfum de ton sang.
 Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées !

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
 Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
 Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison !
 Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles ;
 La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,

Edition originale, XXXIV. — 2^e édition, XXXVI. —
 Edition posthume, XXXVII.

Variantes de ponctuation dans la seconde édition.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?
— O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !



LE POSSÉDÉ

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
 O Lune de ma vie ! emmitoufle-toi d'ombre (1) ;
 Dors ou fume à ton gré ; sois muette, sois sombre,
 Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui ;

Je t'aime ainsi ! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
 Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,
 Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
 C'est bien ! Charmant poignard, jaillis de ton étui !

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
 Allume le désir dans les regards des rustres !
 Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore :
 Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
 Qui ne crie : *O mon cher Belzébuth, je t'adore !*

La Revue Française, 20 janvier 1859. — Ajouté à la deuxième édition, XXXVII. — Edition posthume, XXXVIII.

M. Jules Le Petit a publié, dans *la Plume* du 1^{er} juillet 1893, le texte autographe de ce sonnet.

Baudelaire corrigea lors de la publication de la seconde édition des *Fleurs du Mal*, le second vers, en substituant la lune de sa vie au soleil de son âme :

(1) O soleil de mon âme, emmitoufle-toi d'ombre...

UN FANTOME

I

Les Ténèbres

Dans les caveaux d'insondable tristesse
Où le Destin m'a déjà relégué ;
Où jamais n'entre un rayon rose et gai ;
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
A sa rêveuse allure orientale,

Publiés dans *l'Artiste* du 15 octobre 1860, ces quatre sonnets furent ajoutés à la seconde édition des *Fleurs du Mal*, XXXVIII. — Edition posthume, XXXIX.

Quand il atteint sa totale grandeur,
 Je reconnais ma belle visiteuse :
 C'est Elle ! noire et pourtant lumineuse (1).

II

Le Parfum

Lecteur, as-tu quelquefois respiré
 Avec ivresse et lente gourmandise
 Ce grain d'encens qui remplit une église,
 Ou d'un sachet le musc invétéré ?

Charme profond, magique, dont nous grise
 Dans le présent le passé restauré !
 Ainsi l'amant sur un corps adoré
 Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,
 Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
 Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,
 Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
 Se dégageait un parfum de fourrure.

(1) Variante de l'édition posthume :
 C'est elle ! *sombre* et pourtant lumineuse

III

Le Cadre

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très-vanté,
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,
S'adaptaient juste à sa rare beauté ;
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer ; elle noyait
Dans les baisers du satin et du linge

Son beau corps nu, plein de frissonnements,
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements,
Montrait la grâce enfantine du singe.

IV

Le Portrait

La Maladie et la Mort font des cendres
De tout le feu qui pour nous flamboya.
De ses grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya,

De ses baisers puissants comme un dictame,
De ses transports plus vifs que des rayons,
Que reste-t-il ? C'est affreux, ô mon âme !
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,
Et que le Temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire !



Je te donne ces vers afin que, si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines,
Et, navire poussé par un grand aquilon (1),
Fait travailler un soir les cervelles humaines,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Etre maudit à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, rien hors moi, ne répond ;
— O toi, qui comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XXXV. — 2^e édition, XXXIX. — Edition posthume, XL.

(1) Variante de la seconde édition :

*Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,...*

SEMPER EADEM

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,
Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? »
— Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,
Vivre est un mal ! C'est un secret de tous connu,

Une douleur très-simple et non mystérieuse,
Et, comme votre joie, éclatante pour tous.
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse !
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous !

Taisez-vous, ignorante ! âme toujours ravie !
Bouche au rire enfantin ! Plus encor que la Vie,
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge,
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe.
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

TOUT ENTIÈRE

Le Démon dans ma chambre haute,
Ce matin est venu me voir,
Et tâchant de me prendre en faute (1),
M'a dit : « Je voudrais bien savoir,

Parmi toutes les belles choses
Dont est fait son enchantement,
Parmi les objets noirs ou roses
Qui composent son corps charmant,

Quel est le plus doux ? » — O mon âme,
Tu répondis à l'Abhorré :
Puisqu'en elle tout est dictame,
Rien ne peut être préféré.

Lorsque tout me ravit, j'ignore
Si quelque chose me séduit.
Elle éblouit comme l'Aurore
Et console comme la Nuit ;

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XXXVI. — 2^e édition, XLI. — Edition posthume, XLII.

(1) Variante de la seconde édition :

Et tâchant à me prendre en faute...

Et l'harmonie est trop exquise,
Qui gouverne tout son beau corps.
Pour que l'impuissante analyse
En note les nombreux accords.

O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un !
Son haleine fait la musique,
Comme sa voix fait le parfum.



Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très-belle, à la très-bonne, à la très-chère,
Dont le regard divin t'a soudain refléuri ?

— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges :
Rien ne vaut la douceur de son autorité ;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau.
Je suis l'Ange Gardien, la Muse et la Madone. »



LE FLAMBEAU VIVANT

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,
Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés ;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Suspendant mon regard à leurs feux diamantés (1).

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ;
Tout mon être obéit à ce divin flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour ; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique ;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil ;
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont le soleil ne peut flétrir la flamme (2) !

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XXXVIII. — 2^e édition, XLIII. — Edition posthume, XLIV.

Variantes de la seconde édition :

(1) *Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.*

(2) *Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme !*

A CELLE QUI EST TROP GAIE

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage ;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit hariolé ;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime !

Edition originale, XXXIX. — *Les Epaves*, V.
Pièce supprimée par l'arrêt du 20 août 1857. — Voir la
note qui accompagne *les Bijoux*, p. 41.

Quelquefois dans un beau jardin,
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti comme une ironie
Le soleil déchirer mon sein ;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature (1).

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !

(1) Variante des *Epaves* (1866) :
L'insolence de la Nature.

RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, XL. — 2^e édition XLIV. — Edition posthume, XLV.

De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté !
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !



CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,
A mon bras votre bras poli
S'appuya ; — sur le fond ténébreux de mon âme
Ce souvenir n'est point pâli.

Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve
La pleine lune s'étalait,
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,
Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochères,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet ; — ou bien, comme des ombres chères,
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre
Eclore à la pâle clarté,
De vous, — riche et sonore instrument où ne vibre
Que la radieuse gaité,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare
Dans le matin étincelant,
— Une note plaintive, une note bizarre
S'échappa, — tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde,
 Dont sa famille rougirait,
 Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,
 Dans un caveau mise au secret.

Pauvre ange, elle chantait votre note criarde :
 « Que rien ici-bas n'est certain,
 Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
 Se trahit l'égoïsme humain ;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
 — Qu'il ressemble au travail banal (1)
 De la danseuse folle et froide qui se pâme
 Dans un sourire machinal ;

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte,
 — Que tout craque, amour et beauté,
 Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte
 Pour les rendre à l'Eternité ! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,
 Ce silence et cette langueur (2),
 Et cette confidence horrible chuchotée
 Au confessionnal du cœur.

(1) Variantes de la seconde édition :

Et que c'est le travail banal...

Suppression des tirets.

(2) Coquille de l'édition posthume :

Ce silence et cette longueur...

L'AUBE SPIRITUELLE

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur,
Dans la brute assoupie un ange se réveille ;

— Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,
S'ouvre et s'enfonce avec l'attrance du gouffre.
Ainsi, chère Déesse, Etre lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies,
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,
A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci les flammes des bougies ;
— Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil,
Ame resplendissante, à l'immortel soleil !

HARMONIE DU SOIR

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir,
— Valse mélancolique et langoureux vertige ! —

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
— Valse mélancolique et langoureux vertige ! —
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir
— Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir
Du passé lumineux recueille tout vestige ;
— Le soleil s'est couché dans son sang qui se fige ;
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XLIII. — 2^e édition, XLVII. — Edition posthume, XLVIII.
Variantes de ponctuation, suppression des tirets dans la seconde édition.

LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse ; — on dirait qu'ils pénètrent le verre.
Quelquefois en ouvrant un coffre d'Orient (1)
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire,
Sentant l'odeur d'un siècle, arachnéenne et noire,
On trouve un vieux flacon jauni qui se souvient (2),
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, — chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres, —
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, — lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé ; — les yeux se ferment ; le vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre où l'air est plein de parfums humains (3).

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XLIV. — 2^e édition, XLVIII. — Edition posthume, XLIX.

Variantes de la seconde édition :

(1) *En ouvrant un coffret venu de l'orient...*

(2) *Pleine de l'âcre odeur des temps poudreuse et noire
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient....*

(3) *Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;*

Suppression des tirets et variantes dans la ponctuation.

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, — Lazare odorant déchirant son suaire, —
Se meut dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, — dans le coin d'une sinistre armoire
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence !
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison préparé par les anges ! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur !



LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait sortir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge,
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Projette l'illimité (1),
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers ;
— Mes songes viennent en foule
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et, charriant le vertige,
La roule défaillante aux rives de la mort !

La Revue Française, 20 avril 1857. — Edition originale, XLV. — 2^e édition, XLIX. — Edition posthume, L.

(1) Variante de la seconde édition :

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes.
Allonge l'illimité,...

CIEL BROUILLÉ

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;
 Ton œil mystérieux, — est-il bleu, gris ou vert ? —
 Alternativement tendre, doux et cruel (1),
 Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
 Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés,
 Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,
 Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

Tu ressembles parfois à ces beaux horizons
 Qu'allument les soleils des brumeuses saisons ;
 — Comme tu resplendis, paysage mouillé
 Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé !

O femme dangereuse ! ô séduisants climats !
 Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas,
 Et saurai-je tirer de l'implacable hiver
 Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer ?

Edition originale, XLVI. — 2^e édition, L. — Edition posthume, LI.

(1) Variante de la seconde édition :
 Alternativement tendre, rêveur, cruel,...

LE CHAT

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant ;
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret ;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours suave et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui parle et qui filtre
Dans mon fonds le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me pénètre comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases ;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
 Sur mon cœur, parfait instrument,
 Et fasse plus royalement
 Chanter sa plus vibrante corde

Que ta voix, chat mystérieux,
 Chat séraphique, chat étrange,
 En qui tout est, comme en un ange,
 Aussi subtil qu'harmonieux.

— De sa fourrure blonde et brune (1)
 Sort un parfum si doux, qu'un soir
 J'en fus embaumé, pour l'avoir
 Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ;
 Il juge, il préside, il inspire
 Toutes choses dans son empire ;
 Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux vers ce chat que j'aime,
 Tirés comme par un aimant,
 Se retournent docilement,
 Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement
 Le feu de ses prunelles pâles,
 Clairs fanaux, vivantes opales,
 Qui me contemplent fixement.

(1) Seconde édition : suppression du tiret, le poème étant divisé en deux parties.

LE BEAU NAVIRE

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse,
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
 Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
 Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
 D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse,
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse ;
 Je veux te peindre ta beauté
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Edition originale, XLVIII. — 2^e édition LII. — Edition posthume, LIII.

Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *La belle Dorothee*.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme les boucliers accrochent des éclairs ;

Boucliers provoquants, armés de pointes roses,
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs !

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes sous les volants qu'elles chassent
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,
Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras qui se joueraient des précoces hercules
Sont des boas luisants les solides émules,
Faits pour serrer obstinément,
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces ;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble ;
— Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, XLIX. — 2^e édition, LIII. — Edition posthume, LIV.

Cf : *Petits Poèmes en prose ; L'Invitation au Voyage*.

Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
— Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

L'IRRÉPARABLE

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
 Qui vit, s'agite et se tortille,
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
 Comme du chêne la chenille ?
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane
 Noierons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand comme la courtisane,
 Patient comme la fourmi ?
Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ?

Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,
 A cet esprit comblé d'angoisse,
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,
 Que le sabot du cheval froisse,
— Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que déjà le loup flaire
 Et que surveille le corbeau,

Ce poème portait dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1855, où il parut pour la première fois, le titre balzacien de : *A la Belle aux cheveux d'or*. Il devint *Irréparable* en prenant place dans l'édition originale des *Fleurs du Mal*, (L). — 2^e édition, LIV. — Edition posthume, LV.

— A ce soldat brisé, — s'il faut qu'il désespère
 D'avoir sa croix et son tombeau ;
 Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire (1) !

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?
 Peut-on déchirer des ténèbres
 Plus denses que la poix, sans matin et sans soir.
 Sans astres, sans éclairs funèbres ?
 Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
 Est soufflée, est morte à jamais !
 Sans lune et sans rayons trouver où l'on héberge
 Les martyrs d'un chemin mauvais !
 — Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge.

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?
 Dis, connais-tu l'irrémissible ?
 Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,
 A qui notre cœur sert de cible ?
 Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite
 Notre âme, — honteux monument, (2) —
 Et souvent il attaque, ainsi que le termitte,
 Par la base le bâtiment.
 L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !

Variantes de la seconde édition :

(1) A cet agonisant que le loup déjà flaire

(2) Notre âme, piteux monument,

Suppression des tirets.

— J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal
Qu'enflammait l'orchestre sonore,

Une fée allumer dans un ciel infernal

Une miraculeuse aurore ;

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal,

Un être qui n'était que lumière, or et gaze,

Terrasser l'énorme Satan ;

Mais mon cœur que jamais ne visite l'extase

Est un théâtre où l'on attend

Toujours, — toujours en vain, — l'Être aux ailes de gaze !



CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose !
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

— Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme ;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme. —
Ne cherchez plus mon cœur ; des monstres l'ont mangé (1).

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux
— Un parfum joue autour de votre gorge nue ! —

O Beauté, dur fléau des âmes ! tu le veux !
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes.

Edition originale, LI. — 2^e édition, LV. — Edition posthume, LVI.

(1) Variante de la seconde édition :

Ne cherchez plus mon cœur ; *les bêtes* l'ont mangé.

CHANT D'AUTOMNE

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être ; colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'entends en frémissant chaque bûche qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? — C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !



A UNE MADONE

Ex-voto dans le goût espagnol.

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée,
Avec mes Vers polis, treillis d'un dur métal
Savamment constellé de rimes de cristal,
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne ;
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,
Je saurai te tailler un Manteau, de façon
Barbare, roide et lourd, et doublé de soupçon
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes ;
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.
Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers
De satin, par tes pieds divins humiliés,

La Causerie, 22 janvier 1860. — Ajouté à la seconde édition, LVII. — Edition posthume, LVIII.

Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,
Pour Marchepied tailler une Lune d'argent,
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,
Reine victorieuse et féconde en rachats
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.
Tu verras mes Pensers, rangés comme les Cierges
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,
Etoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !



CHANSON D'APRÈS-MIDI

Quoique tes sourcils méchants
Te donnent un air étrange
Qui n'est pas celui d'un ange,
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,
Ma terrible passion !
Avec la dévotion
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes,
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret.

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir ;
Tu charmes comme le soir,
Nymphé ténébreuse et chaude.

L'Artiste, 15 octobre 1860. — Ajouté à la seconde édition, LVIII. — Edition posthume, LIX.

Cf: *Petits Poèmes en prose*; *Le Désir de peindre*.

Ah ! les philtres les plus forts
Ne valent pas ta paresse,
Et tu connais la caresse
Qui fait revivre les morts !

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser
Ta rage mystérieuse,
Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser ;

Tu me déchires, ma brune,
Avec un rire moqueur,
Et puis tu mets sur mon cœur
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,
Moi, je mets ma grande joie,
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,
Par toi, lumière et couleur !
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sibérie !

SISINA

Imaginez Diane en galant équipage,
Parcourant les forêts ou battant les halliers,
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,
Superbe et défiant les meilleurs cavaliers !

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage,
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers ?

Telle la Sisina ! Mais la douce guerrière
A l'âme charitable autant que meurtrière ;
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,
Et son cœur ravagé par la flamme, a toujours,
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

FRANCISCÆ MEÆ LAUDES

Vers composés pour une Modiste érudite et dévote

Ne semble-t-il pas au lecteur, comme à moi, que la dernière décadence latine, — suprême soupir d'une personne robuste déjà transformée et préparée pour la vie spirituelle, — est singulièrement propre à exprimer la passion telle que l'a comprise et sentie le monde poétique moderne ? La mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensualité. Dans cette merveilleuse langue, le solécisme et le barbarisme me paraissent rendre les négligences forcées d'une passion qui s'oublie et se moque des règles. Les mots, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare du nord agenouillé devant la beauté romaine. Le calembour lui-même, quand il traverse ces pédantesques bégaiements, ne joue-t-il pas la grâce sauvage et baroque de l'enfance ?

Edition originale, LIII. — 2^e édition LX. — *Les Epaves*, XIII. — Edition posthume, LXII.

La glose qui précède cette prose a disparu de la seconde édition et l'édition posthume n'a eu garde de la rétablir.

Novis te cantabo chordis,
O novelletum quod ludis
In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,
O femina delicata (1),
Per quam solvuntur peccata !

Sicut beneficum Lethe,
Hauriam oscula de te,
Quæ imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas
Turbabat omnes semitas,
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris
In naufragiis amaris (2).
— Suspendam cor tuis aris (3)

Piscina plena virtutis,
Fons æternæ juventutis,
Labris vocem redde mutis !

Variantes de l'édition posthume :

- (1) O *fœmina* delicata,
- (2) In naufragiis amaris...
- (3) Suppression du tiret.

Quod erat spurcum, cremasti ;
Quod rudius, exæquasti ;
Quod debile, confirmasti.

In fame mea taberna,
In nocte mea lucerna,
Recte me semper gubernas.

Adde nunc vires viribus,
Dulce balneum suavibus,
Unguentatum odoribus !

Meos circa lumbos mica,
O castitatis lorica,
Aqua tincta seraphica ;

Patera gemmis corusca,
Panis salsus, mollis esca,
Divinum vinum, Franciscas !



A UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse,
 J'ai connu sous un dais d'arbres verts et dorés
 Et de palmiers, d'où pleut sur les yeux la paresse,
 Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse
 A dans le cou des airs noblement maniérés ;
 Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
 Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

L'Artiste : *A une Créole*, (24 mai 1845).

C'était la première pièce imprimée de Baudelaire, qui n'avait encore publié que son « Salon de 1845, par Baudelaire-Dufays », (Paris, Jules Labitte, 2 feuilles in-18).

Le marquis Daruty de Grandpré a donné dans *la Plume* du 15 août 1893, le texte primitif de ce sonnet qui avait été composé par Baudelaire, au cours de son voyage forcé à Maurice, pour madame Autard de Bragard.

Sous son nouveau titre, il prit place, LIV, dans l'édition originale des *Fleurs du Mal*. — 2^e édition, LXI. — Edition posthume, LXIII.

La seconde édition comporte cette variante :

J'ai connu sous un dais d'arbres *tout empourprés*
 et l'édition posthume en a ajouté une nouvelle qui ne semble pas imputable au poète :

A dans le *col* des airs noblement maniérés ;

Cf. *Petits Poèmes en prose* ; *La belle Dorothée*.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine, ou de la verte Loire,
Belle digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.



MÆSTA ET ERRABUNDA

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer console nos labeurs !
— Quel démon a doté la mer, — rauque chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs, —
De cette fonction sublime de berceuse ?
La mer, la vaste mer console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !
Loin ! — loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,

Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,
 Où dans la volupté pure le cœur se noie !
 Comme vous êtes loin, paradis parfumé !

Mais le vert paradis des amours enfantines,
 Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
 Les violons mourant derrière les collines (1),
 Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
 — Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
 Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine (2) ?
 — Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs
 Et l'animer encor d'une voix argentine,
 L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?



(1) Variantes de la seconde édition :

Les violons *vibrant* derrière les collines,
 Suppression des tirets.

(2) Édition posthume :

L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs,
 Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine ?

LE REVENANT

Comme les anges à l'œil fauve,
Je reviendrai dans ton alcôve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit ;

Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,
Tu trouveras ma place vide,
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux régner par l'effroi.

SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal :
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? »
— Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite,
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite,
Ni sa noire légende avec la flamme écrite,
Je hais la passion et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie ! — O pâle marguerite !
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse,
Avant de s'endormir, le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

Edition originale, LXXV. — 2^e édition, LXV. — Edition posthume, LXVII.

Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *Les Bienfaits de la Lune*.

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également dans leur mûre saison
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LVI. — 2^e édition, LXVI. — Edition posthume, LXVIII.

Champfleury avait, dans un feuilleton du *Corsaire*, du 14 novembre 1847, reproduit le sonnet des *Chats*, sans en nommer l'auteur ; puis, il lui donna place dans les *Aventures de Mademoiselle Mariette* (1856).

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent,
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LVII. — 2^e édition, LXVII. — Edition posthume. LXIX.

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur ;
On voit à contempler ma mine
D'abyssinienne ou de cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme son cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.

LA MUSIQUE

La musique parfois me prend comme une mer !
 Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un pur éther,
 Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et gonflant mes poumons
 De toile pesante,
Je monte et je descends sur le dos des grands monts
 D'eau retentissante ;

Edition originale, LXXVI. — 2^e édition, LXIX. — Edition posthume, LXXI.

Cette pièce a été tellement remaniée que ce ne sont pas des variantes, mais bien un texte nouveau qu'en fournit la seconde édition :

La musique parfois me prend comme une mer !
 Vers une pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou sous un vaste éther,
 Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
 Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
 Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre :
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur le sombre gouffre
Me bercent, et parfois le calme, — grand miroir
De mon désespoir !



Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. — D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

SÉPULTURE

Si par une nuit lourde et sombre
Un bon chrétien, par charité,
Derrière quelque vieux décombre
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles
Ferment leurs yeux appesantis,
L'araignée y fera ses toiles,
Et la vipère ses petits ;

Vous entendrez toute l'année
Sur votre tête condamnée
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,
Les ébats des vieillards lubriques
Et les complots des noirs filous.

Edition originale, LXXIV. — 2^e édition, LXX. — Edition posthume, LXXII.

L'édition posthume a cru devoir ajouter au titre de *Sépulture* les mots *d'un poète maudit* (?)

UNE GRAVURE FANTASTIQUE

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,
Grottesquement campé sur son front de squelette,
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,
Qui bave des naseaux comme un épiléptique.
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.
Le cavalier promène un sabre qui flamboie
Sur les foules sans nom que sa monture broie,
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.



Parue d'abord dans *le Présent* du 15 novembre 1857, sous le titre de *Une gravure de Mortimer*, cette pièce fut ajoutée à la seconde édition, LXXI, sous son nouveau titre.
— Edition posthume, LXXIII.

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

— O vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts ?

LE TONNEAU DE LA HAINE

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes ;
 La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts
 A beau précipiter dans ses ténèbres vides
 De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,
 Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,
 Quand même elle saurait allonger ses victimes,
 Et pour les resaigner galvaniser leurs corps (1).

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,
 Qui sent toujours la soif naître de la liqueur
 Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

— Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur
 Et la Haine est vouée à ce sort lamentable
 De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, LXXI. — 2^o édition, LXXIII. — Edition posthume, LXXV.

(1) Variantes de la seconde édition :
 Quand même elle saurait *ranimer* ses victimes,
 Et pour les *pressurer ressusciter* leurs corps.

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Publié d'abord sous le titre de *Spleen* dans le *Messenger de l'Assemblée* (9 avril 1851), ce sonnet devint *la Cloche* dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1855, et, enfin, *la Cloche fêlée*, dans l'édition originale des *Fleurs du Mal*, LVIII. — 2^e édition, LXXIV. — Edition posthume, LXXVI.

SPLEEN

Pluviôse irrité contre la ville entière (1)
 De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
 Aux pâles habitants du voisin cimetière
 Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière
 Agite sans repos son corps maigre et galeux ;
 L'ombre d'un vieux poète erre dans la gouttière (2)
 Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
 Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
 Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
 Le beau valet de cœur et la dame de pique
 Causent sinistrement de leurs amours défunts.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LIX. — 2^e édition, LXXV. — Edition posthume, LXXVII.

(1) Coquille de l'édition posthume :

Pluviôse irrité contre la *vie* entière

(2) Variante de la seconde édition :

L'*dme* d'un vieux poète erre dans la gouttière

SPLEEN

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.
— Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où comme des remords se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher
Hument le vieux parfum d'un flacon débouché (1).

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LX. — 2^e édition, LXXVI. — Edition posthume, LXXVIII.

(1) Variante de la seconde édition :

Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Des blancs coupent la pièce après les septième et dix-huitième vers.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
L'ennui, fruit de la morne incuriosité (1),
Prend les proportions de l'immortalité.
— Désormais tu n'es plus, ô matière vivante,
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux,
— Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.



(1) Baudelaire avait d'abord écrit :

L'ennui, *fils* de la morne incuriosité
et ne corrigea ce vers que sur l'épreuve. — Voir sa lettre à
Poulet-Malassis du 25 avril 1857.

SPLEEN

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
Qui de ses précepteurs méprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon.
Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
De son être extirper l'élément corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a pas réchauffé ce cadavre hébété (1)
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LXI. — 2^e édition, LXXVII. — Edition posthume, LXXIX.

(1) Variante de la seconde édition :

Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous fait un jour noir plus triste que les nuits (1) ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide,
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immense traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'horribles araignées (2)
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout-à-coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, LXII.. — 2^e édition, LXXVIII. — Edition posthume, LXXX.

Variantes de la seconde édition :

(1) Il nous *verse* un jour noir plus triste que les nuits ;

(2) Et qu'un peuple muet d'*infâmes* araignées...

— Et d'anciens corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; et l'Espoir
Pleurant comme un vaincu, l'Angoisse despotique (1)
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.



(1) Et de *longs* corbillards, sans tambours ni musique
Défilent lentement dans mon âme ; *l'Espoir*
Vaincu, pleure, et l'Angoisse, atroce, despotique...

OBSESSION

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales ;
Vous hurlez comme l'orgue ; et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers
Des êtres disparus aux regards familiers.

LE GOUT DU NÉANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,
Ne veut plus t'enfourcher ! Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur ; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute ;
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte !
Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !

Le Printemps adorable a perdu son odeur !

Et le Temps m'engloutit minute par minute,
Comme la neige immense un corps pris de roideur ;
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute.

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?

La Revue Française, 20 janvier 1859.— Ajouté à la seconde édition, LXXX. — Edition posthume, LXXXII.

ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t'éclaire avec son ardeur,
L'autre en toi met son deuil, Nature !
Ce qui dit à l'un : Sépulture !
Dit à l'autre: Vie et splendeur !

Hermès inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'égal de Midas,
Le plus triste des alchimistes ;

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer ;
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages.

HORREUR SYMPATHIQUE

De ce ciel bizarre et livide,
Tourmenté comme ton destin,
Quels pensers dans ton âme vide
Descendent ? réponds, libertin.

— Insatiablement avide
De l'obscur et de l'incertain,
Je ne geindrai pas comme Ovide
Chassé du paradis latin.

Cieux déchirés comme des grèves,
En vous se mire mon orgueil ;
Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,
Et vos lueurs sont le reflet
De l'Enfer où mon cœur se plaît.

L'HÉAUTONTIMOROUMÉNOS

Je te frapperai sans colère
 Et sans haine, — comme un boucher !
 Comme Moïse le rocher,
 — Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Saharah,
 Jaillir les eaux de la souffrance ;
 Mon désir gonflé d'espérance
 Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
 Et dans mon cœur qu'ils souleront
 Tes chers sanglots retentiront
 Comme un tambour qui bat la charge !

Ne suis-je pas un faux accord
 Dans la divine symphonie,
 Grâce à la vorace Ironie
 Qui me secoue et qui me mord ?

Edition originale, LII. — 2^e édition, LXXXIII. — Edition posthume, CV.

La dédicace

« A J. C. F. »

ne figurait pas dans l'édition originale et n'apparut que dans la seconde.

Elle est dans ma voix, la crierde !
C'est tout mon sang, ce poison noir !
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde.

Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue
Et la victime et le bourreau !

Je suis de mon cœur le vampire,
— Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire !



L'IRRÉMÉDIABLE

Une Idée, une Forme, un Etre
 Parti de l'azur et tombé
 Dans un Styx bourbeux et plombé
 Où nul œil du Ciel ne pénètre ;

Un Ange, imprudent voyageur
 Qu'a tenté l'amour du difforme,
 Au fond d'un cauchemar énorme
 Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres
 Contre un gigantesque remous
 Qui va chantant comme les fous
 Et pirouettant dans les ténèbres ;

Un malheureux ensorcelé
 Dans ses tâtonnements futiles,
 Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,
 Cherchant la lumière et la clé ;

L'Artiste, 10 mai 1857. — Edition originale, LXIV. —
 2^e édition, LXXXIV. — Edition posthume, CVI.

Variante de la seconde édition : division du poème en deux parties, les deux dernières strophes formant la seconde.

Un damné descendant sans lampe,
Au bord d'un gouffre dont l'odeur
Trahit l'humide profondeur
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux ;

Un navire pris dans le pôle,
Comme en un piège de cristal,
Cherchant par quel détroit fatal
Il est tombé dans cette geôle ;

— Emblèmes nets, tableau parfait
D'une fortune irrémédiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien tout ce qu'il fait !

Tête-à-tête sombre et limpide
Qu'un cœur devenu son miroir !
Puits de Vérité, clair et noir,
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
— La conscience dans le Mal !

L'HORLOGE

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible,
 Dont le doigt nous menace et nous dit : *Souviens-toi !*
 Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
 Se planteront bientôt comme dans une cible ;

Le Plaisir vapoureux fuira vers l'horizon
 Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse ;
 Chaque instant te dévore un morceau du délice
 A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
 Chuchote : *Souviens-toi !* — Rapide, avec sa voix
 D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
 Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde !

Remember ! Souviens-toi, prodigue ! Esto memor !
 (Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
 Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
 Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or.

L'Artiste, 15 octobre 1860. — Ajouté à la seconde édition,
 I.XXXV. — Edition posthume, CVII.

Cf : *Petits Poèmes en prose ; La Chambre double.* —
L'Horloge.

Souviens-toi ! que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi,
Le jour décroît ; la nuit augmente ; *souviens-toi !*
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'Auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !)
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »



LA PRIÈRE D'UN PAIEN

Ah ! ne ralentis pas les flammes ;
Réchauffe mon cœur engourdi,
Volupté, torture des âmes !
Diva ! supplicem exaudi !

Déesse dans l'air répandue,
Flamme dans notre souterrain !
Exauce une âme morfonduë,
Qui te consacre un chant d'airain !

Volupté, sois toujours ma reine !
Prends le masque d'une sirène
Faites de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds
Dans le vin informe et mystique,
Volupté, fantôme élastique !

La Revue Européenne, 15 septembre 1861. — *Le Boulevard*, 12 janvier 1862. — Joint à l'édition posthume, LXXXVI.

LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel ! ce mur de caveau qui l'étouffe,
Plafond illuminé pour un opéra bouffe
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté :

Terreur du libertin, espoir du fol ermite ;
Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

Le Parnasse Contemporain, 1866 ; p. 278. — Joint à l'édition posthume, LXXXVII.

L'IMPRÉVU

Harpagon, qui veillait son père agonisant,
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà blanches :
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,
Ce me semble, de vieilles planches ? »

Célimène roucoule et dit : « Mon cœur est bon,
Et naturellement, Dieu m'a faite très-belle. »
— Son cœur ! cœur racorni, fumé comme un jambon,
Recuit à la flamme éternelle !

Un gazetier fameux, qui se croit un flambeau,
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres :
« Où donc l'aperçois-tu, ce créateur du Beau,
Ce Redresseur que tu célèbres ? »

Mieux que tous, je connais certain voluptueux
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,
Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux
Etre vertueux, dans une heure ! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse : « Il est mûr,
Le damné ! J'avertis en vain la chair infecte,
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur
 Qu'habite et que ronge un insecte ! »

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient nié,
Et qui leur dit, railleur et fier : « Dans mon ciboire,
Vous avez, que je crois, assez communiqué,
 A la joyeuse Messe noire ?

Chacun de vous m'a fait un temple dans son cœur ;
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde !
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,
 Enorme et laid comme le monde !

Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix,
 D'aller au Ciel et d'être riche ?

Il faut que le gibier paye le vieux chasseur
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie,
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,
 Compagnons de ma triste joie,

A travers l'épaisseur de la terre et du roc,
A travers les amas confus de votre cendre,
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,
 Et qui n'est pas de pierre tendre ;

Car il est fait avec l'universel Pêché,
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire ! »
— Cependant, tout en haut de l'univers juché,
Un Ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit : « Que béni soit ton fouet,
Seigneur ! que la douleur, ô Père, soit bénie !
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux,
Dans ces soirs solennels de célestes vendanges,
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux
Dont elle chante les louanges.



L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule, sonnant minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :
— Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,
Des Dieux le plus incontestable !
Comme un parasite à la table
De quelque monstrueux Crésus,
Nous avons, pour plaire à la brute,
Digne vassale des Démons,
Insulté ce que nous aimons
Et flatté ce qui nous rebute (;)

Le Boulevard, 1^{er} février 1863. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 66. — Joint à l'édition posthume, LXXXIX.
Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *A une heure du matin*.

Contristé, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on méprise ;
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau ;
Baisé la stupide Matière
Avec grande dévotion,
Et de la putréfaction
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le délire,
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,
Dont la gloire est de déployer
L'ivresse des choses funèbres,
Bu sans soif et mangé sans faim !...
— Vite soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres !



MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage ?
Sois belle ! et sois triste ! Les pleurs
Ajoutent un charme au visage,
Comme le fleuve au paysage ;
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie
S'enfuit de ton front terrassé ;
Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;
Quand sur ton présent se déploie
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse
Une eau chaude comme le sang ;
Quand, malgré ma main qui te berce,
Ton angoisse, trop lourde, perce
Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine !
Hymne profond, délicieux !
Tous les sanglots de ta poitrine,
Et crois que ton cœur s'illumine
Des perles que versent tes yeux !

Je sais que ton cœur, qui regorge
De vieux amours déracinés,
Flamboie encor comme une forge.
Et que tu couves sous ta gorge
Un peu de l'orgueil des damnés ;

Mais tant, ma chère, que tes rêves
N'auront pas reflété l'Enfer,
Et qu'en un cauchemar sans trêves,
Songeant de poisons et de glaives,
Eprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,
Déchiffrant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte,
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible Dégoût,

Tu ne pourras, esclave reine
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,
Dans l'horreur de la nuit malsaine
Me dire, l'âme de cris pleine :
« Je suis ton égale, ô mon Roi ! »



L'AVERTISSEUR

Tout homme digne de ce nom
A dans le cœur un Serpent jaune,
Installé comme sur un trône,
Qui, s'il dit : « Je veux ! » répond : « Non ! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes
Des Satyresses ou des Nixes,
La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres,
Polis des vers, sculpte des marbres,
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »

Quoiqu'il ébauche ou qu'il espère,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable Vipère.

La Revue Européenne, 15 septembre 1861. — *Le Boulevard*,
12 janvier 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 70.

Joint à l'édition posthume, XCI (une coquille a laissé
passer : CXI).

A UNE MALABRAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
 Est large à faire envie à la plus belle blanche ;
 A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ;
 Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
 Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître,
 Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
 De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
 De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
 Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
 D'acheter au bazar ananas et bananes.

La première version de ce poème, publié le 13 décembre 1846, dans *l'Artiste*, sous la signature de Pierre de Fayis, le nom de la mère de Baudelaire légèrement modifié, portait comme titre : « A une Indienne ».

Cette première version contenait ces six derniers vers, qui, par la suite, ont disparu de toutes les réimpressions du poème :

Amour de l'inconnu, jus de l'antique pomme,
 Vieille perdition de la femme et de l'homme,
 O curiosité, toujours tu leur feras
 Désserter, comme font les oiseaux, ces ingrats,
 Pour un lointain mirage et des cieux moins prospères
 Le toit qu'ont parfumé les cercueils de leurs pères.

Reproduite dans le *Présent* du 15 novembre 1857 et dans la *Petite Revue* du 14 octobre 1865, cette pièce négligée dans les deux premières éditions des *Fleurs du Mal*, fut recueillie dans les *Epaves* (XX) et jointe à l'édition posthume, XCII.

Cf. : *Petits Poèmes en prose* ; *La Belle Dorothée*.

Tous les jours, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,
Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleurerais tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars.

1840.



LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,
Babel sombre, où roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,
Disait : « La Terre est un gâteau plein de douceur ;
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme !)
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »
Et l'autre : « Viens ! oh ! viens voyager dans les rêves,
Au delà du possible, au delà du connu ! »
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.
Je te répondis : « Oui ! douce voix ! » C'est d'alors
Que date ce qu'on peut, hélas ! nommer ma plaie
Et ma fatalité. Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,
Je vois distinctement des mondes singuliers.
Et, de ma clairvoyance extatique victime,

La Revue Contemporaine, 28 février 1861. — *L'Artiste*,
1^{er} mars 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 72.
— *Les Epaves*, XVII. — Joint à l'édition posthume, XCIII.

Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,
J'aime si tendrement le désert et la mer ;
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,
Et trouve un goût suave au vin le plus amer ;
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges,
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.
Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes ;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »



HYMNE

A la très-chère, à la très-belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité !

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité ?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité !

A la très-bonne, à la très-belle,
Qui fait ma joie et ma santé,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité !

Le Présent, 15 novembre 1857. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 71. — *Les Epaves*, X. — Joint à l'édition posthume, XCIV.

LE REBELLE

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'Amour ! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase ;
C'est la Volupté vraie aux durables appas ! »

Et l'Ange, châtiant autant ma foi ! qu'il aime,
De ses poings de géant torture l'anathème ;
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »

La Revue Européenne, 15 septembre 1861. — *Le Boulevard*, 12 janvier 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ;
p. 73.

Joint à l'édition posthume, XCV.

LES YEUX DE BERTHE

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres,
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit !
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres !

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés !

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !
Leurs feux sont ses pensers d'Amour, mêlés de Foi,
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.



LE JET D'EAU

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
 Reste longtemps, sans les rouvrir,
 Dans cette pose nonchalante
 Où t'a surprise le plaisir.
 Dans la cour le jet d'eau qui jase
 Et ne se tait ni nuit ni jour,
 Entretient doucement l'extase
 Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie
 En mille fleurs,
 Où Phœbé réjouie
 Met ses couleurs,
 Tombe comme une pluie
 De larges pleurs.

La Petite Revue, 8 juillet 1865. — Elle fournit cette variante du refrain :

La gerbe d'eau qui verse
 Ses mille fleurs
 Que la lune traverse
 De ses lueurs
 Tombe comme une averse
 De larges pleurs.

Le Parnasse Contemporain, 1866 ; p. 74. — *Les Epaves*.
 VIII. — Joint à l'édition posthume, XCVII.

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élançe, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

O toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins !
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

LA RANÇON

L'homme a pour payer sa rançon,
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison ;

Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.
— Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons, et des fleurs
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

Le Présent, 15 novembre 1857. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 76. — *Les Epaves*, XIX. — Joint à l'édition posthume, XCVIII.

BIEN LOIN D'ICI

C'est ici la case sacrée
 Où cette fille très parée,
 Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
 Et son coude dans les coussins,
 Ecoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.
 — La brise et l'eau chantent au loin
 Leur chanson de sanglots heurtée
 Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
 Sa peau délicate est frottée
 D'huile odorante et de benjoin,
 — Des fleurs se pâment dans un coin.

La Revue Nouvelle, 1^{er} mars 1864. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866; p. 77.

Joint à l'édition posthume, XCIX.

Cf: *Petits Poèmes en prose*; *Les Projets*. — *La Belle Dorothée*.

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion nous lançant son bonjour !
— Bienheureux celui-là qui peut avec amour
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve !

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite...
— Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon !

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons ;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

Le Boulevard, 12 janvier 1862. — *Les Epaves*, I. — Joint à l'édition posthume, C.

Avait été publié en épilogue des *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque romantique*, de Charles Asselineau (Paris, Pincebourde, 1867), sous le titre de *Soleil couché*.

LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.
— Hélas ! tout est abîme, — action, désir, rêve,
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
— Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !

L'Artiste, 1^{er} mars 1862. — *La Revue Nouvelle*, 1^{er} mars 1864. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 79.
Joint à l'édition posthume, CII.

LES PLAINTES D'UN ICARE

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus ;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres non pareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient.
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu ;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse ;

Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

Le Boulevard, 28 décembre 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 79.

Joint à l'édition posthume, CIII.

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret Souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

La Revue Européenne, 1^{er} novembre 1861. — *Le Boulevard*, 12 janvier 1862. — *Le Parnasse Contemporain*, 1866 ; p. 78.

Joint à l'édition posthume, CIV.

TABLEAUX PARISIENS

PAYSAGE

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,

Le Présent, 15 novembre 1857 (*Paysage parisien*). —
Ajouté à la seconde édition, LXXXVI. — Edition posthume,
CVIII.

Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
De tirer un soleil de mon cœur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.



LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg, où pendent aux masures
Les persiennes, abri des secrètes luxures,
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
Eveille dans les champs les vers comme les roses ;
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de mûrir
Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

LA LUNE OFFENSÉE

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,
Les astres vont te suivre en pimpant attirail,
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux sur leurs grabats prospères,
De leur bouche en dormant montrer le frais émail ?
Le poète buter du front sur son travail ?
Ou sous les gazons secs s'accoupler les vipères ?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,
Baiser d'Endymion les grâces surannées ?

— « Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri ! »

A UNE MENDIANTE ROUSSE

Ma blanchette aux cheveux roux (1),
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif
Plein de taches de rousseur
A sa douceur ;

Tu portes plus galamment
Qu'une pipeuse d'amant
Ses brodequins de velours (2)
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons ;

Edition originale, LXV. — 2^e édition, LXXXVIII. — Edition posthume, CXII.

Variantes de la seconde édition :

(1) *Blanche fille aux cheveux roux,...*

(2) *Qu'une reine de roman*
Ses cothurnes de velours...

En place de bas troués,
 Que pour les yeux des roués
 Sur ta jambe un poignard d'or
 Reluise encor ;

Que des nœuds mal attachés
 Dévoilent pour nos péchés
 Ton sein plus blanc que du lait
 Tout nouvelet (1) ;

Que pour te déshabiller
 Tes bras se fassent prier
 Et chassent à coups mutins
 Les doigts lutins ;

— Perles de la plus belle eau,
 Sonnets de maître Belleau
 Par tes galants mis aux fers
 Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs
 Te dédiant leurs primeurs
 Et reluquant ton soulier (2)
 Sous l'escalier,

(1) *Tes deux beaux seins radieux
 Comme des yeux.*

(2) *Et contemplant ton soulier...*

Maint page ami du hasard (1),
Maint seigneur et maint Ronsard
Epièraient pour le déduit
Ton frais réduit.

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lis,
Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois !

— Cependant tu vas gueusant
Quelques vieux débris gisant
Au seuil de quelque Véfour
De carrefour ;

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh ! pardon !
Te faire don ;

Va donc, sans autre ornement,
Parfums, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
O ma beauté !

(1) Maint page *épris* du hasard,...

LE CYGNE

A Victor Hugo

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) :

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là, s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux

Froids et clairs (1) le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

(1) Variante de l'édition posthume :
...où sous les cieux
Clairs et froids...

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tettent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor !



LES SEPT VIEILLARDS

A Victor Hugo

Fourmillante cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant !
Les mystères partout coulent comme des sèves
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,
Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros
Et discutant avec mon âme déjà lasse,
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

La Revue Contemporaine, 15 septembre 1859. — *L'Artiste*, 15 janvier 1861. — Pièce ajoutée à la seconde édition, XC. Edition posthume, CXIV.

M'apparut. On eut dit sa prunelle trempée
Dans le fiel ; son regard aiguïsait les frimas,
Et sa barbe à longs poils, roïde comme une épée,
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, œil, dos, bâton, loques,
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,
Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ?
Car je comptai sept fois, de minute en minute,
Ce sinistre vieillard qui se multipliait !

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,
Songe bien que malgré tant de décrépitude
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !

Aurai-je, sans mourir contemplé le huitième,
Sosie inexorable, ironique et fatal,
Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même ?
— Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,
Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre ;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords !



LES PETITES VIEILLES

A Victor Hugo

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Eponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les brises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié ! Tout cassés

La Revue Contemporaine, 15 septembre 1859. — Ajouté à la seconde édition, XCI. — Edition posthume, CXV.
Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *Les Veuves*.

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit ;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita !

II

De Frascati défunt Vestale enamourée ;
Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur

Enterré sait le nom (1) ; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent ! mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :
Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !

III

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles !
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier ;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle ;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier !

(1) Variante de l'édition posthume :

Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom...

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;
Et nul ne vous salue, étranges destinées !
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Mais moi, moi, qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille !
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme respandit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

LES AVEUGLES

Contemple-les, mon àme ; ils sont vraiment affreux !
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnambules ;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. O cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Eprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois ! je me trafne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

LE SQUELETTE LABOUREUR

I

Dans les planches d'anatomie
Qui traînent sur ces quais poudreux
Où maint livre cadavéreux
Dort comme une antique momie,

Dessins auxquels la gravité
Et le savoir d'un vieil artiste,
Bien que le sujet en soit triste,
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes
Ces mystérieuses horreurs,
Bêchant comme des laboureurs,
Des Ecorchés et des Squelettes.

II

De ce terrain que vous fouillez,
Manants résignés et funèbres,
De tout l'effort de vos vertèbres,
Ou de vos muscles dépouillés,

La Causerie, 22 janvier 1860. — *L'Almanach Parisien*, 1861. Ajouté à la seconde édition, XCIV. — Edition posthume, CXVIII.

Dites, quelle moisson étrange,
Forçats arrachés au charnier,
Tirez-vous, et de quel fermier
Avez-vous à remplir la grange ?

Voulez-vous (d'un destin trop dur
Epouvantable et clair emblème !)
Montrer que dans la fosse même
Le sommeil promis n'est pas sûr ;

Qu'envers nous le Néant est traître ;
Que tout, même la Mort, nous ment,
Et que sempiternellement,
Hélas ! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu
Ecorcher la terre revêche
Et pousser une lourde bêche
Sous notre pied sanglant et nu ?



LE CRÉPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; — le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! — C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Pendant les démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;

La Semaine Théâtrale, 1^{er} février 1852 ; (*Les deux Crépuscules*. — *Le Soir*). — Fontainebleau : *Paysages, légendes, fantaisies* (par divers), Paris, 1855. — Edition originale, LXVII. — 2^e édition, XCV. — Edition posthume, CXIX. — Cf : *Petits Poèmes en prose* ; *Le Crépuscule du Soir*.

Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Réveille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; — ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !



LE JEU

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
 — Fronts poudrés, sourcils peints sur des regards d'acier, —
 Qui s'en vont brimbalant à leurs maigres oreilles
 Un cruel et blessant tic-tac de balancier (1) ;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
 Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,
 Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,
 Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;

Sous un sale plafond un rang de pâles lustres
 Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
 Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
 Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs :

— Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
 Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant ;
 Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,
 Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Edition originale, LXVI. — 2^e édition, XCVI. — Edition posthume, CXX.

Variantes de la seconde édition :

- (1) Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal.
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;

Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaité,
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !

Et mon cœur s'effraya d'envier le pauvre homme
Qui court avec ferveur à l'abîme béant,
Et, soulé de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant (1) !



(1) Et mon cœur s'effraya d'envier *maint* pauvre homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant
Et *qui soûl* de son sang préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant

DANSE MACABRE

A Ernest Christophe

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,
Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,
S'écroule abondamment sur un pied sec que pince
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,
Défend pudiquement des lazzi ridicules
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.
O charme d'un néant follement attifé !

Aucuns t'appelleront une caricature,
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,
L'élégance sans nom de l'humaine armature.
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,
La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir,
Eperonnant encor ta vivante carcasse,
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,
Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur,
Et viens-tu demander au torrent des orgies
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes !
De l'antique douleur éternel alambic !
A travers le treillis recourbé de tes côtes
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie ?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts !

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,
Exhale le vertige, et les danseurs prudents
Ne contempleront pas sans d'amères nausées
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
 Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?
 Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?
 Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
 Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :
 « Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,
 Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués,

Antinoüs flétris, dandys à face glabre,
 Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
 Le branle universel de la danse macabre
 Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,
 Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
 Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
 Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire (1)
 En tes contorsions, risible Humanité,
 Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
 Mêlé son ironie à ton insanité ! »

(1) Coquille de l'édition posthume :

En tout climat, sous ton ciel, la Mort t'admire...

L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

La Revue Contemporaine, 15 mai 1860. — Ajouté à la
seconde édition, XCVIII. — Edition posthume, CXXII.

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secrets précieux ;
Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ?
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.



Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille,
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus ;
— Et le soleil, le soir ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Et versait largement ses beaux reflets de cierge (1)
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.



Edition originale, LXX. — 2^e édition, XCIX, — Edition posthume, CXXIII.

(1) Variantes de la seconde édition :

Répendant largement ses beaux reflets de cierge...

Suppression du tiret.

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse
 — Dort-elle son sommeil sous une humble pelouse ? —
 Nous aurions déjà dû lui porter quelques fleurs (1).
 Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs,
 Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres,
 Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
 Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,
 A dormir, comme ils font (2), chaudement dans leurs draps,
 Tandis que, dévorés de noires songeries,
 Sans compagne de lit, sans bonnes causeries,
 Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,
 Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver,
 Et l'éternité fuir sans qu'amis ni famille (3),
 Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir,
 Calme, dans le fauteuil elle venait s'asseoir (4),

Edition originale, LXIX. — 2^e édition, C. — Edition posthume, CXXIV.

Variantes de la seconde édition :

- (1) La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
 Nous *devrions pourtant* lui porter quelques fleurs....
- (2) Certes, ils doivent trouver les vivants bien ingrats
De dormir comme ils font...
- (3) *Et le siècle couler* sans qu'amis ni famille...
- (4) Calme, dans le fauteuil, *je la voyais* s'asseoir,...

Si par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,
Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couvrir l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse ?



BRUMES ET PLUIES

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vapoureux et d'un brumeux tombeau (1).

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,
O blafardes saisons, reines de nos climats !

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,
— Si ce n'est par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

Edition originale, LXIII. — 2^e édition, CI. — Edition posthume, CXXV.

(1) Variante de la seconde édition :
D'un linceul vapoureux et d'un *vague* tombeau.

RÊVE PARISIEN

A Constantin Guys

I

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit (1),
Ce matin encore l'image
Vague et lointaine me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

La Revue Contemporaine, 15 mai 1860. — Ajouté à la
seconde édition, CII. — Edition posthume, CXXVI.

Variante (p) de l'édition posthume :

(1) De ce terrible paysage

Que jamais œil mortel ne vit...

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques ; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insoucians et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté !
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles !)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi (1).

(1) Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi.

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge ;
Où l'âme, sous le poids du corps revêché et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.

C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;

La Semaine Théâtrale, 1^{er} février 1852. (*Les deux Crépuscules; le Matin*). — *Fontainebleau: Paysages, légendes, fantaisies*, 1855. — Edition originale. LXVIII. — 2^e édition, CIII. — Edition posthume, CXXVII.

Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux,
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, — vieillard laborieux !



LE VIN

L'AME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :
— « Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content :

Le Musée des Familles, juin 1850, (*Le Vin des Honnêtes gens*). — *La République du Peuple*, 1852 ; (*L'Âme du Vin*).
Edition originale, XCIII. — 2^e édition, CIV. — Edition posthume, CXXVIII.

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frère athlète de la vie
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambrosie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »



LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère
 Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
 Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux,
 Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
 Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,
 Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
 Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
 Terrasse les méchants, relève les victimes,
 Et sous le firmament comme un dais suspendu
 S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
 Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
 Le dos martyrisé sous de hideux débris,
 Trouble vomissement du fastueux Paris (1),

Edition originale, XCIV; (une coquille a fait composer LCIV). — 2^e édition, CV. — Edition posthume, CXXIX.

Variantes de la seconde édition :

(1) *Ereintés et pliant sous un tas de débris,
 Vomissement confus de l'énorme Paris...*

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux ;
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, saisi de remords, avait fait le sommeil (1) ;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !



(1) Dieu, *touché* de remords, avait fait le sommeil ;

LE VIN DE L'ASSASSIN

Ma femme est morte, je suis libre !
 Je puis donc boire tout mon saoul (1).
 Lorsque je rentrais sans un sou,
 Ses pleurs me déchiraient la fibre (2).

Autant qu'un roi je suis heureux ;
 L'air est pur, le ciel admirable.
 — Nous avons un été semblable
 Lorsque j'en devins amoureux (3) !

— L'horrible soif qui me déchire
 Aurait besoin pour s'assouvir
 D'autant de vin qu'en peut tenir
 Son tombeau ; — ce n'est pas peu dire :

Je l'ai jetée au fond d'un puits,
 Et j'ai même poussé sur elle
 Tous les pavés de la margelle.
 — Je l'oublierai si je le puis !

L'Echo des Marchands de Vins, 1848.— Edition originale, XCV. — 2^e édition, CVI. — Edition posthume, CXXX.

Variantes de la seconde édition :

(1) Je puis donc boire tout mon *soûl*.

(2) Ses *cris* me déchiraient la fibre.

Variante de l'édition posthume :

(3) Lorsque *je* devins amoureux.

Au nom des serments de tendresse,
 Dont rien ne peut nous délier,
 Et pour nous réconcilier
 Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,
 Le soir, sur une route obscure,
 Elle y vint ! folle créature !
 — Nous sommes tous plus ou moins fous !

Elle était encore jolie,
 Quoique bien fatiguée ! et moi,
 Je l'aimais trop ; — voilà pourquoi (1)
 Je lui dis : sors de cette vie !

Nul ne peut me comprendre. Un seul
 Parmi ces ivrognes stupides
 Songea-t-il dans ses nuits turpides (2)
 A faire du vin un linceul ?

Cette crapule invulnérable
 Comme les machines de fer
 Jamais, ni l'été ni l'hiver,
 N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,
 Son cortège infernal d'alarmes,

Variante de l'édition posthume :

(1) Je l'aimai trop : voilà pourquoi...

Variante de la seconde édition :

(2) Songea-t-il dans ses nuits *morbides*

Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaîne et d'ossements !

— Me voilà libre et solitaire !

Je serai ce soir ivre-mort ;
Alors, sans peur et sans remord,
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien !

Le chariot aux lourdes roues
Chargé de pierres et de boues,
Le wagon enragé peut bien (1)

Ecraser ma tête coupable
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte-Table !



Coquille de l'édition posthume.

(1) Le wagon *enragé* peut bien...

LE VIN DU SOLITAIRE

Le regard singulier d'une femme galante
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,
Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante,

Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur,
Un baiser libertin de la maigre Adeline,
Les sons d'une musique énervante et câline,
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,
Les baumes pénétrants que ta panse féconde
Garde au cœur altéré du poète pieux ;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,
— Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux !

LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide !
Sans mors, sans éperons, sans bride,
Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel féerique et divin !

Comme deux anges que torture
Une implacable calenture,
Dans le bleu cristal du matin
Suivons le mirage lointain !

Mollement balancés sur l'aile
Du tourbillon intelligent,
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,
Nous fuirons sans repos ni trêves
Vers le paradis de mes rêves !

FLEURS DU MAL

LA DESTRUCTION

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon ;
Il nage autour de moi comme un air impalpable ;
Je l'avale et le sens qui brûle mon poumon,
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction !

Ce sonnet portait dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1855, où il fut d'abord publié le titre de : *la Volupté*.
Son nouveau titre date de l'édition originale des *Fleurs du Mal*, LXXVIII. — 2^e édition, CIX. — Edition posthume, CXXXIV.

UNE MARTYRE

Dessin d'un maître inconnu

Au milieu des flacons, des étoffes lamées
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées
Qui traînent à plis paresseux (1),

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Edition originale, LXXIX. — 2^e édition, CX. — Edition posthume, CXXXV.

Variantes de la seconde édition :

(1) Qui traînent à plis somptueux,...

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révulsés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe
Comme un souvenir est resté ;
La jarretière, ainsi qu'un œil vigilant, flambe
Et darde un regard diamanté (1).

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim des mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,

(1) La jarretière, ainsi qu'un œil *secret* qui flambe
Darde un regard diamanté.

La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor ! — Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

Réponds, cadavre impur ! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fièvreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux ?

— Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux :

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort ;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort.

LESBOS

Mère des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,
— Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
— Orageux et secrets, fourmillants et profonds ;
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades !

Lesbos, où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne resta sans écho,
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho !
— Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,

Les Poètes de l'Amour (1850); p. 469-472. — Edition originale, LXXX. — *Les Epaves*, II.

Pièce supprimée par l'arrêt du 20 août 1857. — Voir la note qui accompagne les *Bijoux*, p. 41.

Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyr
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux
Qu'attire loin de nous le radieux sourire
Entrevu vaguement au bord des autres cieux ;
Tu tires ton pardon de l'éternel martyr !

Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge,
Et condamner ton front pâli dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
De larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux ?
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge ?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?
Vierges au cœur sublime, honneur de l'archipel,
Votre religion comme une autre est auguste
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel (1) !
— Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ?

Variante des *Epaves* (1866):

(1) Et l'amour se rira de l'Enfer et du Ciel !

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur ;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle, à l'œil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur,
— Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne
Le cadavre adoré de Sapho qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne !

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs !
— L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir que tachète
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs
De la grande Sapho, l'amante et le poète !

— Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté ;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde !

— De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème (1).

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente,
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente
Que poussent vers les cieux ses rivages déserts.
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente !



Variante des *Epaves* :

(1) De celle qui mourut le jour de son blasphème.

FEMMES DAMNÉES

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout paraît sa fragile beauté.

Etendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement

Edition originale: LXXXI. — *Les Epaves*, III. — Pièce supprimée par l'arrêt du 20 août 1857.

Se reporter à la note accompagnant *les Bijoux*, p. 41.

Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remerciement.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir.

— « Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses ?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir ?

Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux ou de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur ! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin ! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
— « Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,

Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes,
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

Avons-nous donc commis une action étrange ?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : mon ange (1) !
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée
Et le commencement de ma perte ! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
— « Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer ?

Maudit soit à jamais le rêveur inutile,
Qui voulut le premier dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté !

Variante des *Epaves* (1866) :

(1) Je frissonne de peur quand tu me dis : « mon ange ! »

Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour !

Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide ;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers ;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés ;

On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître ! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : — « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur,

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide ;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide,
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos !
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel (1) ;

Variante des *Epaves* :

(1) Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel !

Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage ;
Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous.



FEMMES DAMNÉES

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers :

Les unes, cœurs épris des longues confidences,
Dans le fond des bosquets où jasent les ruisseaux,
Vont épelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux ;

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes et graves
A travers les rochers pleins d'apparitions,
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves
Les seins nus et pourprés de ses tentations ;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,
O Bacchus, endormeur des remords anciens !

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires
Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,

Mèlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et saÿres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins !



LES DEUX BONNES SŒURS

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Prodigues de baisers, robustes de santé (1),
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles,
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmillles
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en caresses fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes ?
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès ?

Edition originale, LXXXIII. — 2^e édition, CXII. — Edition posthume, CXXXVII.

(1) Variante de la seconde édition :
Prodigues de baisers *et riches* de santé,

LA FONTAINE DE SANG

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.

A travers la cité, comme dans un champ clos,
Il s'en va, transformant les pavés en flots,
Désaltérant la soif de chaque créature,
Et partout colorant en rouge la nature.

J'ai demandé souvent à des vins captieux
D'endormir pour un jour la terreur qui me mine ;
Le vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine !

J'ai cherché dans l'amour un sommeil oublieux,
Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas d'aiguilles
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles !

ALLÉGORIE

C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la mort et nargue la débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane ;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane
Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon ;
Elle ignore l'enfer comme le purgatoire,
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né, — sans haine et sans remord.

Edition originale, LXXXV. — 2^e édition, CXIV. — Edition posthume, CXXXIX.

Variantes de la seconde édition :

Des majuscules ajoutées aux mots Débauche, Enfer et Purgatoire.

LA BÉATRICE

Dans des terrains cendreux, calcinés, sans verdure,
Comme je me plaignais un jour à la nature,
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,
J'aiguisais lentement sur mon cœur le poignard,
Je vis en plein midi descendre sur ma tête
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,
Qui portait un troupeau de démons vicieux,
Semblables à des nains cruels et curieux.
A me considérer froidement ils se mirent,
Et, comme des passants sur un fou qu'ils admirent,
Je les entendis rire et chuchoter entre eux,
En échangeant maint signe et maint clignement d'yeux :

— « Contemplons à loisir cette caricature
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Le regard indécis et les cheveux au vent.
N'est-ce pas grand pitié de voir ce bon vivant,
Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs,
Et même à nous, auteurs de ces vieilles rubriques,
Réciter en hurlant ses tirades publiques ? »

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, LXXXVI. — 2^e édition, CXV. — Edition posthume, CXL.

J'aurais pu — mon orgueil aussi haut que les monts
Recevrait sans bouger le choc de cent démons ! —
Détourner froidement ma tête souveraine (1),
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène
— Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil ! —
La reine de mon cœur au regard nonpareil,
Qui riait avec eux de ma sombre détresse
Et leur versait parfois quelque sale caresse.



(1) Variantes de la seconde édition :
J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts
Domine la nuée et le cri des démons)
Détourner *simplement* ma tête souveraine...
Les tirets supprimés.

LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE

La femme cependant de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :
— « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si doctë aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés (1),
Ou, lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les Anges impuissants se damneraient pour moi (2) ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle

Edition originale, LXXXVII. — *Les Epaves*, VII.

Pièce supprimée par l'arrêt du 20 août 1857. — Voir la note qui accompagne *les Bijoux*, p. 41.

Variante des *Epaves* (1866).

(1) Lorsque j'étouffe un homme en mes bras *redoutés*,

(2) Les anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le bruit d'une girouette
Ou d'une enseigne au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.



UN VOYAGE A CYTHÈRE

Mon cœur se balançait comme un ange joyeux (1)
 Et planait librement à l'entour des cordages ;
 Le navire roulait sous un ciel sans nuages,
 Comme un ange enivré d'un soleil radieux (2).

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère,
 Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,
 Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
 Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

— Ile des doux secrets et des fêtes du cœur !
 De l'antique Vénus le superbe fantôme
 Au-dessus de tes mers plane comme un arôme,
 Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
 Vénérée à jamais par toute nation,
 Où les soupirs des cœurs en adoration
 Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

La Revue des Deux Mondes, 1^{er} juin 1855. — Edition originale, LXXXVIII. — 2^e édition, CXVI. — Edition posthume, CXLI.

Variante de la seconde édition :

(1) Mon cœur, *comme un oiseau voltigeait tout joyeux...*

(2) Comme un ange enivré du soleil radieux.

Ou le roucoulement éternel d'un ramier !
— Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
J'entrevois pourtant un objet singulier :

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères :

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignants de cette pourriture ;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,
Et ses bourreaux gorgés de hideuses délices
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,
Le museau relevé, tournoyait et rôdait ;
Une plus grande bête au milieu s'agitait
Comme un exécuter entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,
Silencieusement tu souffrais ces insultes
En expiation de tes infâmes cultes
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes !
Je sentis à l'aspect de tes membres flottants,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires
Des corbeaux lancinants et des panthères noires
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

— Le ciel était charmant, la mer était unie ;
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas ! et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !



L'AMOUR ET LE CRANE

Vieux Cul-de-lampe

L'Amour est assis sur le crâne
 De l'humanité,
 Et sur ce trône le profane,
 Au rire effronté,

Souffle gaîment des bulles rondes
 Qui montent dans l'air,
 Comme pour rejoindre les mondes
 Au fond de l'éthier.

Le globe lumineux et frêle
 Prend un grand essor,
 Crève et crache son âme grêle
 Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle
 Prier et gémir :
 — « Ce jeu féroce et ridicule,
 Quand doit-il finir ?

Car ce que ta bouche cruelle
 Eparpille en l'air,
 Monstre assassin, c'est ma cervelle,
 Mon sang et ma chair ! »

RÉVOLTE

Parmi les morceaux suivants, le plus caractérisé a déjà paru dans un des principaux recueils littéraires de Paris, où il n'a été considéré, du moins par les gens d'esprit, que pour ce qu'il est réellement : le pastiche des raisonnements de l'ignorance et de la fureur. Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions. Cette déclaration candide n'empêchera pas sans doute les critiques honnêtes de le ranger parmi les théologiens de la populace, et de l'accuser d'avoir regretté pour notre Sauveur Jésus-Christ, pour la Victime éternelle et volontaire, le rôle d'un conquérant, d'un Attila égalitaire et dévastateur. Plus d'un adressera sans doute au ciel les actions de grâces habituelles du Pharisien : « Merci, mon Dieu, qui n'avez pas permis que je fusse semblable à ce poète infâme ! »

LE RENIEMENT DE SAINT-PIERRE

Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes
Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins ?
Comme un tyran gorgé de viandes et de vins (1),
Il s'endort au bruit doux de nos affreux blasphèmes.

Les sanglots des martyrs et des suppliciés
Sont une symphonie enivrante sans doute,
Puisque, malgré le sang que leur volupté coûte,
Les Cieux n'en sont point encor rassasiés

— Ah ! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives !
Dans ta simplicité tu priais à genoux
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives ;

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité
La crapule du corps-de-garde et des cuisines,
Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines
Dans ton crâne où vivait l'immense Humanité ;

La Revue de Paris, octobre 1852. — Edition originale, XC. — 2^e édition, CXVIII. — Edition posthume, CXLIII.

(1) Variante de la seconde édition :

Comme un tyran gorgé de *viande* et de vins...

2^e édition et édition posthume : suppression de la note qui précède le poème.

Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible
Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang
Et ta sueur coulaient de ton front pâissant,
Quand tu fus devant tous posé comme une cible,

Rêvais-tu de ces jours si brillants et si beaux
Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse,
Où tu foulais, monté sur une douce ânesse,
Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux,

Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de vaillance,
Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de bras,
Où tu fus maître enfin ? Le remords n'a-t-il pas
Pénétré dans ton flanc plus avant que la lance ?

— Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ;
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive !
Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait !



ABEL ET CAÏN

Race d'Abel, dors, bois et mange :
Dieu te sourit complaisamment,

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Séraphin !

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin ?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien ;

Race de Caïn, tes entrailles
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre
A ton foyer patriarcal ;

Race de Caïn, dans ton antre
Tremble de froid, pauvre chacal !

Race d'Abel, sans peur pullule :
L'argent fait aussi ses petits (1) ;

Race de Caïn, ton cœur brûle ;
Eteins ces cruels appétits (2).

Race d'Abel, tu crois et broutes
Comme les punaises des bois !

Race de Caïn, sur les routes
Traîne ta famille aux abois.

— Ah ! race d'Abel, ta charogne
Engraissera le sol fumant !

Race de Caïn, ta besogne
N'est pas faite suffisamment ;

Race d'Abel, voici ta honte :
Le fer est vaincu par l'épieu !

Race de Caïn, au ciel monte,
Et sur la terre jette Dieu !

Variantes de la seconde édition :

(1) Race d'Abel, *aime* et pullule !

Ton or fait aussi des petits

(2) Race de Caïn, *cœur qui* brûle

Prends garde à ces grands appétits.

Division de la pièce en deux parties.

LES LITANIES DE SATAN

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Aimable médecin des angoisses humaines (1)

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Qui même aux parias, ces animaux maudits (2),
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O toi, qui de la Mort, ta vieille et forte amante
Engendras l'Espérance, — une folle charmante !

Edition originale, XCII. — 2^e édition, CXX. — Edition posthume, CXLV.

Variantes de la seconde édition :

(1) *Guérisseur familial* des angoisses humaines,...

(2) *Toi qui même aux lépreux, aux parias* maudits,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui peux octroyer ce regard calme et haut (1)
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont l'œil clair connaît les secrets arsenaux (2)
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont la large main cache les précipices
Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui frottes de baume et d'huile les vieux os (3)
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui pour consoler l'homme frêle qui souffre,
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

(1) Toi qui *fais au proscrit* ce regard calme et haut

(2) Toi dont l'œil clair connaît les *profonds* arsenaux

(3) Toi qui, *magnifiquement assouplis* les vieux os

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets ton paraphe, ô complice subtil,
Sur le front du banquier impitoyable et vil (1),

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles !

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère ! (2)

Gloire et louangé à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel où tu régnes, et dans les profondeurs
De l'Enfer où, fécond, tu couves le silence (3) !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanchont !

(1) Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

(2) (Indication de la « Prière », après les litanies.)

(3) De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !

LA MORT

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Ecloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir plein de rose et de bleu mystique (1),
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot tout chargé d'adieux ;

Et bientôt un Ange, entr'ouvrant les portes (2),
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, XCVIII. — 2^e édition, CXXI. — Edition posthume, CXLVI.

Variantes de la seconde édition :

- (1) Un soir *fait* de rose et de bleu mystique,
(2) Et *plus tard* un Ange, entr'ouvrant les portes,

LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console et la Mort qui fait vivre (1)
 C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
 Qui, divin élixir, nous monte et nous enivre (2),
 Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
 C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
 C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
 Où l'on pourra manger, et dormir et s'asseoir (;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
 Le sommeil et le don des rêves extatiques,
 Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
 C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
 C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

Edition originale, XCIX. — 2^e édition, CXXII. — Edition posthume, CXLVII.

Variantes de la seconde édition :

- (1) C'est la Mort qui console, *hélas!* et qui fait vivre ;
 (2) Qui, *comme un élixir*, nous monte et nous enivre,

LA MORT DES ARTISTES

Combien faut-il de fois secouer mes grelots
 Et baiser ton front bas, morne caricature ?
 Pour piquer dans le but, mystique quadrature (1),
 Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?

Nous userons notre âme en de subtils complots,
 Et nous démolirons mainte lourde armature,
 Avant de contempler la grande Créature
 Dont l'inferral désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,
 Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,
 Qui vont se martelant la poitrine et le front (2),

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !
 C'est que la Mort, planant comme un Soleil nouveau,
 Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !

Le Messager de l'Assemblée, 9 avril 1851. — Edition originale, pièce C et dernière. — 2^e édition, CXXIII. — Edition posthume, CXLVIII.

- (1) Variante de la seconde édition :
 Pour piquer dans le but, *de mystique nature*,
 (2) Coquille de l'édition posthume :
 Qui vont *te* martelant la poitrine et le front,

LA FIN DE LA JOURNÉE

Sous une lumière blafarde
Court, danse et se tord sans raison
La Vie, impudente et criarde.
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte,
Le Poète se dit : « Enfin !

Mon esprit, comme mes vertèbres,
Invoque ardemment le repos ;
Le cœur plein de songes funèbres,

Je vais me coucher sur le dos
Et me rouler dans vos rideaux,
O rafraîchissantes ténèbres ! »

LE RÊVE D'UN CURIEUX

A F. N.

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,
Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! »
— J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier ;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.
Plus allait se vidant le fatal sablier,
Plus ma torture était âpre et délicieuse ;
Tout mon cœur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait. — Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ?
La toile était levée et j'attendais encore.

LE VOYAGE

A Maxime Du Camp

I

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux des souvenirs que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils,

Singulière fortune où le but se déplace,
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le souffle plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.
Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.
Dites, qu'avez-vous vu ?

IV

Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,

Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Pendant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ? — Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

Nous avons salué des idoles à trompe ;
Des trônes constellés de joyaux lumineux ;
Des palais ouvragés dont la féérique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et les jongleurs savants que le serpent caresse. »

V

Et puis, et puis encore ?

VI

« O cerveaux enfantins !

Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égoût ;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;
Le poison du pouvoir énervant et despote
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'humanité bavarde, ivre de son génie,
Et folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! »

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsqu'enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ? »

A l'accent familier nous devinons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous,
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre ! »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* !



APPENDICE

EPITAPHE DE BAUDELAIRE

PAR LUI-MÊME ⁽¹⁾

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

(1841-1842).



(1) Publiée par M. Jacques Crépet (*Charles Baudelaire; étude biographique d'Eugène Crépet, revue et mise à jour par Jacques Crépet*); communiquée par M. Auguste Dozon, un des amis de jeunesse du poète; p. 27, en note.

Reproduite dans les *Œuvres posthumes*, p. 54.

A M. Hignard.

Tout à l'heure, je viens d'entendre,
Dehors résonner doucement
Un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vieilles plaintives,
Muse des pauvres Auvergnats,
Qui jadis aux heures oisives
Nous charmaient si souvent, hélas !

Et, son espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement ;
Et moi, je pensai tout de suite
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.

Le Midi Hivernal, 17 mars 1892 ; pièce citée par M. Hignard, ancien camarade de Baudelaire au collège de Lyon.

Cf. *Œuvres posthumes*, p. 51.

Nous aimions cette humble musique
 Si douce à nos esprits lassés,
 Quand elle vint, mélancolique,
 Répondre à de tristes pensers.

— Et j'ai laissé les vitres closes,
 Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
 Rêver de si charmantes choses,
 Et penser à mon cher Henri !



N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes
 Fatigués et flétris comme les autres hommes,
 De chercher quelquefois à l'Orient lointain
 Si nous voyons encor les rougeurs du matin,
 Et, quand nous avançons dans la rude carrière,
 D'écouter les échos qui chantent en arrière
 Et les chuchotements de ces jeunes amours
 Que le Seigneur a mis au début de nos jours ?...

Il aimait à la voir avec ses jupes blanches,
 Courir tout au travers du feuillage et des branches,
 Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
 Sa jambe, si la robe aux buissons s'accrochait...

Le Journal des Débats, 15 octobre 1864. — Vers de jeunesse cités par M. Emile Deschanel, qui avait été à Louis-le-Grand le condisciple de Baudelaire.

Cf : *Œuvres posthumes*, p. 49.

INCOMPATIBILITÉ

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,
Par delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux ;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine
Arrivent par moments des bruits faibles et longs,
Et des échos plus morts que la cloche lointaine
D'une vache qui pâit aux penchants des vallons.

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Charles Baudelaire ; — Souvenirs — Correspondances,
p. 14.

Œuvres posthumes, p. 49.

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel de la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.



Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre.
 La gueuse, de mon âme, emprunte tout son lustre.
 Insensible aux regards de l'univers moqueur,
 Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme.
 Mais le Bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
 Je tranchais du tartufe et singeais la hauteur,
 Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle porte perruque.
 Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque,
 Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
 De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Ce poème qui figurait sur l'album de M. Buchon, fut publié pour la première fois avec une coupure supprimant la moitié de la cinquième strophe et la sixième, dans le numéro du 17 octobre 1875 de *Paris à l'eau-forte. La Jeune France* en reproduisit le texte complet, (janvier-février 1884); puis ce fut le tour de M. Eugène Crépet, (*op. cit.* p. XXI) — *Œuvres posthumes*, p. 52.

Sur cette Sarah qui en fait l'objet, voir dans les *Fleurs du Mal* le sonnet:

Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive
 et la note qui l'accompagne, p. 64.

Elle louche et l'effet de ce regard étrange,
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux, pour qui l'on s'est damné,
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans ; la gorge déjà basse
Pend de chaque côté, comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né, je la tette et la mords ;

Et bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule,
Je la lèche en silence, avec plus de ferveur
Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur.

La pauvre créature, au plaisir essoufflée,
A de rauques hoquets la poitrine gonflée,
Et je devine, au bruit de son souffle brutal,
Qu'elle a souvent mordu le pain de l'hôpital.

Ses grands yeux inquiets, durant la nuit cruelle,
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle,
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.

Ce qui fait que, de suif, elle use plus de livres
Qu'un vieux savant couché jour et nuit sur ses livres,
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faulant, au coin d'une rue égarée,
Et la tête et l'œil bas, comme un pigeon blessé,
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a, par un soir d'hiver,
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.



A M. Antony Bruno.

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète,
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil ;

Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous pour entonner l'office qui s'apprête,
S'en vont, jeunes et vieux, en pimpatant appareil.

Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des tons d'orgue mourant et de cloches lointaines
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir ?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

(1840).

Le Monde Illustré, 4 novembre 1871, communiqué par M. Antony Bruno, à qui le poète avait donné ce sonnet en 1840. — *Œuvres posthumes*, p. 52.

A THÉODORE DE BANVILLE

1842

Vous avez empoigné les crins de la Déesse
Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir
Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir,
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse.

L'œil clair et plein du feu de la précocité,
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte
Dans des constructions dont l'audace correcte
Fait voir quelle sera votre maturité.

Poète, notre sang nous fuit par chaque pore ;
Est-ce que par hasard la robe du Centaure,
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau,

Était teinte trois fois dans les baves subtiles
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles
Que le petit Hercule étranglait au berceau ?

(A SAINTE BEUVE)

« Ces vers ont été faits pour vous et si naïvement que, lorsqu'ils furent achevés, je me suis demandé s'ils ne ressemblaient pas à une impertinence, et si la *personne louée* n'avait pas le droit de s'offenser de l'éloge. — J'attends que vous daigniez m'en dire votre avis. »

BAUDELAIRE-DUFAYS

17, quai d'Anjou.

Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de chêne,
Plus polis et luisants que des anneaux de chaîne,
Que, jour à jour, la peau des hommes a fourbis,
Nous traînions tristement nos ennuis, accroupis
Et voûtés sous le ciel carré des solitudes
Où l'enfant boit dix ans l'âpre lait des études.

(1) La lettre et la pièce qui y était incluse n'étaient pas datées, mais la signature de Baudelaire-Dufays, à laquelle le poète devait vite renoncer, après avoir ainsi signé ses « Salons » de 1845 et de 1846, ainsi que l'adresse, semble donner une date à peu près certaine à cette lettre. C'est en 1843 et en 1844 que Baudelaire habita, quai d'Anjou, un

C'était dans ce vieux temps mémorable et marquant,
 Où forcés d'élargir le classique carcan,
 Les professeurs, encor rebelles à vos rimes,
 Succombaient sous l'effort de nos folles escrimes
 Et laissaient l'écolier, triomphant et mutin,
 Faire à l'aise hurler Triboulet en latin. —
 Qui de nous en ces temps d'adolescences pâles,
 N'a connu la torpeur des fatigues claustrales,
 — L'œil perdu dans l'azur morne d'un ciel d'été,
 Ou l'éblouissement de la neige, — guetté,
 L'oreille avide et droite, — et bu comme une meute,
 L'écho lointain d'un livre, ou le cri d'une émeute ?

C'était surtout l'été, quand les plombs se fondaient,
 Que ces grands murs noircis en tristesse abondaient,
 Lorsque la canicule ou le fumeux automne
 Irradiait les cieus de son feu monotone,
 Et faisait sommeiller, dans les sveltes donjons,
 Les tiercelets criards, effroi des blancs pigeons ;

appartement de l'ancien hôtel Lauzun, devenu hôtel Pimodan, que le baron Pichon avait acheté en 1842, seulement, et où il eut pour locataires en dehors de Baudelaire, le peintre Fernand Boissard et Roger de Beauvoir, plus connu de ses intimes sous le sobriquet de Coco du Belvédère.

D'autre part, la lettre semble antérieure au premier salon du poète, car Baudelaire inconnu n'aurait pas manqué de s'en faire un titre auprès de Sainte-Beuve s'il avait déjà été publié.

Reproduite pour la première fois par M. Eugène Crépet, (Charles Baudelaire : *Œuvres posthumes et Correspondances inédites*, p. 234-236), cette pièce a ensuite pris place dans les *Œuvres posthumes*, p. 54-57).

Saison de rêverie, où la Muse s'accroche
 Pendant un jour entier au battant d'une cloche ;
 Où la Mélancolie, à midi, quand tout dort,
 Le menton dans la main, au fond du corridor, —
 L'œil plus noir et plus bleu que la Religieuse
 Dont chacun sait l'histoire obscène et douloureuse,
 — Traîne un pied alourdi de précoces ennuis,
 Et son front moite encor des longueurs (1) de ses nuits

— Et puis venaient les soirs malsains, les nuits fiévreuses
 Qui rendent de leur corps les filles amoureuses,
 Et les font, aux miroirs, — stérile volupté, —
 Contempler les fruits mûrs de leur nubilité (2), —
 Les soirs italiens, de molle insouciance,
 — Qui des plaisirs menteurs révèlent la science,
 — Quand la sombre Vénus, du haut des balcons noirs,
 Verse des flots de musc de ses frais encensoirs. —

.....
 Ce fut dans ce conflit de molles circonstances,
 Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
 Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,
 J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.

(1) Des « langueurs » a corrigé l'éditeur des *Œuvres posthumes*.

(2) Baudelaire devait se souvenir de ces trois vers, les trois micux venus, peut-être, de tout le poème et les utiliser sans à peine changer un mot dans le dernier :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
 Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
 Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
 Caressent les fruits mûrs de leur nubilité...

(Lesbos)

Tout abîme mystique est à deux pas du doute. —
 Le breuvage infiltré lentement, goutte à goutte,
 En moi qui, dès quinze ans, vers le gouffre entraîné,
 Déchiffrais couramment les soupirs de René
 Et que de l'inconnu la soif bizarre altère (1).
 — A travaillé le fond de la plus mince artère. —
 J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,
 Le doux chuchotement des souvenirs défunts,
 Les longs enlacements des phrases symboliques,
 — Chapelets murmurants de madrigaux mystiques ;
 — Livre voluptueux, si jamais il en fut. —
 Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,
 Soit que, sous les soleils des zones différentes,
 L'éternel bercement des houles enivrantes,
 Et l'aspect renaissant des horizons sans fin
 Ramenassent ce cœur vers le songe divin, —
 Soit dans les lourds loisirs d'un jour caniculaire,
 Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire, —
 Sous les flots du tabac qui masque le plafond,
 J'ai partout feuilleté le mystère profond
 De ce livre si cher aux âmes engourdies
 Que leur destin marqua des mêmes maladies,
 Et, devant le miroir, j'ai perfectionné
 L'art cruel qu'un démon, en naissant, m'a donné,
 — De la douleur pour faire une volupté vraie, —
 D'ensanglanter son mal et de gratter sa plaie.

(1) Nous avons cru pouvoir corriger ici le lapsus, respecté par M. Crépet qui avait fait écrire « alterre » par le poète qui, évidemment, n'avait pas relu des vers qu'il savait par cœur.

Poète, est-ce une injure ou bien un compliment ?
 Car je suis vis à vis de vous comme un amant
 En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
 Dont la main et dont l'œil ont pour pomper les forces,
 Des charmes inconnus. — Tous les êtres aimés
 Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés,
 Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,
 Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

SUR LE TASSE EN PRISON D'EUGÈNE DELACROIX

Le poète au cachot, débraillé, maladif,
 Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,
 Mesure d'un regard que la terreur enflamme
 L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison
 Vers l'étrange et l'absurde invite sa raison ;
 Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,
 Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,
 Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim
 Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille,
 Voilà bien ton emblème, Ame aux songes obscurs,
 Que le Réel étouffe entre ses quatre murs !

La Revue Nouvelle, 1^{er} mars 1864. — *Les Epaves*, XVI.
 Joint à l'édition posthume, CI.

CHANSON

— Combien dureront nos amours ?
 Dit la pucelle au clair de lune,
 L'amoureux répond : — O ma brune,
 Toujours, toujours !

Quand tout sommeille aux alentours,
 Hortense, se tortillant d'aise,

Parnasse satyrique du XIX^e siècle; édition de 1881, I, p. 141. — *Œuvres posthumes*, p. 44.

Ces vers insérés, en 1847, par Alexandre Privat d'Anglemont, dans sa *Closerie des Lilas* (Paris, impr. Frey, 1847; in-32), passaient communément pour être de Baudelaire, et Poulet-Malassis, le premier éditeur du *Parnasse Satyrique du XIX^e siècle*, se montre à ce sujet on ne peut plus affirmatif.

Les amis du bohème lui faisaient, paraît-il, volontiers endosser la paternité des vers qu'ils n'osaient signer ou dont le succès leur paraissait douteux.

Non seulement Baudelaire, mais Théodore de Banville et Gérard de Nerval se seraient prêtés à ce jeu, et, toujours d'après Poulet-Malassis, le fameux sonnet *A Madame Du Barry*, joint au *Paris-Inconnu* de Privat d'Anglemont : « Car vous seule étiez femme, en ce temps de héros ! » serait de Gérard de Nerval.

Ainsi, auprès de quelques naïfs, le mulâtre pouvait-il passer pour être l'auteur « de ses délicieux sonnets, auxquels son organe ajoutait un charme de plus ».

(Cf. MONSELET : *La Lorquette littéraire*; 2^e édition, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1859; in-12, p. 179).

Dans le sixième vers, le *Parnasse Satyrique* a substitué Elise à Hortense. Cette Elise n'aurait été autre qu'Elise

Dit qu'elle veut que je lui plaise (1)
Toujours, toujours !

Moi je dis : — Pour charmer mes jours
Et le souvenir de mes peines,
Bouteilles, que n'êtes-vous pleines
Toujours, toujours !

Mais le plus chaste des amours,
L'amoureux le plus intrépide,
Comme un flacon s'use et se vide
Toujours, toujours !



Sergent, dite Pomaré, « cette brune étrange qui se conduisait si mal et dansait si bien », dont les pas osés consolait Auguste Romieu, des soucis de la préfecture de la Haute-Marne et des rigueurs de la vicomtesse Poiloin de Saint-Mars, plus sensible aux grâces de Roger de Beauvoir, qu'aux soupirs du père du hannetonage.

(Cf: ALFRED MARQUSET: *Romieu et Courchamps*; Paris, Emile Paul, 1913; in-8).

Variantes du *Parnasse Satyrique*

(1) *Elise* se tortillant d'aise

Dit qu'elle veut que je la baise

Toujours, toujours !

ÉLÉGIE REFUSÉE AUX JEUX FLORAUX

Mes bottes, pauvres fleurs, sur leurs tiges fanées,
Dans un coin, tristement, gisaient, abandonnées,
 Veuves des soins du décrotteur.
Les jours étaient passés où mon âme ravie
Les voyait recouvrer leur éclat et leur vie,
 Sous le pinceau réparateur.

Et moi je contemplais avec sollicitude,
Le spectacle émouvant de leur décrépitude
Puis un de ces soupirs qu'on ne peut étouffer
S'échappa malgré moi de ma gorge oppressée,
Et mon cœur, encor plein de leur grandeur passée,
 Se mit à les apostropher.

O bottes ! leur disais-je, ô bottes infidèles,
Vous êtes, vous aussi, comme les hirondelles,
 Des oiseaux légers, inconstants !
Vous aimez le ciel pur et les brises amies ;
Aussi d'un vol léger, vous vous êtes enfuies,
 Quand est venu le mauvais temps.

Ainsi, durant les jours pluvieux de novembre,
 Me voilà donc contraint de rester dans ma chambre ;
 Appelant, mais en vain, les beaux jours d'autrefois,
 Car la dent des pavés en grosses cicatrices
 A gravé sur vos fronts vos états de services ;
 Et vous n'entendrez plus ma voix.

Le ciel dont la bonté s'étend sur la nature,
 Refuse ses bienfaits à la littérature.
 Peut-être, hélas ! l'hiver entier,
 Traînant cette existence absurde et malheureuse,
 J'attendrai vainement d'une âme généreuse
 Un crédit chez quelque bottier.

Oh ! si pareil bienfait vient à tomber des nues,
 Je jure de marcher au travers de nos rues
 Avec un légitime orgueil.
 Et vous, dont je n'ai plus qu'une triste mémoire,
 O mes bottes ! rentrez au fond de cette armoire
 Qui va vous servir de cercueil.

(1851)



Hélas ! qui n'a gémi sur autrui, sur soi-même ?
Et qui n'a dit à Dieu : « Pardonnez-moi, Seigneur,
Si personne ne m'aime et si nul n'a mon cœur ?
Ils m'ont tous corrompu ; personne ne vous aime ! »

Alors lassé du monde et de ses vains discours,
Il faut lever les yeux aux voûtes sans nuages,
Et ne plus s'adresser qu'aux muettes images,
De ceux qui n'aiment rien consolantes amours.

Alors, alors, il faut s'entourer de mystère,
Se fermer aux regards, et sans morgue et sans fiel,
Sans dire à vos voisins : « Je n'aime que le ciel »,
Dire à Dieu : « Consolez mon âme de la terre ! »

Tel, fermé par son prêtre un pieux monument,
Quand sur nos sombres toits la nuit est descendue,
Quand la foule a laissé le pavé de la rue,
Se remplit de silence et de recueillement.

(1851).

Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours,
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours
 Fièrement troussée à l'antique,
Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
 Choya d'un amour monastique.

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
 Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmaté alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
 Au flanc des matrones enceintes (1).



(1) *La Renaissance latine*, 15 décembre 1902. — *Œuvres posthumes*, p. 57. — Ces vers écrits en 1844 sur un album, sous la signature B. D. laissent présager déjà

« La froide majesté de la femme stérile »
des *Fleurs du Mal*.

(PROJET D'UN ÉPILOGUE
POUR LES FLEURS DU MAL)

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,
J'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...

Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,

Ton goût de l'infini

Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,

Tes faubourgs mélancoliques,

Tes hôtels garnis,

Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,

Tes temples vomissant la prière en musique,

Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,

Tes découragements ;

Et tes feux d'artifice, éruptions de joie

Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

EUGÈNE CRÉPET : *Charles Baudelaire; Œuvres posthumes, et Correspondances inédites*, p. 10-12. — *Œuvres posthumes*, p. 19.

Voir dans l'*Introduction*, p. XLIII, la lettre à Poulet-Malassis où il est question de ces « tercets ronflants ».

Nous croyons devoir rapprocher de cette ébauche l'épilogue en vers joint par Baudelaire aux *Petits Poèmes en prose*.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,
Et ta vertu risible, au regard malheureux,
Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,
Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes,
Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,
Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.



ÉPILOGUE

Le cœur content, je suis monté sur la montagne
D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,
Hôpital, lupanars, purgatoire, enfer, baigne,

Où toute énormité fleurit comme une fleur.
Tu sais bien, ô Satan, patron de ma détresse,
Que je n'allais pas là pour répandre un vain pleur ;

Mais comme un vieux paillard d'une vieille maîtresse,
Je voulais m'enivrer de l'énorme catin
Dont le charme infernal me rajeunit sans cesse.

Que tu dormes encor dans les draps du matin,
Lourde, obscure, enrhumée, ou que tu te pavanes
Dans les voiles du soir passémentés d'or fin,

Je t'aime, ô capitale infâme ! Courtisanes
Et bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs
Que ne comprennent pas les vulgaires profanes.

SONNET

(BURLESQUE SUR AUGUSTE VACQUERIE
ET PAUL MEURICE)

Vacquerie
A son Py-
Lade épi-
Que : — Qu'on rie

Ou qu'on crie,
Notre épi
Brave pi-
Aillerie.

O Meuri-
Ce il mûri-
Ra momie.

Ce truc-là
Mène à l'A-
Cadémie.

La Silhouette, 1^{er} juin 1845. — *La Petite Revue*, 24 juin 1865. — *Le Parnasse Satyrique du XIX^e siècle*.

En réalité, cette fantaisie serait non de Baudelaire, mais de Théodore de Banville ; « j'en suis sûr, je l'ai vu écrire », affirmait, en 1884, Auguste Vitu.

Cf : JACQUES CREPET : op. cit., p. 304.

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,
Si, pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste ombrage,
Dédale s'égarant sous de sombres massifs ;

Si j'avais des bosquets, ô rossignols craintifs,
O cygnes, vos bassins ; votre sentier sauvage,
Vers luisants qui, le soir, étoilez le feuillage ;
Vos prés au grand soleil, petits grillons plaintifs ;

Je sais qui je voudrais cacher sous mes feuillées,
Avec qui secouer dans les herbes mouillées
Les perles que la nuit y verse de ses doigts,

Avec qui respirer les odeurs des rivières,
Ou dormir à midi dans les chaudes clairières,
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop adroits.

Le Monde illustré, 2 décembre 1871. — *Œuvres posthumes*, p. 59. — *Le Monde illustré* qui avait déjà publié, cependant, un premier sonnet inédit du maître, orthographiait « *Beaudelaire* ».

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,
Tes yeux noirs flamboyants de panthère amoureuse,
Dans ta chair potelée, et chaude, et savoureuse,
J'enfonce à belles dents les baisers furieux.

Je suis saisi du rut sombre et mystérieux
Qui jadis transportait la Grèce langoureuse,
Quand elle contemplant, terre trois fois heureuse,
L'accouplement sacré des Hommes et des Dieux.

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir serrée
Quelque idole terrible et de sang altérée,
A qui les longs sanglots des moribonds sont doux ;

Et j'éprouve au milieu des spasmes frénétiques,
L'atroce enivrement des vieux Fakirs Indous,
Les extases sans fin des Brahmes fanatiques.

LES FRÈRES LIONNET: *Souvenirs et Anecdotes*. Paris, Ollendorff, 1888; in-12, de 331 p.; p. 228-229. — *Œuvres posthumes*, p. 60.

LES PROMESSES D'UN VISAGE

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,
 D'où semblent couler des ténèbres ;
 Tes yeux, quoique très noirs, m'inspirent des pensers
 Qui ne sont pas du tout funèbres.

Tes yeux qui sont d'accord avec tes noirs cheveux,
 Avec ta crinière élastique,
 Tes yeux, languissamment, me disent : « Si tu veux,
 Amant de la muse plastique,

Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité,
 Et tous les goûts que tu professes,
 Tu pourras constater notre véracité
 Depuis le nombril jusqu'aux fesses ;

Tu trouveras au bas de deux beaux seins bien lourds,
 Deux larges médailles de bronze,
 Et sous un ventre uni, doux comme du velours,
 Bistré comme la peau d'un bonze,

Une riche toison qui, vraiment, est la sœur
 De cette énorme chevelure,
 Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur,
 Nuit sans étoiles, Nuit obscure ! »

LE MONSTRE

OU

LE PARANYMPHE D'UNE NYMPHE MACABRE

I

Tu n'es certes pas, ma très chère,
Ce que Veillot nomme un tendron.
Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Bouillonnent en toi, vieux chaudron !
Tu n'es plus fraîche, ma très chère,

Ma vieille infante ! Et cependant
Tes caravanes insensées
T'ont donné ce lustre abondant
Des choses qui sont très usées,
Mais qui séduisent cependant.

Je ne trouve pas monotone
La verdure de tes quarante ans ;
Je préfère tes fruits, Automne,
Aux fleurs banales du Printemps
Non ! tu n'es jamais monotone !

Ta carcasse a des agréments
Et des grâces particulières ;
Je trouve d'étranges piments
Dans le creux de tes deux salières ;
Ta carcasse a des agréments !

Nargue des amants ridicules
Du melon et du giraumont !
Je préfère tes clavicules
A celles du roi Salomon,
Et je plains ces gens ridicules !

Tes cheveux, comme un casque bleu,
Ombrent ton front de guerrière.
Qui ne pense et rougit que peu,
Et puis se sauvent par derrière
Comme les crins d'un casque bleu.

Tes yeux qui semblent de la boue,
Où scintille quelque fanal,
Ravivés au fard de ta joue,
Lancent un éclair infernal
Tes yeux sont noirs comme la boue !

Par sa luxure et son dédain
Ta lèvre amère nous provoque ;
Cette lèvre, c'est un Eden
Qui nous attire et qui nous choque,
Quelle luxure ! et quel dédain !

Ta jambe musculeuse et sèche
Sait gravir au haut des volcans,
Et malgré la neige et la dèche
Danser les plus fougueux cancans.
Ta jambe est musculeuse et sèche ;

Ta peau brûlante et sans douceur,
Comme celle des vieux gendarmes,
Ne connaît pas plus la sueur
Que ton œil ne connaît les larmes.
(Et pourtant elle a sa douceur !)

II

Soite, tu t'en vas droit au Diable !
Volontiers j'irais avec toi,
Si cette vitesse effroyable
Ne me causait pas quelque émoi.
Va-t-en donc, toute seule, au Diable !

Mon rein, mon poumon, mon jarret
Ne me laissent plus rendre hommage
A ce Seigneur, comme il faudrait.
« Hélas ! c'est vraiment bien dommage ! »
Disent mon rein et mon jarret.

Oh ! très-sincèrement je souffre
De ne pas aller aux sabbats,
Pour voir, quand il pète du soufre,
Comment tu lui baises son cas !
Oh ! très-sincèrement je souffre !

Je suis diablement affligé
De ne pas être ta torchère,
Et de te demander congé,
Flambeau d'enfer ! Juge, ma chère,
Combien je dois être affligé,

Puisque depuis longtemps je t'aime,
Etant très logique ! En effet,
Voulant du Mal chercher la crème
Et n'aimer qu'un monstre parfait,
Vraiment oui ! vieux monstre, je t'aime !

VERS POUR LE PORTRAIT DE M. HONORÉ DAUMIER

Celui dont nous t'offrons l'image,
Et dont l'art, subtil entre tous,
Nous enseigne à rire de nous,
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur ;
Mais l'énergie avec laquelle
Il peint le Mal et sa séquelle,
Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Méphisto
Sous la torche de l'Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas ! de la gaité
N'est que la douloureuse charge ;
Le sien rayonne, franc et large,
Comme un signe de sa bonté !



Au milieu de la foule, errantes, confondues,
Gardant le souvenir précieux d'autrefois,
Elles cherchent l'écho de leurs voix éperdues
Tristes comme le soir deux colombes perdues
Et qui s'appellent dans les bois (1).



Je vis et ton bouquet est de l'architecture :
C'est donc lui la beauté, car c'est moi la nature ;
Si toujours la nature embellit la beauté,
Je fais valoir tes fleurs... me voilà trop flatté (2).

(1) *Œuvres posthumes*, p. 61. — Ces vers avaient été écrits sur l'album de madame Emile Chevalet.

(2) *Œuvres posthumes*, p. 61. — A ce quatrain est jointe cette référence.

« Collection Gustave Kahn. Ce quatrain est écrit de la

LOLA DE VALENCE

Inscription pour le tableau d'Edouard Manet (1863)

Entre tant de beautés que partout on peut voir,
 Je comprends bien, amis, que le désir balance ;
 Mais on voit scintiller en Lola de Valence
 Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.



main de Baudelaire au bas d'un billet à lui évidemment adressé, et non signé, dont voici le texte :

Mardi 3 novembre.

« Vous m'avez envoyé des vers sans papillon, permettez-moi de vous offrir des fleurs sans vers, et pour me prouver que mon goût a su comprendre le vôtre, mettez les ce soir à votre boutonnière.

« Car toujours la nature embellit la beauté. »

Les Epaves, XV. — Joint à l'édition posthume, CX.

LE CALUMET DE PAIX

Imité de Longfellow

I

Or Gitche Manito (1), le Maître de la Vie
 Le Puissant, descendit dans la verte prairie,
 Dans l'immense prairie aux coteaux montueux ;
 Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,
 Dominant tout l'espace et baigné de lumière,
 Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,
 Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables.
 Avec sa main terrible il rompit un morceau
 Du rocher, dont il fit une pipe superbe,
 Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe,
 Pour la bourrer il prit au saule son écorce ;
 Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,
 Debout, il alluma, comme un divin fanal,
 La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière,
 Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière.
 Or pour les nations c'était le grand signal.

La Revue Contemporaine, 28 février 1861. — Joint à l'édition posthume, LXXXV.

1. — Prononcez : *Guitchi Manitou*.

Et lentement montait la divine fumée
Dans l'air doux du matin, onduleuse, embaumée.
Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux ;
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,
Puis blanchit ; et montant, et grossissant sans cesse,
Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,
Tous virent le signal et l'immense fumée
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

Les Prophètes disaient : « Voyez-vous cette bande
De vapeur, qui, semblable à la main qui commande,
Oscille et se détache en noir sur le soleil ?
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui dit au quatre coins de l'immense prairie :
« Je vous convoque tous, guerriers, à mon conseil ! »

Par le chemin des eaux, par la route des plaines,
Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous,
Comprenant le signal du nuage qui bouge,
Vinrent docilement à la Carrière Rouge
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,
Tous équipés en guerre et la mine aguerrie,
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal ;
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,

La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres
Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal .

Et leurs yeux étaient pleins de haine héréditaire.
Or Gitche Manito, le Maître de la Terre.
Les considérait tous avec compassion,
Comme un père très bon, ennemi du désordre,
Qui voit ses chers petits batailler et se mordre :
Tel Gitche Manito pour toute nation.
Il étendit sur eux sa puissante main droite
Pour subjuguier leur cœur et leur nature étroite,
Pour rafraîchir leur fièvre à l'ombre de sa main ;
Puis il leur dit avec sa voix majestueuse,
Comparable à la voix d'une eau tumultueuse
Qui tombe et rend un son monstrueux, surhumain :

II

« O ma postérité, déplorable et chérie !
O mes fils ! écoutez la divine raison.
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui vous parle ! celui qui dans votre patrie
A mis l'ours, le castor, le renne et le bison.

Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles ;
Pourquoi donc le chasseur devient-il assassin ?
Le marais fut par moi peuplé de volatiles ;
Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils indociles ?
Pourquoi l'homme fait-il la chasse à son voisin ?

Je suis vraiment bien las de vos horribles guerres.
Vos prières, vos vœux mêmes sont des forfaits !

Le péril est pour vous dans vos humeurs contraires
 Et c'est dans l'union qu'est votre force. En frères
 Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète
 Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous.
 Sa parole fera de la vie une fête ;
 Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite,
 Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez tous !

Effacez dans les flots vos couleurs meurtrières.
 Les roseaux sont nombreux et le roc est épais ;
 Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres,
 Plus de sang ! Désormais vivez comme des frères,
 Et tous, unis, fumez le Calumet de Paix ! »

III

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre,
 Lavent dans le ruisseau les couleurs de la guerre
 Qui luisaient sur leurs fronts cruels et triomphants.
 Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive
 Un long roseau qu'avec adresse il enjolive.
 Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants,
 Chacun s'en retourna l'âme calme et ravie,
 Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,
 Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.
 — A travers la vapeur splendide du nuage
 Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,
 Immense, parfumé, sublime, radieux !

AUTRE MONSELET PAILLARD

Vers destinés à son portrait

On me nomme le *petit chat* ;
 Modernes petites-maîtresses,
 J'unis à vos délicatesses
 La force d'un jeune pacha.
 La douceur de la voûte bleue
 Est concentrée en mon regard ;
 Si vous voulez me voir hagard,
 Lectrices, mordez-moi la queue (1).

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT

(Sur l'enveloppe) :

Monsieur Auguste Malassis
 Rue du *Mercélis*,
 Numéro *trente-cinq bis*,
 Dans le faubourg d'*Ixelles*,
Bruxelles.

(Recommandé à l'Arioste
 De la poste,
 C'est-à-dire à quelque facteur
 Versificateur) (2).

(1) (Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle (1881), II, p. 49-50.)

(2) La *Petite Revue*, dans un article intitulé : M. Baudelaire

5 heures, à l'Hermitage.

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine,
Comme un qui, parmi les Papous,
Chercherait son ancienne Athène.

Puisque chez les Topinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous,
Dont je suis, chose, hélas ! certaine.

Offrez à Mam'selle Fanny
(Qui ne répondra pas : nenny,
Le salut n'étant pas d'un âne)
L'hommage d'un bon écrivain,
Ainsi qu'à l'ami Lécrivain
Et qu'à Mam'selle Jeanne.



poète de circonstance, avait publié, le 29 avril 1865, les deux premiers quatrains de ce billet rimé.

Le tout, communiqué par M. Deman à l'éditeur du *Tombeau de Charles Baudelaire*, a été reproduit dans les *Œuvres posthumes*, p. 45-46, auxquelles nous l'empruntons.

SONNET POUR S'EXCUSER
DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI
A NAMUR

Puisque vous allez vers la ville
Qui, bien qu'un fort mur l'encastrât,
Défraya la verve servile
Du fameux poète castrat ;

Puisque vous allez en vacances
Goûter un plaisir recherché,
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-Malperché,

(Comme je le ferais moi-même)
A dire là-bas combien j'aime
Ce tant folâtre monsieur Rops,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops !

La Petite Revue, 29 avril 1865. — Charles Baudelaire ; — *Souvenirs — Correspondances*, p. 190. — *Œuvres posthumes*, p. 46.

SUR LES DÉBUTS D'AMINA BOSCHETTI
 AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE, A BRUXELLES

Amina bondit, fuit, — puis voltige et sourit ;
 Le Welche dit : « Tout ça, pour moi, c'est du prâcrit ;
 Je ne connais en fait de nymphes bocagères,
 Que celles de *Montagne-aux-Herbes-Potagères*. »

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,
 Amina verse à flots le délire et l'esprit ;
 Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères
 Mon épouse n'a pas ces allures légères. »

Vous ignorez, sylphide au jarret triomphant,
 Qui voulez enseigner la valse à l'éléphant,
 Au hibou la gâité, le rire à la cigogne,

Que sur la grâce en feu le Welche dit : « Haro ! »
 Et que le doux Bacchus lui versant du bourgogne,
 Le monstre répondrait : J'aime mieux le faro ! »

1864.

La Petite Revue, 13 mai 1865.

Les Epaves, XXI. — *Œuvres posthumes*, p. 36.

Ce sonnet était donc loin d'être inédit, lorsque le *Chat Noir* le publia comme tel, dans son numéro du 26 juin 1886.

Il ne fut pas plus heureux, quelques semaines plus tard, (31 juillet 1886) en donnant cette « chanson inédite de Baudelaire », la *chanson du Scieur de long*, destinée au drame intitulé *l'Ivrogne* :

CHANSON DU SCIEUR DE LONG

Rien n'est aussi-z-aimable
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Rien n'est aussi-z-aimable
Que les scieurs de long. (*bis*)

Y a pas de gens plus aise,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Y a pas de gens plus aise,
Que les scieurs de long. (*bis*)

Tant qu'ils sont sur la bille,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Tant qu'ils sont sur la bille,
Sciant des cheverons. (*bis*)

C'était là une chanson populaire que le poète avait songé à intercaler dans le drame dont, avant d'Alton Shée, le canevas le hantait. En janvier 1854, il en citait de mémoire trois couplets, dans sa lettre à M. Tisserant, couplets empruntés au recueil de Champfleury, dont, détail à noter, la préface était précisément dédiée « au poète Charles Baudelaire ».

Toutefois, ces couplets ne figurent pas dans le texte du *Chat Noir* et dans celui des *Œuvres posthumes*. C'est là une nouvelle version se rapprochant beaucoup plus à quelques variantes près, de la version solognote que j'en ai moi-même donnée, (*Correspondance historique et archéologi-*

Aussi de la membrure,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Aussi de la membrure,
De tout échantillon. (*bis*)

— Le maître vient les voir,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Le maître vient les voir,
Courage, compagnons (*bis*)

V'là la Saint Jean qu'arrive,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
V'là la Saint-Jean qu'arrive,
Les écus rouleront. (*bis*)

— Nous irons voir nos femmes,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Nous irons voir nos femmes,
Les ceux qui en auront. (*bis*)

que, 1916; p. 62), que de celle du Limousin et de la Marche, fournie par Champfleury.

Le « p'tit Pierre » appartient à la chanson solognote, dont Baudelaire eût, certainement, préféré le refrain, s'il l'avait connu. Il est à faire grincer des dents :

« Congrè, lonla, barbagnat, berdingué, repond, crrrr. »

Cf: Charles Baudelaire; *Souvenirs — Correspondances...* p. 47.

CHAMPFLEURY: *Chansons populaires des provinces de France*, p. 133-135. — CHARLES BAUDELAIRE: *Œuvres posthumes*, p. 159.

Y a plus que le p'tit Pierre,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Y a plus que le p'tit Pierre,
Mais nous le marierons. (*bis*)

Avec la fill' du maître,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Avec la fill' du maître,
Qui-z-est ici présent. (*bis*)

Nous irons à la noce,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Nous irons à la noce,
Comme tous les parents. (*bis*)

L'an d'après sur la bille,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
L'an d'après sur la bille,
Joueront les p'tits enfants. (*bis*)

Car rien n'est si-z-aimable,
fanfru-cancru-lon-la-hira,
Car rien n'est si-z-aimable,
Que les scieurs de long. (*bis*)



A M. EUGÈNE FROMENTIN
A PROPOS D'UN IMPORTUN
QUI SE DISAIT SON AMI

Il me dit qu'il était très riche,
Mais qu'il craignait le choléra ;
— Que de son or il était chiche,
Mais qu'il goûtait fort l'Opéra ;

— Qu'il raffolait de la nature,
Ayant connu monsieur Corot ;
— Qu'il n'avait pas encor voiture
Mais que cela viendrait bientôt ;

— Qu'il aimait le marbre et la brique,
Les bois noirs et les bois dorés ;
— Qu'il possédait dans sa fabrique
Trois contre-maîtres décorés ;

— Qu'il avait, sans compter le reste,
Vingt mille actions sur le Nord ;
— Qu'il avait trouvé pour un zeste,
Des encadrements d'Oppenord ;

— Qu'il donnerait (fut-ce à Luzarches !)
Dans le bric-à-brac jusqu'au cou,
Et qu'au Marché des Patriarches
Il avait fait plus d'un bon coup ;

— Qu'il n'aimait pas beaucoup sa femme,
Ni sa mère, mais qu'il croyait
A l'immortalité de l'âme,
Et qu'il avait lu Niboyet !

— Qu'il penchait pour l'amour physique,
Et qu'à Rome, séjour d'ennui,
Une femme, d'ailleurs phtisique,
Était morte d'amour pour lui.

Pendant trois heures et demie,
Ce bavard, venu de Tournai,
M'a dégoisé toute sa vie ;
J'en ai le cerveau consterné.

S'il fallait décrire ma peine,
Ce serait à n'en plus finir ;
Je me disais, domptant ma haine :
« Au moins, si je pouvais dormir ! »

Comme un qui n'est pas à son aise,
Et qui n'ose pas s'en aller,
Je frottais de mon cul ma chaise,
Rêvant de le faire empaler.

Ce monstre se nomme Bastogne ;
 Il fuyait devant le fléau ;
 Moi, je fuirai jusqu'en Gascogne,
 Ou j'irai me jeter à l'eau,

Si dans ce Paris qu'il redoute,
 Quand chacun sera retourné,
 Je trouve encore sur ma route
 Ce fléau, natif de Tournai.

Bruxelles, 1865.

UN CABARET FOLATRE

SUR LA ROUTE DE BRUXELLES A UCCLE

Vous qui raffolez des squelettes
 Et des emblèmes détestés,
 Pour épicer les voluptés,
 (Fût-ce de simples omelettes !)

Vieux Pharaon, ô Monselet
 Devant cette enseigne imprévue,
 J'ai rêvé de vous : *A la vue*
Du cimetière, Estaminet !

VÉNUS BELGA

*En faisant l'ascension de la rue Montagne
de la Cour, à Bruxelles.*

Ces mollets sur ces pieds montés
Qui vont sous ces cottes peu blanches
Ressemblent à des troncs plantés
Dans des planches.

Les seins des moindres femmelettes
Ici pèsent plusieurs quintaux
Et leurs membres sont des poteaux
Qui donnent le goût des squelettes.

Il ne me suffit pas qu'un sein soit gros et doux ;
Il le faut un peu ferme, ou je tourne casaque,
Car, sacré nom de Dieu ! je ne suis pas cosaque
Pour me souler avec du suif et du saindoux. (1)

Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e siècle, 1866 : 1881 ; p. 58. — *Charles Baudelaire — Souvenirs — Correspondances — Bibliographie*. — 1872, p. 191. — *Œuvres posthumes*, p. 62.

LA PROPRETÉ DES DEMOISELLES BELGES

Elle puait comme une fleur moisie.
Moi, je lui dis (mais avec courtoisie) :
« Vous devriez prendre un bain régulier
Pour dissiper ce parfum de bélier. »

Que me répond cette jeune hébétée ?
« Je ne suis pas, moi, de vous dégoûtée ! »
— Ici pourtant on lave le trottoir
Et le parquet avec du savon noir (1).

UNE EAU SALUTAIRE

Joseph Delorme a découvert
Un vaisseau si clair et si vert
Qu'il donne aux malheureux l'envie
D'y terminer leur triste vie.
— Je sais un moyen de guérir
De cette passion malsaine
Ceux qui veulent ainsi périr :
Menez-les aux bords de *la Senne* (2).

(1) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e siècle*,
p. 59. — *Œuvres posthumes*, p. 63.

(2) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e siècle*, p. 60.
— *Œuvres posthumes*, p. 63.

UN NOM DE BON AUGURE

Sur la porte je lus : « Lise Van Swieten ».
 (C'était dans un quartier qui n'est pas un Eden) :
 — Heureux l'époux, heureux l'amant qui la possède,
 Cette Eve qui contient en elle son Remède !
 Cet homme enviable a trouvé
 Ce que nul n'a jamais rêvé,
 Depuis le pôle nord jusqu'au pôle antarctique
 Une Epouse prophylactique ! (1).

OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO

« Buvez-vous du faro ? » dis-je à monsieur Hetzel ;
 Je vis un peu d'horreur sur sa mine barbue.
 « Non, jamais ! le faro (je dis cela sans fiel),
 C'est de la bière deux fois bue. »
 Hetzel parlait ainsi dans un café flamand,
 Par prudence sans doute, énigmatiquement,
 Je compris que c'était une manière fine
 De me dire : « faro : synonyme d'urine ! » (2).

(1) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle*,
 p. 60. — *Œuvres posthumes*, p. 63.

Charles Baudelaire — *Souvenirs — Correspondances*,
 p. 192, où ne parut que le premier quatrain.

(2) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle*,
 p. 61. — *Œuvres posthumes*, p. 64.

LES BELGES ET LA LUNE

On n'a jamais connu de race si baroque
Que ces Belges. Devant le joli, le charmant,
Ils roulent de gros yeux et grognent sourdement.
Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les choque.

Dites un mot plaisant et leur œil devient gris
Et terne comme l'œil d'un poisson qu'on fait frire ;
Une histoire touchante : ils éclatent de rire,
Pour faire voir qu'ils ont parfaitement compris.

Comme l'esprit, ils ont en horreur les lumières ;
Parfois sous la clarté calme du firmament,
J'en ai vu qui, rongés d'un bizarre tourment,
Dans l'horreur de la fange et du vomissement,
Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de bière,
Aboyaient à la lune assis sur leur derrière.



ÉPITAPHE

POUR L'ATELIER DE M. ROPS, FABRICANT DE
CERCUEILS A BRUXELLES

Je rêvais, contemplant ces bières
De palissandre et d'acajou,
Qu'un habile ébéniste orne de cent manières :
« Quel écrin ! et pour quel bijou ! »
Les morts ici sont sans vergogne :
Un jour des cadavres flamands
Souilleront ces cercueils charmants.
— Faire de tels étuis pour de telles charognes ! (1)

L'ESPRIT CONFORME

Les Belges poussent, ma parole !
L'imitation à l'excès,
Et s'ils attrapent la vérole,
C'est pour ressembler aux Français (2).

(1) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle*,
p. 62. — *Œuvres posthumes*, p. 65.

(2) *Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e Siècle*,
p. 63. — *Œuvres posthumes*, p. 65.

LA CIVILISATION BELGE

Le Belge est très civilisé ;
Il est voleur, il est rusé,
Il est parfois syphilité :
Il est donc très civilisé.
Il ne déchire pas sa proie
Avec ses ongles ; met sa joie
A montrer qu'il sait employer
A table fourchette et cuiller ;
Il néglige de s'essuyer ;
Mais porte paletot, culottes,
Chapeau, chemise même et bottes ;
Fait de dégoûtantes ribottes ;
Dégueule aussi bien que l'Anglais ;
Met sur le trottoir des engrais ;
Rit du ciel et croit au progrès
Tout comme un journaliste d'*Outre-
Quiévrain* (1) ; — de plus il peut foutre
Debout, comme un singe avisé :
Il est donc très civilisé.

Le Nouveau Parnasse Satyrique du XIX^e siècle, p. 63. —
Œuvres posthumes, p. 65.

(1) Les gens d'*Outre-Quiévrain*, c'est sous ce nom qu'en
Belgique on désigne communément les Français.

(Note de Baudelaire).

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE ALPHABÉTIQUE (1)

	PAGES
A CELLE QUI EST TROP GAIE.....	81
A LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR. — Voir :	
IRRÉPARABLE (L')	324
A PROPOS D'UN IMPORTUN.....	324
A SAINTE-BEUVE	289
A THÉODORE DE BANVILLE.....	288
A UNE CRÉOLE. — Voir : A UNE DAME CRÉOLE.	
A UNE DAME CRÉOLE.....	113
A UNE INDIENNE. — Voir : A UNE MALABRAISE.	
A UNE MADONE.....	105
A UNE MALABRAISE	156
A UNE MENDIANTE ROUSSE.....	177
A UNE PASSANTE.....	191
ABEL ET CAÏN	257

(1) Le titre ou le premier vers des pièces n'appartenant pas aux *Fleurs du Mal* et publiées dans l'*Appendice* sont composés en italiques.

	PAGES
ALBATROS (L').....	19
ALCHIMIE DE LA DOULEUR	138
ALLÉGORIE.....	244
AME (L') DU VIN	215
AMOUR (L') DU MENSONGE.....	201
AMOUR (L') ET LE CRANE	252
AU LECTEUR (Préface).....	5
<i>Au milieu de la foule, errantes, confondues.</i>	311
AUBE (L') SPIRITUELLE.....	87
Avec ses vêtements ondoyants et nacrés	53
AVERTISSEUR (L')	155
AVEUGLES (LES).....	190
BALCON (LE).....	68
BÉATRICE (LA)	245
BÉATRIX (LA). — Voir : DE PROFUNDIS CLAMAVI.	
BEAU NAVIRE (LE)	95
BEAUTÉ (LA).....	38
<i>BELGES (LES) ET LA LUNE</i>	<i>330</i>
BÉNÉDICTION.....	15
BIEN LOIN D'ICI.....	166
BIJOUX (LES)	41
BOHÉMIENS EN VOYAGE	33
BRUMES ET PLUIES	206
<i>CABARET FOLATRE (UN).....</i>	<i>326</i>
CADRE (LE). — Voir : FANTÔME (LE).	

	PAGES
<i>CALUMET DE PAIX (LE)</i>	313
CAUSERIE.....	102
CHANSON.....	294
CHANSON D'APRÈS-MIDI.....	107
<i>Chanson du scieur de long</i>	321
CHANT D'AUTOMNE.....	103
CHAROGNE (UNE).....	56
CHAT (LE). — (Dans ma cervelle se promène)	93
CHAT (LE). — Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux.....	66
CHATIMENT DE L'ORGUEIL.....	36
CHATS (LES).....	120
CHEVELURE (LA).....	48
CIEL BROUILLÉ.....	92
<i>CIVILISATION BELGE (LA)</i>	332
CLOCHE (LA). — Voir : CLOCHE FÊLÉE (LA).	
CLOCHE FÊLÉE (LA).....	129
CONFESSION.....	85
CORRESPONDANCES.....	21
COUCHER (LE) DU SOLEIL ROMANTIQUE.....	167
COUVERCLE (LÈ).....	147
CRÉPUSCULE (LE) DU MATIN.....	210
CRÉPUSCULE (LE) DU SOIR.....	194
CYGNE (LE).....	180
DAME CRÉOLE (A UNE). — Voir : A UNE DAME CRÉOLE.	

	PAGES
DANSE MACABRE	198
DE PROFUNDIS CLAMAVI	59
DESTRUCTION (LA)	227
DEUX BONNES SŒURS (LES)	242
DON JUAN AUX ENFERS	35
DUÉLLUM	67
<i>EAU SALUTAIRE (UNE)</i>	328
<i>ELÉGIE REFUSÉE AUX JEUX FLORAUX</i>	296
ÉLÉVATION	20
ENNEMI (L')	30
EPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ	11
<i>EPILOGUE (des Petits Poèmes en prose)</i>	302
<i>EPILOGUE pour les Fleurs du Mal (Projet d')</i>	300
<i>ÉPITAPHIE DE BAUDELAIRE PAR LUI-MÊME</i>	279
<i>ÉPITAPHIE POUR L'ATELIER DE M. ROPS, FABRI- CANT DE CERCUEILS A BRUXELLES</i>	331
<i>ESPRIT (L') CONFORME</i>	331
EXAMEN (L') DE MINUIT	151
FANTÔME (UN)	71
I. — LES TÉNÈBRES	71
II. — LE PARFUM	72
III. — LE CADRE	73
IV. — LE PORTRAIT	73
FEMMES DAMNÉES. — Comme un bétail pensif sur le sable couchées	240

	PAGES
FEMMES DAMNÉES (Delphine et Hippolyte).....	235
FIN (LA) DE LA JOURNÉE	268
FLACON (LE).....	89
FLAMBEAU (LE) VIVANT.....	80
FONTAINE (LA) DE SANG.....	243
FRANCISCE MÆ LAUDES.....	110
GÉANTE (LA)	40
GOUFFRE (LE).....	168
GOÛT (LE) DU NÉANT	137
GRAVURE (UNE) DE MORTIMER. — Voir : GRA- VURE FANTASTIQUE (UNE).	
GRAVURE FANTASTIQUE (UNE).....	126
GUIGNON (LE)	31
HARMONIE DU SOIR.....	88
HÉAUTONTIMOROUMÉDOS (L').....	140
<i>Hélas ! qui n'a gémi sur autrui, sur lui-même.</i>	298
HIBOUX (LES).....	121
HOMME (L') ET LA MER	34
HORLOGE (L').....	144
HORREUR SYMPATHIQUE.....	139
HYMNE.....	160
HYMNE A LA BEAUTÉ	45
IDÉAL (L').....	39
IMPÉNITENT (L'). — Voir : DON JUAN AUX ENFERS.	

	PAGES
IMPRÉVU (L')	148
INCOMPATIBILITÉ	282
INVITATION (L') AU VOYAGE.....	97
IRRÉMÉDIABLE (L')	142
IRRÉPARABLE (L')	99
J'aime le souvenir de ces époques nues.....	22
Je n'ai pas oublié, voisine de la ville.....	203
<i>Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre</i>	284
Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne	50
Je te donne ces vers afin que si mon nom....	75
<i>Je vis et ton bouquet est de l'architecture...</i>	311
JET D'EAU (LE).....	163
JEU (LE)	196
La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse	204
LESBOS	231
LÉTHÉ (LE).....	62
LITANIES (LES) DE SATAN.....	259
<i>LOLA DE VALENCE</i>	312
<i>Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux..</i>	305
LUNE (LA) OFFENSÉE.....	176
MADONE (A UNE). — Voir : A UNE MADONE.	
MADRIGAL TRISTE.....	153
MALABRAISE (A UNE). — Voir : A UNE MALA- BRAISE.	

	PAGES
MARTYRE (UNE).....	228
MASQUE (LE).....	43
MAUVAIS MOINE (LE).....	29
MENDIANTE ROUSSE (A UNE). — Voir : A UNE MENDIANTE ROUSSE.	
MÉTAMORPHOSES (LES) DU VAMPIRE	247
MËSTA ET ERRABUNDA.....	115
MONSELET PAILLARD	317
MONSTRE (LE)	307
MORT (LA) DES AMANTS	265
MORT (LA) DES ARTISTES.....	267
MORT (LA) DES PAUVRES	266
MORT (LE) JOYEUX	127
MUSE (LA) MALADE	27
MUSE (LA) VÉNALE	28
MUSIQUE (LA).....	123
 <i>N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes</i>	 281
<i>Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours</i>	 299
NOM (UN) DE BON AUGURE. — Voir : Un Nom de bon augure.	
 OBSESSION	 136
OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO.....	329

	PAGES
PARFUM (LE). — Voir : FANTÔME (UN).	
PARFUM EXOTIQUE.....	47
PAYSAGE.....	173
PAYSAGE PARISIEN. — Voir : PAYSAGE.	
PETITES VIEILLES (LES).....	186
PHARES (LES).....	24
PIPE (LA).....	122
PLAINTES (LES) D'UN ICARE.....	169
POISON (LE).....	91
PORTRAIT (LE). — Voir : FANTÔME (UN).	
POSSÉDÉ (LE).....	70
PRIÈRE D'UN PAÏEN (LA).....	146
PROMESSES (LES) D'UN VISAGE.....	306
PROPRETÉ (LA) DES DEMOISELLES BELGES.....	328
<i>Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs.....</i>	304
Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire...	79
RANÇON (LA).....	165
REBELLE (LE).....	161
RECUEILLEMENT.....	170
REMORDS POSTHUME.....	65
RENIEMENT (LE) DE SAINT PIERRE.....	255
RÊVE (LE) D'UN CURIEUX.....	269
RÊVE PARISIEN.....	207
REVENANT (LE).....	117
RÉVERSIBILITÉ.....	83

	PAGES
SED NON SATIATA	52
SEMPER EADEM	76
SEPT (LES) VIEILLARDS	183
SÉPULTURE	125
SÉPULTURE D'UN POÈTE MAUDIT. — Voir : SÉPULTURE.	
SERPENT (LE) QUI DANSE	54
SISINA	109
SOLEIL (LE)	175
SOLEIL COUCHÉ. — Voir : COUCHER (LE) DU SOLEIL ROMANTIQUE.	
SONNET D'AUTOMNE	118
SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI A NAMUR	319
SONNET (<i>burlesque sur Auguste Vacquerie et Paul Meurice</i>)	303
SPLEEN. — J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans	131
SPLEEN. — Je suis comme le roi d'un pays pluvieux	133
SPLEEN. — Pluviöse, irrité contre la ville entière	130
SPLEEN. — Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle	134
SPLEEN. — Voir : CLOCHE FÊLÉE (LA).	
SQUELETTE (LE) LABOUREUR	192

	PAGES
<i>SUR LES DÉBUTS DE MADemoiselle AMINA</i>	
<i>BOSCHETTI</i>	320
<i>SUR LE TASSE EN PRISON D'EUGÈNE DELACROIX.</i>	293
TÉNÈBRES (LES). — Voir : FANTÔME (UN).	
TONNEAU (LE) DE LA HAINE.....	128
<i>Tout à l'heure je viens d'entendre</i>	280
TOUT ENTIÈRE.....	77
TRISTESSES DE LA LUNE.....	119
Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle	51
<i>UN NOM DE BON AUGURE</i>	329
Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive.	64
VAMPIRE (LE).....	60
VÉNUS BELGA.....	327
<i>VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT</i>	317
<i>VERS POUR LE PORTRAIT DE M. HONORÉ DAUMIER.</i>	310
VIE ANTÉRIEURE (LA).....	32
VIN (L'ÂME DU). — Voir : ÂME (L') DU VIN.	
VIN (LE) DE L'ASSASSIN	219
VIN (LE) DES AMANTS	223
VIN (LE) DES CHIFFONNIERS.....	217
VIN (LE) DES HONNÊTES GENS. — Voir : ÂME (L') DU VIN.	
VIN (LE) DU SOLITAIRE.....	222

TABLE ALPHABÉTIQUE

3/7

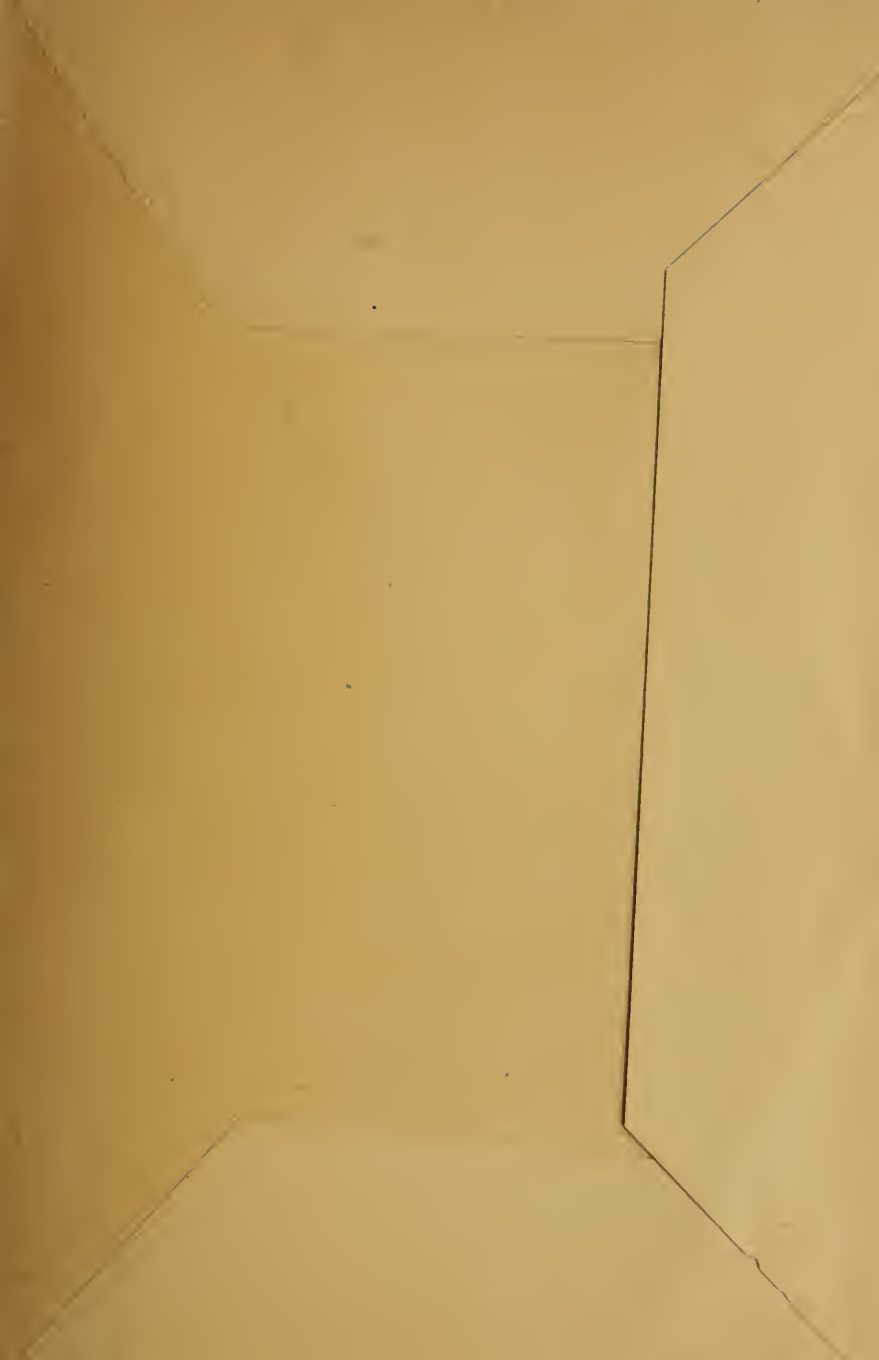
	PAGES
VOIX (LA)	158
VOLUPTÉ (LA). — Voir : DESTRUCTION (LA).	
<i>Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète.</i>	287
VOYAGE (LE)	270
VOYAGE (UN) A CYTHÈRE.....	249
YEUX (LES) DE BERTHE	162



ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR GEORGES SUPOT, IMPRIMEUR A ALENÇON
SUCESSEUR DE POULET-MALASSIS,
POUR LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS
LE 20 DÉCEMBRE 1917.







PRIX : 12 fr. 50.